

À la hache

Adolphe Nantel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

00

Àmes trois fils, Maurice, Roland et Gaston.

Àma fille Lucienne,

Àl'épouse admirable, Alice Laurence, qui me les a donnés.

Àma mère. Sa bonté, ses exemples, m'ont appris à aimer la nature canadienne.

A. N.

01

Le poste de la Laurentide Company, au lac Clair, — touchant aux trois comtés : Berthier, Joliette et Maskinongé, — laisse ses dix chantiers dormir au soleil.

Les auges en cèdre fendu des couvertures luisent dans la lumière. Les mousses des joints coulent. De la peinture verte, le long des toits.

Le cuisinier, penché sur sa huche, dans un abri de branches, jette parfois des boulettes de pâte aux oiseaux nombreux. Tout à fait comique de voir les petits becs, les pattes se charger de blanc. Puis, une envolée subite, plus lourde, mais toujours joyeuse.

Je termine un rapport dans le bureau modeste. La grêle de la machine à écrire, sur le rouleau, éveille les premières cigales. Elles répondent au bruit, avec des voix chaudes.

Une chatte est étendue sur une souche de bouleau. On la voit s'étirer davantage, lorsqu'une brise plus douce frôle sa toison blanche. Les yeux, infimes boutons jaunes, suivent un lièvre rongeant des fleurs de trèfle, entre les poutres du vieux pont.

Deux perdrix se caressent dans les sapins, poussés droits, près du lac, où sont attachés les canots.

Dans la baie, les truites sautent. Elles décrivent une courbe mauve, sous les rayons du midi. Je quitte mon travail. Il faut que j'aille causer avec mon ami le forgeron.

Almanzar L'Épicier active un feu de forge, avec un soufflet en cuir d'orignal. Ses bras nus, noirs d'un poil de fauve, sont durs comme l'acier qu'il travaille. Le contremaître Arthur Deslauriers lui a commandé 200 gaffes neuves pour les équipes de flottage du bois. Ces dernières partent de Saint-Michel-des-Saints, dans deux jours, afin de commencer les opérations du printemps.

J'entre dans la « boutique ». Le marteau écrase des étoiles. La sueur inonde le front du bonhomme et les minces crochets de fer tombent, un à un, dans une cuve pour y chanter l'agonie du feu. La forge s'emplit d'une vapeur de rouille. Le forgeron s'essuie du revers de la main en laissant sur son front des coulées de suie. Ensuite, il mord dans une torquette de tabac, toujours prête, sur son établi. Almanzar chique comme une bénédiction. Les lourds crachats tombent sur le parquet en gaules et s'écrasent comme des prunes trop mûres, entre les pièces usées avec les bottes des hommes, jaunies par l'urine des chevaux.

Les poissons, là-bas, se montrent plus nombreux. Je m'écrie :

— À la pêche, ce soir, père Manzar ?

— Çartin que oui. Le vent va timber et vis-à-vis la Pointe de Roche j'ai ane vraie cachette. Le lac Clair est ben poissonneux, mais y faut trouver les trous… et j'sus un peu là…

Content, j'aide au bonhomme et m'accroche au souffleur.

Àcinq heures, le cuisinier Désiré Desrochers, de Saint-Damien, frappe sur un triangle en fonte, avec une énorme fourchette à viande, et appelle ainsi au souper les rares habitants du dépôt. C'est l'Angelus de la forêt, doux comme des Ave.

Chacun se lave au bord du lac, à pleines mains. L'eau inonde les faces et retombe, en perles grasses, sur le sable roux. Des canards sauvages continuent à plonger, sachant bien que les humbles travailleurs sont des amis. On court à la cuisine. La table, recouverte d'un tapis en toile cirée blanche, offre ses mets délicieux : haricots au lard cuits sous la cendre ; pains sortant du four ; thé noir, épais comme du rhum ; pommes de terre et ragoût de castor. Le dessert : des prunes bleues, flottant dans un sirop d'ambre.

Sept heures. Je ferme la porte du bureau avec un clou et caresse, en passant, un chien de traîne, puis me sauve au lac. L'Épicier sort de sa petite mansarde, avec aviron et trôle. Il me fait asseoir au milieu du canot. Au départ, le vieux me donne un avis formel :

— J'vous défends ben de grouiller même un ch'veu… Vous savez l'eau est frette en torrieu…

Le crépuscule jette des fraises, au sommet des érables, et se colle délicieusement aux premières feuilles. Le lac est calme. Le jour se repose avant de crever. Le sillage du canot fabrique des écus d'or qui vont s'entasser et se perdre sur la rive. L'aviron chante, en soulevant une dentelle purpurine, laquelle tombe et se déchire, à chaque coup du rameur.

Les yeux noirs de mon compagnon sont fixes. Ses lèvres rudes, closes. J'en respecte le silence. Il songe, sans doute, à la grandeur, au charme de sa vie modeste. N'est-il pas un roi, dans toute cette majesté de nature sauvage ? Peu lui importent les bruits, les fatigues, les dangers de la ville. Ici, l'air pur, lourd de sève, entre dans les poumons sans se contaminer. Ici, l'infini de l'espace s'unit à l'abîme liquide, et, seuls, trois rangs d'écorce nous permettent d'admirer le soir qui naît. La vie continue, intense, autour de nous. Et, dans les brousses voisines, les appels des renards intensifient davantage l'hymne de beauté, au milieu de la forêt laurentienne.

Nous côtoyons l'île Valade. Un chasseur de ce nom y habite depuis un quart de siècle.

Dans la passe, entre les grand et petit lacs Clair, l'eau est lisse comme une chevelure de femme. Les rives, blanches, de glaise pure, imitent de la chair. Et les vagues créées par notre esquif vont clapoter des étreintes sur les racines des pins.

Des castors battent la surface de leurs queues. On croirait entendre des coups de fusil, que l'écho se renvoie en jouant à la balle.

Mon compagnon modère la vitesse du canot. Il jette sa ligne. La cuillère brille, en étoile filante, et descend dans l'onde. La

corde de soie glisse, glisse, attirée par les profondeurs, et imite un long vermicelle, dans la nuit devenue bleue.

L'odeur des fougères flotte, pénétrante. Des grenouilles annoncent l'heure d'amour, avec leurs gosiers ronds. Les étoiles distraites échappent leurs rubis dans le miroir du lac. C'est la nuit troublante de mai, avec son silence, beau et grand comme un dieu…

***

— Ça mord… Bonguenne, que ça mord !

L'Épicier, d'un coup sec, après avoir laissé jouer le poisson, pendant quelques minutes, tire, à longues brassées, et une truite frétillante tombe à mes pieds. Elle se débat rageusement. Ses muscles se raidissent, sa queue coupe l'air avec passion. L'hameçon en trépied déchire les ouies et je ne vois plus qu'un corps rose, gonflé, rigide, avec deux yeux froids. Des émeraudes où se condense déjà l'ombre. Quinze truites sont capturées, en moins de trente minutes. La plus petite pèse au moins six livres. L'Épicier, content, retire sa ligne et nous reprenons le chemin invisible du lac pour retourner au camp.

En repassant en face de l'île Valade, des hurlements viennent briser le silence. Mon compagnon déclare :

— Ses chiens nous sentent… Y en a douze et chaque nuit, beau temps mauvais temps, les saudits appellent les loups… Ces derniers leur répondent. T'nez, écoutez…

Au loin, par delà les monts, un roulement plaintif, affamé, monte des savanes. Rien n'est plus empoignant que ces plaintes

animales où je retrouve les passions des hommes, criant, tour à tour, le désir, la volupté, les regrets…

Au moment d'atterrir devant la « boutique » de forge, la lune se montre, fureteuse, au-dessus d'un bosquet d'épinettes. La princesse est étendue sur des coussins jaunes, des édredons blancs. Elle mire sa forme arrondie dans le lac. Et des hiboux houhoulent, accrochés, par le vent qui s'élève, aux branches d'un arbre mort.

02

L'aurore est en maillot rose.

Du lac monte, en rouleaux de laine, la brume des matins. Le souffle du sud se plaît à tisser des tapis d'hermine, des rideaux en neige. Un ruban violet entoure les masses laiteuses et les pousse vers le jour, en ondulations capricieuses, afin qu'elles se confondent, bientôt, avec la lumière.

Les hirondelles roulent très haut, guettant le soleil. Des grives, immobiles sur un rosier sauvage, sont deux boules de corail. Sur les feuilles, la rosée a piqué ses miroirs. La couleur rouge des oiseaux s'y reflète et transforme l'arbuste en un candélabre de rubis. Un rat musqué allonge son nez poilu dans le courant. Il va, droit comme une torpille, à sa hutte arrondie, flottant presque sur un îlot de bleuets. Trois brochets dorment entre des cailloux plats, dans six pouces d'eau, et attendent les mouches, les demoiselles qui viendront tantôt étirer la mousseline de leurs ailes au-dessus du bassin.

Qui ne serait pas heureux, seul avec lui-même, entouré et confondu, pour ainsi dire, avec cette nature vierge ?

Je m'étends sur le gazon, face au ciel. Mon regard se perd dans la peluche bleue, tendue par les crochets d'argent des premiers rayons.

Pitou, l'un des chiens du Dépôt, vient se coucher près de moi. Sa toison ocre se tache d'encre de Chine. Il me regarde avec ses bonnes prunelles en chocolat. Son museau est humide. Il l'essuie entre ses jambes, nez retroussé, cherchant des puces.

Almanzar l'Épicier sort du bois, près de moi, avec une demi-douzaine de lièvres, trouvés bêtement dans ses collets en fil de cuivre, au milieu des routes de la savane, battues pendant les gambades sous la lune.

En m'apercevant, il s'écrie :

— Un fricot pour à souaire. Ça sera bon, avec ane truite, de l'oignon, ane brique de lard et pis un brin de canelle… On s'emplira comme des salauds.

— Je dirai au cuisinier d'ouvrir une boîte de tomates, pour compléter le fricot.

— C'est ça, c'est ça.

Depuis quelques minutes, Almanzar regarde un papillon qui volette sur le dos de Pitou. Il semble soucieux.

Je l'interpelle :

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, le père ?

— J'pense à mon garçon qui s'en vient avec 150 hommes pour commencer la drave. Y a hâte de connaître la fille à Valade. Y veut s'marier. Y a d'l'étoffe, lui aussi. Mon travail de la terre, y s'continuera…

Ce disant, il se baisse, prend une poignée de glaise noire, la presse entre ses doigts osseux, aspire la senteur forte et s'écrie :

— C'est y pas vrai tout de même qu'elle est grasse et belle, not'terre à nous autres !

Je le contemple, ému. Quel geste chez un des plus humbles enfants du Québec et qui vaut cent et un discours patriotiques.

La sonnerie de téléphone me fait sauter. Sans doute le bureau de Saint-Michel qui appelle. En partant je lui demande :

— Monsieur Valade a donc une fille ?

Un large sourire se dessine parmi ses traits bosselés. Et d'une voix douce il répond :

— Oui, ane châtine de 16 ans, forte comme un bûcheux, ben faite comme ane estatue et qui n'aura pas peur de faire des enfants à son pays… C'est moé, Almanzar L'Épicier, qui vous le dis…

***

Quelle chaleur !

Tout l'après-midi, des moustiques sont venus, je ne sais d'où, par millions. Sous les arbres, dans l'espace, aux portes des bâtisses, leurs mouvements dessinent des arabesques sales, des guirlandes de bruit.

C'est une fumée vivante, créée par la terre trop remplie de sève, à l'époque où, dans les feuillages, les œufs se brisent, au fond des nids, pour laisser se mouvoir des germes d'ailes.

Il y aura sans doute du mauvais temps d'ici demain. Le soleil a descendu ses persiennes grises et les roule, en amateur, devant sa fenêtre de feu. Les nuages font courir leurs ombres sur le lac et sur les monts. Les bosquets sont inondés de légères vagues noires, déferlant, de montagne en montagne, en effluves de nuit.

L'Épicier m'interpelle de la porte de sa masure.

— V'nez fumer ane pipe… j'vous parlerai d'Valade…

Mon ami est étendu sur un rouleau de câble, envoyé pour servir au flottage du bois. Il s'amuse à jeter des poignées d'herbe dans une chaudière rouillée, trouée, au fond de laquelle brûle du charbon de forge. La boucane éloigne les mouches noires, qui, non contentes de vous mordre, enlèvent, en bacchantes, des parcelles de la peau.

Je m'allonge près de lui, sur la lourde masse tressée, aux longueurs souples comme de la « tire », et offrant tout le confort d'un large fauteuil. Devant nous, les poules d'eau s'agitent dans la baie. Elles tambourinent la surface du lac, avec leurs ailes, et appellent la pluie. Un huard lance, de temps à autre, son cri majestueux.

Solitaire de nos grandes nappes d'eau, le petit cygne bleu canadien, à gorge tachetée noir et blanc, a pour mission d'avertir les bêtes de la présence de l'homme. S'il vous aperçoit au détour d'une pointe, à l'entrée d'une rivière, vite son clairon de chair dénonce le danger. Et, maintes fois, les chevreuils, ours, orignaux

ont échappé aux balles du chasseur, grâce à cette sentinelle. Rien de plus affolant, au cours des nuits sombres, que ces appels, amollis par la brume, et se portant, de lac en lac, avec la monotonie d'une sirène invisible.

Le fumeur m'offre sa blague en peau de chat, « repassée » par lui.

— C'est du rôdeux, récolté sus ma terre, dans l'comté d'Joliette… Pis quand j'tire, j'aime à m'rappeler ma bonne vieille paroisse…

— Merci, L'Épicier, vous m'en vendrez une livre ?

— C'te affaire ! Ben sûr… À ct'heure, puisque vous êtes un nouveau icitte, j'vas vous parler un p'tit brin de Clément Valade… Vous serez moins surpris quand vous le verrez. Y vient le samedi, des fois, pour changer une fesse d'orignal avec d'autres provisions du store… Depuis dix ans que j'viens icitte me gagner un beau cent piastres par mois, en plus d'là nourriture, afin d'attendre les récoltes, j'ai ben connu Valade… C'est d'abord un giant de six pieds qui pèse 250 livres, tout compté… Y a déjà assommé un ours avec ses poings… Si vous voulez être bon avec, ne le contrariez jamais… En politique comme en religion, soyez d'son bord… C'est ça le plus important… Y vous dira comme à tout le monde qu'il a vu Wilfrid Laurier monter au ciel… Admirez-le, dans c'temps-là… Y vous demandera de l'invoquer : « Saint Laurier, priez pour nous… » dans vos prières… Dites que oui… Ce brave homme y s'confesse à Dieu, tout haut, dans un coin d'son île, où y m'a fait installer ane croix de fer, dans un arbre creux… Vous savez, y vient des missionnaires ben rarement, icitte.

Inutile de dire que j'écoute de toutes mes oreilles. Le conteur tue un « maringouin », gonflé de sang chaud, sur sa main plissée, une énorme araignée jaune, et continue son récit.

— À chacune de ses visites, il entre dans ma boutique et m'annonce qu'il a encore vu l'apôtre saint Paul, son meilleur ami, dit-il. Saint Paul lui apparaît souvent et lui tape amicalement sur l'épaule, en disant : « Valade, t'es mon homme ! »... Y parle tout l'temps de ses visions... L'autre matin, avant que vous arriviez, il me parla tout bas : « Vous savez, Manzar, que j'sus bon avec Noé... J'viens de visiter son arche... Un rodeux d'beau bâtiment... Et si vous aviez vu la plus jolie de ses filles, ane rodeuse de belle brune, la celle qui a mal tourné, après avoir fait prendre ane brosse à son vieux pére... » Des fois, c'est Salomon qui le promène dans ses jardins... Il trouve que ce roi juif est un peigne... parce qu'il refuse d'acheter des bijoux et pis des bas d'soie à quelques-unes de ses femmes... Vous riez, commis ? Attendez de l'connaître... À part ça, Valade est le meilleur garçon du monde... Y m'a déjà donné ane peau de loutre pour ma moitié, des visons pour faire des collets à mes p'tites filles... Ce chasseur vaut aujourd'hui 50,000 piastres, ayant gagné ça à chasser avec sa fille Ernestine et son gars Osias...

— Et sa fille ?

— Patience... patience... j'y arrive. C'est une enfant ben intelligente... A tient d'sa mére. Elle pèse 140 livres et mesure 5 pieds 5 pouces de haut... Depuis l'âge de dix ans, elle accompagne son pére à la chasse... À quatorze ans, a portageait son canot toute seule, avec un paqueton de 100 livres sur les épaules, comme y a pas un homme des bois. Pas plus tard que l'hiver dernier, a r'venait seule à la brunante, après avoir visité des pièges à renard. À

deux milles du lac des Sables, endroit où la famille Valade monte à chaque automne, v'là t'y pas qu'elle arrive face à face avec sept loups… Qu'est-ce qu'a fait ?… Elle met un genou en terre, dans la neige, pis elle épaule sa Winchester et pis… Pan… pan… pan… pan… Ane minute, tout au plus, et les sept loups étaient raides morts… Voyez-vous d'icitte les pimbêches de la cité, avec leurs colifichets d'satin et leurs museaux fardés, en face de sept loups ?

Ici mon bonhomme s'arrête, hésite un peu, mais continue son récit :

— J'vous dit, verrat ! elles en rencontrent, des loups, qui sont plus dangereux que les cels du bois… Est-ce qu'elles les cabochent ? Allez-y voir, on les voit qui les minouchent et les suivent partout. Je r'viens à mon récit… L'année d'avant, à 14 ans, a s'promenait, la fille, ben entendu, pas de fusil, dans la montagne que vous voyez d'icitte, en face de leur île. Elle ramassait des fleurs d'automne, des jaunes, des bleues, pour son image de la Sainte-Famille. Deux de ses meilleurs chiens la suivaient. Tout d'un coup une mère d'ours et ses deux petits sautent dans la route… Les chiens se mettent à gronder… Les oursons, gros comme des chats sauvages, grimpent dans un merisier… Ernestine commande à ses chiens de garder la mére… Des calabres de chiens, 120 livres chaque… Mussieu, vrai com' j'vous parle, y font reculer la mère d'ours dans un bouquet d'aulnes, y la tiennent en respect… Et la fille monte dans l'arbre, arrache sa chemise d'étoffe, s'fait un sac avec, s'empare des p'tits et les amène chez eux. Son père, vu qu'Médéric Martin est un bon rouge, a envoyé les boules de poil au parc Lafontaine. Y font rire les enfants, en s'promenant dans les gondoles. V'là c'te fille que j'destine à mon Philias, qui sera icitte dans quelques jours avec ses hommes. J'-

parle souvent de mon gars à la Demoiselle Valade, lorsqu'à vient faire rafistoler ses pièges. J'aime ça, la faire endéver. A sourit et l'rouge y monte au visage. A tortille les plis de sa culotte, car a s'habille en homme, ben entendu, pour chasser et voyager. Alle est bonne fille, allez. A n'a été parmi le monde qu'ane fois, à dix ans, pour aller faire sa première communion, à Saint-Michel. C'est sa bonne mère qui lui a montré à écrire, lire et calculer. C'te enfant, commis, elle est pure et blanche comme les lys d'eau que nous voyons d'icitte, en face du hangar à foin. Elle est saine comme le cœur des chênes de son île et jolie comme les carrioles d'là Louisiane, avec leurs yeux en p'luche. J'en ai connu va, quand j'sus allé descendre des barges sur l'Mississipi, à l'âge de 18 ans… Mais c'temps là est passé…

Le vieux s'arrête, regarde des nuages plus lourds qui se sauvent à peine. Après lui avoir laissé caresser un lointain souvenir de créole, je me hasarde.

— Si vous saviez comme j'ai hâte de la voir !

— J'vous les introduirai toute. Nous irons, un de ces soirs, en piquant ane pointe, sur le grand lac Clair.

La nuit tombe sournoisement, sans étoiles.

Je retourne au bureau, me guidant à la lumière du fanal de mon vieil ami, tenu à longueur de bras, et qui semble accroché dans l'ombre.

La fraîcheur humide du soir endort les insectes. Je m'assois près du lac, devenu silencieux comme un trappiste.

Quelle noirceur reposante. Je ne puis même voir mes mains, étendues sur les genoux. La nature me caresse. Pas seulement un

bruit d'ailes. Pas même le frisson des vagues.

Oh ! la minute voluptueuse !...

La mort doit être ainsi. Je ne sens rien. Le grand silence de la terre m'entoure, mêlé à la noirceur, lourd et profond comme un trou... Qu'ils sont loin et peu regrettés, ces rires clairs de femmes imitant des noix qui roulent dans un grenier... Oubliées, les trahisons, les fausses promesses de l'amour... Vaincues, les mesquineries de la richesse... Anéanties, les habitudes de luxe, mortelles à la vertu comme un poison...

Oui ! la mort doit être ainsi, calme, prenante, durable, profonde, éternelle...

***

Tout à coup, deux éclairs, l'un sorti du fond des eaux, l'autre tombé des cieux, viennent se joindre, se souder sur la surface, en rendant un bruit de vitres brisées. Lumières fugaces, fendant l'ombre, ouvrant l'azur.

Je rentre sans hâte. Déjà, le vent lointain mord les coteaux et la forêt tressaille, apeurée.

Étendu sur un lit de branches de sapin, je me plais à respirer cette bonne odeur de gomme séchée.

Les éclats du tonnerre augmentent, en se rapprochant. La rafale, soudain, se change en cyclone et le fouet de la grêle cingle ma pauvre masure. Le feu du ciel illumine à toute seconde les murs du bureau. Aux joints des pièces, la mousse se dresse, comme des cheveux. La tempête s'infiltre, souveraine.

La pluie tombe en grappes pesantes. C'est un demi-jour blafard transformé aussitôt en nuit. Étreintes rapides de la lumière et de l'obscurité.

De ma porte ouverte, je vois la forêt tordue, penchée. Les décharges électriques roulent ou glissent sur tous les arbres, devenus des squelettes et se tordant, en une chevauchée de cadavres. Les feuilles, sous la clarté d'un rose pâle de la foudre, imitent la peau des noyés. La boîte du téléphone crache des flammes. Les chiens apeurés enfoncent le moustiquaire. Trois d'entre eux se cachent sous mon lit. Un quatrième saute à mes pieds. — Les pauvres bêtes, croyant tout de même à la supériorité de l'homme. — La terre tremble. Le chantier oscille, et, sans arrêt, les clartés d'enfer confondent tout, la pluie, le vent, l'ombre et les choses, en une horreur sublime…

Un éclair fulgurant s'abat sur un pin, près du bois. L'arbre résiste un moment. Ses fibres se transforment en phosphore. Puis, il tourne sur sa base, léger comme un brin d'herbe, et s'écrase en aiguillettes, dans le ravin rocailleux.

Enfin, le calme se replace. Une chouette s'éveille et crie sa peur, un moment. La pluie tombe, douce, molle, lente et chaude. Le rouet des vagues recommence à filer sa chanson. Je m'endors… L'un des chiens, assis maintenant près de ma couche, lèche ma main pendante…

03

Trois contremaîtres, Ferdinand Boisvert, Arthur Deslauriers et Joseph Boischer, sont arrivés en canot, par la rivière du Poste. Ces rudes gaillards ont fait la pêche, en montant. Ils remettent au cuisinier 56 brochets. Le plus gros pèse 32 livres. C'est un des beaux poissons capturés jusqu'ici dans le district.

Allons saluer les chefs des opérations printanières.

Assis dans leur chantier, les nouveaux venus achèvent de vider une dernière bouteille de whiskey. Peu leur importe l'énervement des lendemains. Ces hommes durs se mettront aussitôt au travail, sachant qu'une bonne suée vaut bien tous les traitements imaginables.

Ferdinand Boisvert est un célibataire de 44 ans. Face anguleuse, regard noir, très vif. Une peau tannée, des joues proéminentes dénotent un rien de sang sauvage. Il est le meilleur homme de barge et de canot, dans tout le Saint-Maurice. Les opérations du lac Croche et celles de la rivière du Long, les plus importantes, lui sont destinées. Ses hommes l'aiment beaucoup, quoiqu'il ait une physionomie sévère et ne cause que rarement. Boisvert a un patois distinctif : « Tabarnac », qui donne une force nerveuse à sa conversation. Depuis l'âge de 15 ans, ce coureur des bois travaille dans les mêmes régions. Il saute un rapide debout sur un billot, et conduit les barges lorsqu'il y a danger pour ses rameurs, découvrant les roches cachées, à la couleur de l'eau.

« Fardina » ne se déshabille que le samedi soir, pour prendre un bain, n'ayant pas le loisir d'enlever même ses « chaussons » durant la semaine. Ce brave est né à Grand'Mère et aime à relater

que le bien paternel se trouvait au centre de la ville actuelle, créée, en partie, comme Trois-Rivières et Shawinigan-Falls, avec les réserves des forêts du lac Clair.

Chacun aime à le voir marcher. Quelle souplesse de tigre dans tous ses mouvements. Ses pieds effleurent à peine le sol. On conçoit bien chez lui une pratique de 25 années à courir sur les bûches flottantes. Et chacun de ses pas le soulève presque de terre.

Boisvert n'a peur de rien. L'automne dernier, il a transporté le cadavre d'un homme tué à la chasse, seul dans son canot, depuis les sources de la rivière Mattawin jusqu'aux Piles. Le voyage dura cinq jours. Le canotier tenait la tête du mort, entre ses genoux, pour stabiliser davantage sa fragile embarcation. Peu agréable, la monotonie de ces heures, avec la mort et le grand silence de la forêt, à peine troublé par les centaines de mouches à vers qui laissaient leurs millions d'œufs sur la toile grise du linceul, fabriqué avec des vieux sacs à farine.

Lorsque le croquemort improvisé arriva à la gueule du Saint-Maurice, une ancienne barouche l'attendait. Notre homme coucha son cadavre sur le dos, à plat, et commença un autre voyage, vers le hameau éloigné. Le soir tombait. À mi-chemin, un colon à pied guidait sa marche aux reflets d'une lanterne.

Boisvert, toujours dispos :

— Ohé ! l'ami, on embarque ?...

Le passant joyeux saute aux côtés du voyageur. Silence des deux compagnons, dans le soir épais. De temps à autre, les soubresauts de la voiture déplacent l'air dans les poumons du mort

et la bouche émet une plainte sourde. L'habitant, intrigué d'abord de sentir quelque chose remuer sous ses pieds, demande à brûle-point.

— C'est'y un goret que vous avez là ?...

Boisvert, toujours bref :

— « Tabarnac », c'est un mort !...

Àces mots le pauvre cultivateur saute à l'avant du cheval... Le narrateur aime à nous raconter ses impressions d'alors.

— Y m'semble de l'voir encore, avec la queue de son habit à l'équerre, illuminée par son fanal rouge... gros feu follet dans la nuit... J'eus beau toucher ma bête, j'vous en foute, on n'a jamais pu le rattraper... Et plus le cheval courait, plus le peureux s'poussait...

Le même Boisvert, qui n'a peur de rien, a cependant trouvé chaussure à son pied, au lac Croche, il y a deux ans.

Après un congé bien mérité, le contremaître, de retour au travail, commence les opérations de coupe d'automne. Le jour de son arrivée, il demeure au lit, soignant un mal de cornes... digne d'un député. Trop de rasades, au cours du voyage.

Le lendemain, il veut aller faire l'inspection des premiers travaux. À peine Boisvert est-il hors de son bureau qu'une perdrix, cachée dans les hautes herbes, lui part d'entre les jambes. Voilà le bûcheron sur le derrière, plus nerveux que jamais. Il retourne au chantier et déclare à son cuisinier :

— Quand on est trop bête pour marcher dans l'bois, on attend d'être ben pour sortir. Fais moé donc ane bonne ponce au gin-

gembre, avec gros de poivre. Ah ! c'te sacrée boisson, tout de même…

Joseph Boischer, doyen des « bûcheux », est âgé de 68 ans. Il est un des fondateurs de la paroisse de Saint-Michel-des-Saints, avec le curé Brossard, digne émule de Monseigneur Labelle.

Grand, osseux, la peau épaisse comme du cuir, jamais le père Jos n'a été vu autrement que chaussé de bottes sauvages, bien suiffées, et vêtu du veston en laine brune que sa Julie lui tricote à chaque hiver. Ses sous-vêtements sont en laine du pays, à mailles longues comme des dents. Il se moque à plaisir des jeunes portant sur eux du coton. Aussi, jamais le plus léger rhume n'est venu l'importuner. À lui revient l'honneur d'avoir ouvert le premier chemin du lac Clair, et aussi celui de la construction de la première digue dans le district, il y a près d'un demi-siècle.

L'habitude est bien une seconde nature chez Boischer. Il continue à ne manger que du porc salé froid, du pain sans beurre mais trempé dans la mélasse, après chaque bouchée de viande. Tel était le menu, dans les bois, en 1880.

Le vieillard déteste les commis, ces blancs-becs du progrès, et, sans être brusque avec eux, notre bonhomme chaque soir, en fumant sa pipe bourrée, enregistre lui-même le temps de ses employés, dans un carnet noirci par la poussière du tabac, qui gonfle toujours ses poches. Dernier détail : Son expression favorite est « C… de C… ! » ; ce n'est pas Chevalier de Colomb, croyez-m'en…

Arthur Deslauriers, surnommé « Caraquette », parce qu'il est né au pays de ces huîtres délicieuses, remplace le surintendant général, M. B. C. McLaren, — jeune patriote canadien-français, comme vous et moi, — et conduit toutes les opérations fores-

tières. Il doit voir à la nourriture et à l'entretien de plus de 2,000 hommes, et faire descendre de 5,000,000 à 8,000,000 de billots, chaque printemps, vers le Saint-Maurice. Ces responsabilités ne l'empêchent pas d'être le plus affable des garçons et de traiter en intimes tous ceux qui, depuis toujours, préparent la civilisation future en abattant la forêt, et alimentent la prospérité actuelle, par l'industrie du bois à papier.

La porte du chantier s'ouvre. L'embrasure en est bouchée par un corps d'athlète.

— Bonjour les gars…

— Bonjour Clément, répondent les trois amis.

Valade continue :

— Vous arrivez juste en temps. Les cerisiers sauvages ont fini de fleurir. Les étourneaux achèvent d'écorcer vot'bois pour y trouver des vers et l'eau est ben bonne. J'ai vu d'la glace dans les baissières de la rivière Vermillon… Et saint Paul prétend que c'est l'moment de tout nettoyer.

Après avoir terminé ses remarques, Valade donne une poignée de mains à la ronde, et s'approche de moi.

— Tenez donc !… v'là l'nouveau commis… Tiens !… tiens !… Ça m'fera sans doute un bon sectaire. (Il voulait probablement dire : secrétaire). On pourra parler des écritures avec lui, j'suppose ?…

Je salue poliment le colosse, qui me dévisage.

La peau de son front est comme un parchemin où les rides tentent inutilement leur empreinte. Les cheveux sont usés au-dessus du front, par le port constant de charges au collier de cuir

qui, comme on le sait, repose sur la tête du voyageur. Sa chemise en étoffe, à larges carreaux verts, est retenue par une ceinture en peau de castor. Sur les deux épaules, on voit des lisières de cuir usé. Les barres du canot, pendant les trajets entre deux lacs, y ont laissé leur empreinte. Le vieillard porte un pantalon jaune foncé, avec nouvelle pièce de cuir, au-dessus des genoux. Des mocassins à l'huile, grands comme des raquettes, chaussent les pieds, que l'on imagine de fer. Les mains, larges, gercées et rouges, sont couvertes d'une toison drue. Sous les ongles sèchent des fibres de chair brune, reliques d'une dernière chasse.

Toujours en m'examinant, et après avoir jeté sa tuque en drap gris à ses pieds, le visiteur déclare :

— J'apporte un steak d'orignal. J'ai « chancé », au creek Bouteille… C'est un mâle, ben entendu… Vous verrez pas Valade tuer ane femelle, surtout à c'temps icitte, parce qu'elles ont leurs petits depuis ane semaine… V'nez peser ça, commis…

Nous partons tous, curieux de voir la belle viande neuve. Dans le hangar principal, où s'alignent toutes les provisions, au total de $250,000, une vingtaine de chats s'amusent, sautent et griffent. Ces gentilles bêtes valent bien leur pesant d'or, car les rats, par milliers, auraient vite fait de déchirer les sacs contenant plus de 5,400 minots d'avoine, les 1,500 sacs de farine, pois, haricots, etc.

Je vérifie la balance. Valade se dirige vers son canot, se penche, se relève sans effort en plaçant sur son épaule tout un quartier de viande saignante et molle. Il s'amène d'un pas souple et dépose son fardeau sur la plaque de fer, après avoir enjambé, d'un coup, les trois marches de l'escalier.

— 235 livres…

Le chasseur vérifie, en comptant les petites coches du cuivre poli, avec ses ongles. Il déclare :

— C'est ben ça… Hein, les amis, c'était un vrai… Il devait peser 2,100 livres debout… Dommage que les cornes n'aient pas encore été poussées, j'les aurais vendues au moins 60 piastres à queque Américain des États…

— Les cornes ?…

— Mais oui, mais oui, l'commis… Vous savez donc pas qu'elles ne font que commencer à grossir, comme des champignons. On dirait d'là gélatine entourée de p'tites veines. Faudrait voir les mouches là-dessus… pire que des paquets de v'lours rouge… Les panages sont beaux et durs rien qu'au mois d'novembre, quand les braves bêtes y commencent à s'appeler et pis à s'courir…

Le chasseur achète deux sacs de farine. Il les transporte à son canot, les deux à la fois, les tenant sous chaque bras. Il fait de même pour deux poches de sucre, puis revient et me donne une liste d'effets à remplir, écrite par sa fille :

— Ane livre de té,

Deux pelottes de fille noir,

4 patiets de tabac, pour Osias,

6 chandelles, des longues, c'est pour la Sainte-Famille,

Deux aiguilles à coude,

5 livres de ri,

10 livres de castanade,

25 livres de pois à soup, qui cuise ben,

15 livres de fleur de sarassins,

Un galon d'huile à lampe, demandé la caniste à mon père… »

Après avoir lu et relu le document, pour le moins original, je remplis la commande avec soin. J'admire cette écriture lourde qui dénote une énergie sans doute capable de vaincre sept loups. Puis je crédite la viande sauvage de la facture : $23.50. M. Valade me paie la différence, après avoir sorti de sa chemise une liasse de billets verts, jaunes et bleus, soigneusement séparés et assortis, par des écorces de bouleau.

— Au r'voir la compagnie… Vous viendrez m'rendre visite, commis, avec les autres… j'ai toujours des belles choses sus mon île. On écrira à Québec pour leu' d'mander un chemin de fer.

Longtemps, je demeure sur le rivage. L'embarcation verte s'éloigne rapidement, sous l'énergique poussée de son guide. La ligne des vagues touche presque au sommet. Deux pouces seulement sortent de l'eau. Quelle audace mais aussi quelle maîtrise chez l'homme qui la conduit.

La brise m'apporte des bribes de chant :

— Magnificat… Magni… ani,… mea… dom…

La voix du rameur fait s'envoler des hérons bleus, figés dans les roseaux d'une presqu'île. Le soleil jette partout une lumière nette, après l'orage de la nuit. Un parfum de bourgeons fendus, d'écorces neuves, flotte dans l'air. Et lorsqu'un dernier Magnifi-

cat se mêle au vent, pour courir, sous le ciel chaud, je ne puis que songer :

— Il est heureux, celui-là…

04

Étendu paresseusement sur la chaussée, je me grise de soleil. La chaleur n'a pas encore éveillé les mouches. Mon regard suit les bagues bleues montant, une à une, de ma pipe.

Les petits cercles de fumée s'agrandissent, roulent, puis se brisent comme des bulles de savon en touchant aux premières branches de l'épinette, au-dessus de ma tête.

— Carlo, couche-toé !…

Une voix chantante se mêle à la brise qui la porte.

Je me lève aussitôt et vois une jeune fille, dirigeant avec art un canot vers moi. À l'avant, une énorme tête de chien, aux oreilles de loup, examine les vagues imitant, sans doute, les bruits de sa langue lorsqu'on lui présente une pâtée.

Trois autres coups d'aviron. On arrête. Bête et princesse sautent à terre.

— Je vous ai vu de là-bas… Mon pére y m'envoye vous chercher. Y veut montrer l'île à l'étranger, me dit l'inconnue, au timbre frais et bon.

Ernestine Valade me désigne le canot.

— Prenez place au milieu et étendez-vous dans l'fond.

Regardant ensuite le chien à poils gris :

— Toé, Carlo, à la nage, pour revenir chez nous…

Je veux protester. Elle me répond, souriante :

— Y peut ben nager… C'est un vrai poisson… Lui pis moé, on traverse souvent la baie, en face de notre île. Ça fait deux bons milles. Et j'aime ça, l'eau qui vous caresse partout.

Je regarde, surpris, cette fille de la nature. Son regard fixe le mien comme un regard de sœur, ouvert et franc. Toute sa personne dénote une âme saine et pure, dans un corps nerveux.

Elle pousse l'embarcation et saute à l'intérieur, sans que l'équilibre en soit même affecté.

Une gêne, une vénération presque, m'empêche de causer. À deux pas de moi, se trouve une vierge n'ayant pas même un soupçon de désir dans sa belle chair. Elle est à genoux, écrasée à la façon indienne. Ses bras nus allient leur rythme aux mouvements de l'aviron. Une culotte de serge noire se moule aux cuisses parfaites. La blouse blanche me paraît trop étroite et je rêve de marbres sculptés par un Phidias, un Rodin.

La bouche est avide, avec des lèvres fraîches. Des cerises écrasées dans du miel. Et le bleu de ses prunelles taillées au ciseau dans un coin des cieux, à l'heure crépusculaire. L'enfant possède une chevelure rousse, très longue, tombant en trois nattes, sur la nuque, où l'air du large a déposé un semblant d'iode.

— C'est beau, par icite, s'écrie-t-elle soudain.

— Je n'ai jamais rien vu de si charmant, Mademoiselle !…

— Mademoiselle !… ah !… ah !… dites donc « Mamzelle » ; je n'ai jamais été appelée autrement… J'cré que vous allez aimer ça, mon pays… Y vous gagne toujours… C'est l'vent qui vous embrasse la peau, vous dépeigne ou vous mord, lorsqu'y tourne à l'hiver… Les lacs chantent sans cesse… Y se fâchent parfois et grondent alors comme nos chiens, quand ils sentent le gibier… Les arbres des routes, à travers le bois, penchent leurs branches pour vous chatouiller l'visage et l'cou… On rit tout seul… ça sent fort… on marche vite et y faut penser au bon Dieu qui a fait tout ça pour nous…

L'enfant sourit et jette à mon admiration les perles de ses dents.

Je suis ravi. Mes pensées s'égarent… Philias L'Épicier… le veinard… quelle fière épouse il aura…

Le petit lac Clair est traversé dans vingt minutes. Une pointe à contourner, puis nous sommes arrivés.

Le chien nage à cinq pas du canot. Il souffle avec force, gueule ouverte, langue tombante, imitant un petit moteur qui tousse dans l'eau.

Je sens le sable grincer sous moi. Ernestine est déjà sur la batture et, d'une main adroite, plante son aviron dans la vase. Elle me présente l'autre, que je presse, pour débarquer gauchement. Une racine me fait trébucher.

— Vous n'avez pas encore l'habitude du canot, dit-elle, en se penchant pour cueillir une marguerite.

***

L'île Valade a la forme d'un croissant. Les bourrasques d'automne, plus tenaces, en ont rongé le milieu, du côté nord. Les vagues, aidées par les siècles, ont soulevé peu à peu, en la repoussant, cette partie exposée. Une falaise de vingt pieds s'accroche aux granits des deux pointes. Les promontoires sont coupés de rouille, soudure implacable et du fer et du temps.

La rive sud déroule une pente douce venant se confondre avec l'eau verdâtre, endormie tout le jour sur une batture de sable. On y trouve des grenats, des turquoises, petits cailloux lavés, brillant au soleil, parmi des coquillages.

Ce paradis naturel a une superficie de 60 arpents. Le tiers en est déboisé. Les souches sont rebelles. Des poulpes énormes allongent leurs tentacules bruns ou gris, entre lesquels croissent les légumes et le blé.

Le champ de blé laisse les brises tièdes courber la souplesse de ses tiges nouvelles.

Àl'orée d'un sous-bois de merisiers, colonnes de vieil argent, huit chiens sont enchaînés. Carlo est déjà avec eux. Le malin secoue la richesse d'une toison épaisse et se fait lécher par les captifs jaloux. Je veux approcher des bêtes. Seize rangées de crocs ont vite fait de calmer mon envie. M. Valade est déjà près de moi.

— Voyez-vous, y vous connaissent pas encore… Y ont du loup, mes chiens, à cause de Mollie… C'était une brave chienne, mais pas mal rôdeuse. Un automne, v'là ti pas qu'a disparaît, après avoir brisé sa chaîne, au lac des Sables… Je la crayais ben morte… Toujours qu'un soir j'entends un vacarme épouvantable dans la

montagne… Les loups hurlaient, s'battaient… Mollie revint… Et après les fêtes a m'donna ces beaux chiens-loups. Je les évalue à cent piastres pièce… C'est eux, mon gagne-pain… L'été, y mangent, se reposent et dorment. L'hiver on les attelle, on part avec nos pièges pis nos provisions…

Valade se tait et pousse du pied les os, trop éloignés de ses fidèles compagnons. Des mouches s'envolent, en un friselis d'ailes harmonieux.

Sa fille continue :

— Mollie a encore désarté, y a deux mois… J'ai vu ses pistes, dans la savane du lac Jérôme. Je n'sais pas si a va r'venir… J'en avais fort soin, pourtant, la sans-cœur… C'est parce qu'elle est née dans ane ville, j'suppose ben ?

Quoi répondre ?

Nous continuons vers le chantier. Il est construit en billes de pin. La blancheur des pièces superposées enchante la vue. Ici et là, capricieusement, la gomme a coulé, s'est durcie en pendants clairs. La couverture est en bardeaux, fendus par le chasseur lui-même. Ils sont larges, invitant plus de lumière, et béats, dans leur peinture rouge. Un tuyau, à binette de nègre, est déjà mordu par la rouille. Avec son panache, mobile et flou, de rubans gris, il dédaigne une vigne, avide de chaleur, enroulée à sa base.

Les fenêtres ont un rire naïf. Les vitres supérieures sont blanchies à la chaux. Bandeaux plats sur des fronts carrés. Un jeune saule pointe ses flèches graciles vers les ouvertures, amortissant la chute de la lumière, tombant trop vite, du ciel épais.

La porte de la mansarde a été taillée à la hache, dans un chêne. Solide et droite, elle est toute pesante d'hospitalité. Au milieu, une petite croix en teintes claires.

Valade est orgueilleux de sa porte. Il me la montre du doigt.

— C'est avec du bois pareil que j'ai fait les « bers » de mes quatorze enfants. C'était leur cadeau de naissance. Et ça fait du bien de flatter c'bois dur ; le souvenir, voyez-vous, à chaque fois que j'rentre ou j'sors.

Sur la façade de la masure primitive sont accrochés de nombreux pièges, des formes à raquettes, une peau de chevreuil, des racinages à tisane, une lanterne à globe brisé, une tresse d'ail, le balai en cèdre, la faucille et une vieille paire de bottes.

Des outils reposent sur le sol, mêlés aux rames, aux avirons, aux manches de ligne. Un godendard y brille, de toutes ses dents. Deux haches, enfoncées aux extrémités des poutres du mur, laissent pendre leurs manches, sanctifiés par l'usure. Un arrosoir renversé ouvre sa gueule blanche. Huit poussins dorment à l'intérieur, gavés de mouches. La brouette se transforme en hamac pour deux chats langoureux. Une charrue en bois, coupée dans un tronc de bois dur, offre aux sauterelles un point de départ. Les traits en ficelle attendent d'autres semailles et des poils de chien se collent encore aux tresses rugueuses.

M Valade nous quitte, relève une pioche tombée et se dirige vers un lilas à fleurs de lait. Elle enlace plusieurs ramures, les presse sur ses épaules, y cache longuement son visage, fouille la neige parfumée. Et, cassant un énorme bouquet, l'admirable fillette revient vers nous, les bras chargés de givre rose, sur lequel ses cheveux laissent du cuivre.

Des poussières chaudes me tombent sur la main. Je lève la tête. Mes yeux s'arrêtent dans l'angle élevé du pignon. Trois nids d'hirondelles y pendent, en lanternes chinoises. Les oiseaux sortent, montent dans le bleu, culbutent et reviennent, lourds de bonheur.

***

M Valade ouvre la porte et salue respectueusement, les deux mains sur les bords de son tablier, qu'elle relève un tout petit peu, en faisant sa révérence.

Toute vieillotte, elle pèse 100 livres tout au plus. Des maternités nombreuses l'ont courbée vers le sol. Les muscles du cou et des épaules indiquent encore, cependant, la ténacité nerveuse des femmes toutes consacrées à la race. Elle a des yeux verts, couleur d'une eau calme après l'orage. La cendre des années saupoudre avec acharnement dans ses cheveux. Une robe noire recouvre cette momie des temps héroïques. Les poignets et la gorge disparaissent sous une dentelle de pensionnaire au couvent.

— Bienvenue à vous, Mussieu… prenez donc un siège…

Elle approche un fauteuil bourré de laine.

Une seule pièce constitue le cénacle de la magnifique famille. Vaste et propre, tout y respire la vie simple. Dans un coin, lit en cuivre, au-dessus duquel brillent trois images : la Sainte-Famille, sainte Thérèse et Laurier. Des chandelles brûlent dans trois crânes de castors, arrondis comme des oranges. Un couvre-lit multicolore s'étire dans l'ombre, unissant ses carreaux de serge, étoffe, coton et laine, aux plis du fer, sur les oreillers, amont le mûr.

Un autre coin de la pièce est séparé par deux draps suspendus et cachant une couchette. La fenêtre jette une lumière neigeuse sur ces toiles empesées.

Ernestine est maintenant dans sa chambre. Un bruit de coffre ouvert, un froissement de lingerie, un parfum de lin, s'évade des rideaux primitifs. La silhouette de la jeune fille se dessine en une ombre chinoise merveilleuse. Je regarde ailleurs.

Le poêle ancien se colle au mur. Des bouilloires en fer y chantent le refrain des ragoûts. À côté, une pompe à bras, avec « chaudière » accrochée sur un rondin entré dans la muraille. Une tasse de ferblanc flotte sur l'eau chargée d'ombre.

Un buffet ouvert montre les dents, en papier rose, de ses tablettes. La vaisselle en grès s'y entasse, jetant dans la pièce des rondeurs blanches.

Le rouet, à l'honneur, occupe l'embrasure d'une fenêtre. Un brin de laine attend les doigts fidèles. La lumière extérieure se colle amoureusement à cette fibre de vie. Elle y dépose la chaleur, sa pure essence, car bientôt, frôlant de ses mailles des corps sains, la laine du pays réchauffera davantage un sang vif, lourd d'immortalité.

Sur une corniche, deux lampes attendent la nuit. Petits ventres, bombés d'huile, avec ceintures en métal. Globes frottés, miroirs éphémères. reflétant les aquarelles de cet intérieur paisible.

Àcôté du lit des vieux, un Enfant Jésus en cire, dans sa crèche, remplie avec les pailles de blé, coupées en août dernier.

Une voix gaie monte des rideaux.

— Sa mère, viens donc attacher ma robe…

La bonne vieille sautille jusqu'au fond de la pièce, lève discrètement les draps, se colle au mur et disparaît.

Une remarque de la maman, qui ne connaît pas la fausse pudeur hypocrite du siècle :

— Te v'là presque femme… Elle est quasiment trop p'tite…

Toutes deux sortent. Je demeure ébloui. M Ernestine est transformée. Une toilette en crêpe de chine rose la moule parfaitement. Une épaisse chevelure flottante roule des flammes sur le tout.

— Osias n'est pas arrivé ? demande l'enfant.

Madame Valade répond, tout en attisant son poêle :

— Non ! Quand il apprit la visite de Mussieu, le v'là parti avec la ligne, en disant : « La mère, j'vas au creek du lac Albert, chercher des truites de ruisseau pour le dîner »… Y r'tardera pas…

Peu après le fils arrive, rude garçon, cuit par le soleil laurentien, au bon sourire paysan.

Il jette sa pêche dans l'évier. J'admire une trentaine de petits êtres encore frétillants, mélange d'azur, d'or, de lait et de sang. Le pêcheur vide sur eux la chaudière d'eau et m'invite à l'accompagner jusqu'à la source, parmi les érables de la pointe, afin d'en tirer de la « frette ».

Une cascade lumineuse saute de galet en galet. Elle s'accroche aux arbustes de la pente, mouille les grives, chardonnerets,

merles, étourneaux y lavant leurs plumes. La source se devine, là, cachée dans les fougères.

Nous escaladons des roches plates, léchées au printemps par l'eau des neiges, afin d'apercevoir l'écrin de Dieu, glougloutant sa joie aux cressons, à la mousse. L'eau n'y a pas de couleur. Elle est transparente, froide comme un marbre l'hiver.

Tout au fond, des taches roses, jaunes, vertes, soulevées, tassées par trois bouillons, sortant des fentes du roc. Algues naines, grossies capricieusement par la loupe liquide. Un rayon égaré tombe des feuilles, se brise en étincelles sur le gravier serti d'émeraudes, de rubis, de turquoises. Des muguets donnent le parfum de leurs clochetons aux frérots, égarés sur la surface. Plusieurs lys d'eau ouvrent au désir des abeilles leurs bouches, épaisses de pollen. Les feuilles de ces fleurs de cire étendent leurs rondelles en capricieuses, près du rivage. Des rainettes se dandinent un moment, écrasées sur les frêles supports, puis sautent dans l'herbe, tels des papillons massifs.

Mon compagnon emplit sa chaudière. À ce moment, j'aperçois des truites, longues comme un doigt, montrant la lame de leurs ventres en couteaux, briller de tout leur argent et s'enfuir, sous une branche noyée, grasse d'humus brun, droite autant qu'un I.

Reprenant notre chemin, le fils Valade me désigne un triangle pâle, parmi les arbres.

— C'est ma tente.

— Vous couchez là ?

— Oui, et sus de belles peaux d'ours. J'aime le vent qui joue de l'accordéon avec les pans de toile… La nuit j'entends les lièvres

frotter leur nez tout près de ma tête… C'est de santé… J'aime pas à dormir dans les mansardes, ça ressemble trop à des tombes. J'-sus heureux, allez !

Brave type… Comme sa sœurette, il ne connaît pas la contrainte des civilisés, et, dès une première rencontre, ouvre son cœur naïf, mettant à nu des goûts simples, mais combien rares dans nos villes amollies.

Au logis, la table est déjà mise. On me place aux côtés d'Ernestine, sur un banc à deux, bûche de pin énorme. Le vent entre par la fenêtre ouverte. Les cheveux de ma voisine flottent parfois jusque sur ma joue. Quel enivrement ! Un arôme de plante sauvage, acre, prenant, subtil, me captive…

Les poissons d'Osias sont excellents. Le pain est délicieux, pétri dans la huche en cèdre, large comme un berceau.

Le papa mange lentement, cause.

— Vous savez, l'commis, c'est nous autres qui sommes les mieux… J'ai encore avec moé ces deux enfants… Les autres sont accrochés à la terre… Joseph, Alcide et Pacifique élèvent des p'-tits à Chenéville, dans le comté de Labelle… Marie, Adrienne, Jeanne et Gabrielle, sont mariées à des habitants, l'une à Saint-Zénon, deusses à Sainte-Mélanie et l'autre dans l'Albarta… Placide s'est fait cabocher à la guerre… J'regrette rien et mon pays méritait ben ça… Damien est vieux garçons… ça m'déplaît… Y voyage… C'est son affaire… Cléophas est garde-feu dans le Lac Saint-Jean… Y veut convoler après les récoltes et s'établir à côté de son beau-pére… Quiens tenez-donc… sarvez-vous de ragoût… La Tine, donne du sirop au marqueux d'temps…

La belle litanie, à laquelle tient l'histoire des nôtres depuis trois siècles…

Je hasarde :

— Vous devez avoir de nombreux petits-enfants ?…

— Cinquante-deux… Pas vrai, la mère ?… M Valade opine de la tête. Puis elle se lève et réchauffe notre thé.

Valade continue son récit :

— Après avoir défriché mon lot à Chenéville, je l'ai donné au plus vieux et m'en suis v'nu icite… Y a trente-cinq ans que j'reste sur mon île… On a été heureux en plein… Demandez à ma Catherine ?…

La petite vieille, quelque peu gênée de se voir ainsi en lumière, déclare avec lenteur :

— C'était un peu dur, des fois, surtout quand le vieux partait pour la chasse avec les grands… Je restais seule, entourée de braillards… Chaque jour je r'gardais par la fenêtre, afin de voir la poudrerie qui sautait comme ane folle sus l'lac… Pis, y fallait toujours du linge neuf pour les nouveaux baptêmes… Et lorsque Clément r'venait, il me regardait, et paraissait si content, que j'en étions heureuse, moé aussi…

L'époux donne une tape amicale sur le dos de sa femme et ajoute.

— Mais ça t'a payé, la mère… Avec mes chasses on pourra laisser du bien aux enfants… Et nos vieux jours, on les passera icitte, avec du chauffage, de la mangeaille et de la joie…

Je trouve admirable cette expression « nos vieux jours »…

Perpétuelle jeunesse des hommes du sol. Ils ont déjà un pied dans la tombe, alors qu'avec l'autre ces héros font sauter, en riant, les fils de leurs fils…

Il me faut quitter à regret ce foyer idéal. Ernestine et Osias me ramènent au dépôt. Avec quelle vitesse le canot obéit aux mouvements des superbes rameurs ! Il saute comme un lévrier, coule avec la souplesse d'un serpent.

Mademoiselle n'a pas changé de toilette. Heureusement pour moi, le soleil plein jette un bandeau de rayons sur mes yeux et cache la jeune Diane. Les jambes seules me touchent presque, arrondies et parfaites, car la fillette est assise maintenant. Elle porte des bas noirs. Un duvet doré se mêle avec la laine rude.

Je remercie les bienveillants voisins par un amical bonsoir.

Au départ, L'Épicier les guette, près du lac. J'entends le vieux forgeron qui chuchotte :

— Mon Philias arrive demain…

La fille du chasseur regarde de mon côté, salue de la main et, un seul mot, bien doux, flotte vers moi :

— Enfin…

Le soleil disparaît, happé par la montagne grasse. Il a cependant oublié son plus chaud rayon… là-bas… sur le lac… la robe rose, se confondant peu à peu avec le soir qui monte…

***

La nouvelle du forgeron, lancée dans cette vie neuve de jeune fille, empêche Ernestine de s'endormir. Une nuit calme entre par la fenêtre ouverte de sa chambre blanche.

Couchée sur le dos, en léger peignoir, l'enfant admire les profondeurs du ciel, essayant de s'expliquer le sentiment inconnu, surgi de son être comme une source nouvelle.

— Je le verrai... Son père dit qu'il est beau... Un homme touche-t-il à une femme ?... Est-ce que les garçons embrassent, comme ma mére a le fait ?... Ça sera t'y à moé de lui dire que je l'aime ?... Poupa dit qu'on doit s'marier pour avoir des p'tits... M'aidera-t-il à en trouver ?... Jouera-t-il avec moé et avec mes chiens ?...

Autant d'énormes problèmes, incompréhensibles pour son cœur pur. À chaque étoile la fillette a posé une question, mais les mouches du ciel restent muettes.

De guerre lasse, ne sachant quel instinct la trouble, l'amoureuse primitive se lève, endosse un manteau et s'achemine vers la grève.

Le sable est chaud. Ses pieds enfoncent dans cette douceur. L'eau l'invite. Sans hésitation, ignorant même que c'est mal d'être nue, Ernestine se précipite dans l'onde fraîche. Elle nage vigoureusement, plonge et se plaît à battre la surface avec ses mains, ses jambes, car les gouttes se transforment, au-dessus de son corps, en perles dorées par la baguette des rayons lunaires.

Une lune infirme se courbe là-haut. Qui donc l'a défigurée ainsi ? La fillette observe. Une idée folle la traverse. Vite sur le bon sable, bruni par l'ombre. Puis, après avoir attendu que le miroir

du lac ait fait disparaître les blessures de ses ébats, l'enfant se couche en rond, essayant d'imiter la demi-lune, tombée tout près, sur la surface. Non… ça ne va pas. Le corps roule jusqu'à l'eau. La fille des bois reprend sa pose, se recouche, colle les bras sur ses hanches. Enfin la chair rosée forme un croissant, reflété par le cristal de Dieu.

Un rire d'oiseau monte en chantant. Une voix heureuse s'écrie, au grand scandale des hiboux :

— Y a quatre lunes !… quatre lunes… Une dans le ciel… une sur le sable et deux, oui, deux… deux… flottant avec l'eau !…

Après une longue rêverie à écouter le glapissement des renards, les plaintes du loup-cervier, la gamine satisfaite se revêt, car, maintenant, le sommeil veut aussi sa part de caresses.

Avant d'entrer, elle cache son visage dans une touffe d'œillets et aspire de tout son être cette senteur, bonne comme la joie de vivre qui la secoue…

05

Les flotteurs de bois couvrent les 35 milles qui séparent Saint-Michel et le lac Clair.

Par groupes, ou seuls, ils marchent avec joie, dans le chemin poudreux.

De temps à autre, les voyageurs s'arrêtent afin d'admirer un paysage nouveau, ou encore pour cueillir des fleurs.

Quel déploiement de rêve autour d'eux ! Et combien plus beau que ces parcs artificiels des grandes villes !

De partout surgissent des couleurs, des formes nouvelles, sur la route, au long du film éternel de la vie.

Une région pierreuse agite ses mouches blanches, avec des milliers de saxifrages. Là où se trouve une pincée de terroir, la jolie fleur étale son ensemble de bibelot fragile. Les feuilles, courtes mais larges, s'accrochent au sol. De ce beau tissu montent des petits fouets, couverts de poils comme une chenille. À l'extrémité de chacun, les pétales, en groupes de cinq, et gros à peine autant que des ailes d'abeilles, se tassent en flocons de neige. On s'imagine que l'hiver a oublié son plus pur givre afin de saupoudrer les rochers nus.

Dans un bosquet de pins, sortent, des couches brunes, trois rondelles de serge verte. Les merles pourraient les transformer en éventails. Du centre fuse une tige unique au bout de laquelle penche un grelot écrasé. Le poids de la pyrola fait se courber les sommets de ce rien élancé. La corolle regarde la terre, de ses pétales enduits de cire. Ils sont tassés et offrent des parapluies aux moustiques diaphanes.

Les charmants sabots de la Vierge, à travers les bosquets de trembles, bouleaux et sapins ! Deux feuilles énormes, collet relevé, protégeant un cou de fillette, entr'ouvrent leur ellipse. Gentiment, monte, au-dessus de l'étui humide, un ballonnet rose, tout strié de blanc. Il est gonflé d'air et de nectar. Pourvu que le vent ne le fasse pas s'élever plus haut, vers les aiguilles méchantes des conifères… La jolie chaussure de fée lilliputienne. Une boucle double l'attache à la tige droite, ne laissant qu'une petite ouver-

ture au sommet, par où les taons s'introduisent, en voleurs de miel. Et les bandits, se sauvant par une porte d'arrière, frottant leur dos au stigmate, se chargent de pollen pour aller fertiliser d'autres fleurs.

Voulez-vous des boucles d'oreille en corail, mes amis les flotteurs de bois ?

Prenez ces renoncules, avec leurs pétales en capuchons, recouvrant les pentes rocailleuses de cette montagne. Tiens ! l'intérieur de la corolle est jaune ! La merveilleuse fleur mesure plus d'un pouce ? C'est le cadeau trouvé pour la promise lointaine.

Apprenez aussi que la renoncule garde jalousement son parfum et ses sucs. Il n'y a que les infimes mouches, qui puissent avoir accès au trésor. Les abeilles doivent percer de leurs dards l'enveloppe satinée afin de s'y abreuver.

Combien je les aime, ces fleurs purpurines, gardiennes de la beauté volatile autant que des riches liqueurs offertes aux ruches. Elles sont l'image de la fidélité proverbiale de vos futures, chers paysans.

Regardez-moi donc, à présent, ces deux autres feuilles, grosses autant que des cœurs, à tissu rude, chargées de poussière blonde. On ne les trouve que par couples. Une tige poilue les soutient séparément. Lorsque le soir tombe, n'allez pas les prendre pour des oreilles de loups. C'est le gingembre sauvage. Il se trouve sur votre chemin, dans cette région d'humus noir et gras, à douze milles du lac Clair.

Et la fleur ?

C'est une originale. Mademoiselle n'aime aucunement les grandeurs. Il faut même avoir l'œil vif, pour la retrouver au milieu des feuilles mortes. Mais n'est-elle pas épatante avec son calice en forme de coupe, et les trois pointes en guipure ? L'intérieur est du blanc le plus clair. L'extérieur brille d'un brun sombre.

Destiné par Dieu à jouer un rôle protecteur, le gingembre sauvage cache sa beauté près de la terre. Aussi la conservation de l'espèce en est merveilleuse, car les pauvres moucherons et faibles insectes que les brises froides jettent sur le sol trouvent, dans le cœur du gingembre, un sûr abri. Et les atomes ailés manifestent leur reconnaissance, en cachant sur eux trois ou quatre pollens, qu'ils déposent dans une fleur de même famille, au hasard de leurs pérégrinations nombreuses.

Qui n'aimerait pas la vie forte des bois, en étant continuellement à découvrir ces miracles ?…

Les flotteurs continuent à monter.

Avec la mise en scène du printemps vieux, avec les fleurs belles comme des oiseaux, avec les oiseaux, satinés et brillants comme des fleurs, nos braves apparaissent, un à un, après chaque aurore, ayant marché près de 40 milles en deux jours. Peu à peu la procession augmente. Des chants effraient les peupliers, font courir les fourmis. Sur la route, des couvées de perdreaux s'arrêtent, regardent, se cachent dans les feuilles, sous l'herbe. Les petites boules écrasées deviennent, par la couleur des plumes, d'autres feuilles mortes.

Midi !…

Deux cents hommes flânent, dorment, fument, rient, autour des bâtiments, couchés à l'ombre des érables, furetant parmi le potager, jouant sur la grève du lac.

Toute cette jeunesse vient de la campagne, des comtés de Terrebonne, Saint-Maurice, Joliette et Berthier. Elle se retrouve dans une zone aimée : la forêt prête à faire place, aux rives des lacs et des cours d'eau, à la future moisson ; ce défrichement de la coupe, embryon de toutes les paroisses, depuis le grand fleuve vert jusqu'aux sommets des Laurentides, hachés et meurtris par la foudre et les siècles.

Ottawa, Hull, Buckingham, Chicoutimi, Saint-Jérôme, belle comme une fiancée ; Joliette, gerbe de fleurs ; Grand'Mère, les Trois-Rivières, ardente brune ; et combien d'autres, toutes, vous avez d'abord entendu, sur votre sol, le bruit sec de la hache. Ensuite l'appel des premiers berceaux. La chanson régulière du vieux moulin, allongeant chaque jour ses dentelles de planches. Le glas, soudain, a tinté. La paroisse recevait son premier bijou, le cadavre d'un défricheur. Les années se sont jetées, l'une sur l'autre, moutons de Panurge de l'infini, dans le passé… Enfin, s'est réalisé le miracle actuel, écrit dans le ciel du Québec, avec l'encre de ses cheminées d'usines, la cire de ses cloîtres, l'enluminure de ses clochers !…

Un bruit de mitrailleuse fait se lever les groupes. Le fer des voitures ouvre sa voie, parmi les roches du chemin. Les wagonnets apparaissent, remplis des sacs et paquetons de chacun. Vingt chevaux sont détachés de leurs charges. Le conducteur enlève les harnois.

Chevaux noirs blanchis par l'écume, chevaux blancs noircis de poussière et de sueur, prélassez-vous dans la cour, pour aller plus tard, sabots pesants, vers l'écurie où vous appelle la sonnette claire de l'avoine, coulant dans les boîtes ; le foin appétissant, tassé dans les crèches, et pesant de cette odeur du village, bonne et forte comme vos cœurs d'animaux !...

Les voyageurs ont terminé leur repas.

— Douze tablées et deux cents tartes, crie le cuisinier, en s'essuyant le front, encore rouge de la chaleur des poêles.

Des grappes humaines s'accrochent aux wagons. Sur les roues, la glaise sèche déjà. Tous s'emparent de leur bien.

Ici encore, se dégage une grande leçon. Avec quel respect, chaque homme place l'humble garde-robe, autour du lit rugueux, en attendant le départ prochain.

C'est un jouvenceau de 18 ans, Arthur Leduc, qui montre un portrait à son voisin, gamin imberbe, mais solide.

— Quins, regarde, c'est Marie-Rosa, ma future, la plus vieille à Pierre Maheu... Pas vrai, qu'elle est ane belle baquaise ?...

Un autre, Émile Trudel, cache avec soin les « chaussons », tricotés avant le départ

— Vous en avez pas des pareils, vous autres, les gars. Mémére est la championne tricoteuse de tout l'rang... Et jusqu'au curé qui vient se faire monter des bas...

Dionne Desrosiers place sa chemise des dimanches sous l'oreiller, afin qu'elle garde ses plis. Ensuite il tire des pièges à rat musqué de son sac, les ouvre sur un genou.

— J'ai pas b'soin d'les graisser… Si j'peux m'prendre assez de peaux pour acheter ane bague à Lusiane…

Albert Plouffe, au-dessus de lui, croise des branches de sapin avec art. Le fier homme se pique d'imagination et veut bien dormir en écoutant les écureuils, qui mènent « le raveau » sur la couverture.

Un papa de 40 ans, Georges Perron, couchera son fils Jimmy, 16 ans, avec lui, du côté de la ruelle. L'enfant aide à arranger le lit et demande déjà :

— Poupa, passe-moé mon chapelet que je l'accroche icitte autour de ce gros nœud de pruche…

Il roule pieusement les grains noirs et déclare, content :

— Hein !… c'est y joli, un peu… On dirait un rond de mouches sus du sucre du pays !…

Amis du lac Clair, souvent votre pensée me donne un reste de bonheur. Je sais que la grande ville est malsaine. La race s'y étiole. L'avenir m'effraie.

Lorsque je croise ces autos luxueux, remplis de coussinets veloutés et où s'étire le chien-chien de soie de Madame au masque de mère… Quand, et si voyantes… je surprends les jambes de Mademoiselle, lourdes de charleston… j'ai peur et n'ose envisager demain…

Vous revenez alors tous, paysans rudes de chez-nous. Sur mon cœur palpitant se creuse un frisson. J'ai retrouvé votre devise :

— Nous autres on reste tels qu'on est… Y a pas encore de danger !…

***

Les équipes s'organisent. Quatre contremaîtres choisissent leurs employés. Joseph Boischer ira au lac Jérôme, à deux milles du Dépôt. Philias L'Épicier se rendra au lac Caribou pour y descendre 60,000 bûches jusqu'à la rivière du Poste, par le lac Jérôme, alors que toutes les équipes se joindront aux hommes de Ferdinand Boisvert. Ce dernier monte au lac Croche, à 19 milles du lac Clair, et doit y descendre 60,000 billots par le tributaire principal, la rivière du Long, laquelle s'unit à la rivière du Poste en aval du lac Jérôme. Puis tous les groupes travailleront au nettoyage des deux rives jusqu'à l'île de France, but actuel des opérations, et située à l'embouchure de la rivière Mattawin, la principale artère du Saint-Maurice.

Une dernière équipe, sous les ordres d'Agapit Desrosiers, surveillera les rapides du lac Albert, à mi-chemin entre les lacs Clair et Croche.

Les commis en ont pour leur argent lors de ces départs. Il faut organiser cuisines, vivres et accoutrements, le plus tôt possible. Des chefs cuisiniers, rudes comme leurs chaudrons, surveillent le travail et demandent toujours de la vaisselle neuve. Il faut si peu pour satisfaire les grands enfants…

— Charley O'Neil, Irlandais plus maigre que le bâton de saint Patrice, rappelle sans doute les sanguinaires d'Irlande et s'écrie :

— Trois couteaux à viande !…

Le Noir à Dupuis, passé maître dans l'art de cuisiner du moonshine avec de l'avoine, des pruneaux et une galette de levain, réplique :

— T'as envie de faire boucherie, sacré gué !...

— C'est mon affaire à moé... Les hommes aiment les beefsteaks, et moé plaire à les hommes...

O'Neil travaille pour Boischer depuis six ans. Les merveilleuses tasses de thé noir à l'anglaise offertes aux visiteurs, au cours des pluies de mai, sous la tente ! Ou encore, dans son chantier en bois neuf, entre deux giboulées, pendant le mesurage du bois, fin décembre.

Assiettes, soucoupes en ferblanc, gobelets, couteaux de table, fourchettes, cuillères en étain, tombent pêle-mêle dans les boîtes à pain. Le hangar principal offre un aspect de foire. Sacs de fèves et de pois, sucre, riz et farine, raisins, pruneaux séchés, sel fin, gros sel, épices, thé, café, etc., s'entassent près des portes en tas colorés, en courbes jaunes ou brunes.

Voici encore O'Neil, le roi des consciencieux.

— Ton réveille-matin, y sonne pas, commis ?...

— Tu cries pourtant assez fort pour nous réveiller, remarque un petit vieux moqueur.

— Mêle toâ de ton z'affaire, hein, « son of a gun »...

Donc un réveille-matin neuf à ajouter aux effets donnés pour le groupe du lac Jérôme.

C'est maintenant au tour des outils, gaffes, crochets, grappins, rames, câble, dynamite. L'acier brille, s'accroche, tombe à côté des provisions. Ces armes de la colonisation première semblent avoir hâte de gripper, mordre ou pousser les billes dans l'eau, verte ou bleue, au caprice des lointaines falaises.

Il faut ensuite des sacs d'avoine pour les chevaux de portage. C'est une fête. Des rats, petits et gros, vous passent dans les jambes, ombres grises avec des pattes. Jusque sur les lambourdes du toit, les mignonnes chattes, les matous, platoniques à l'occasion, font un carnage héroïque de la gent rongeuse.

Puis les lampes, la chandelle, ces langues de feu de la tente, les meules à aiguiser, le baril de mélasse traditionnel, dos de chameau, toujours pesant, et que sais-je encore ? s'ajoutent aux piles commencées.

— Les couvartes… c'est l'moment des couvartes…

Mon compagnon Alphonse Boucher, ayant ainsi démontré la puissance de sa voix de cabaleur, se place en sentinelle près des monticules de laine à barres rouges ou blanches. La distribution s'effectue avec ordre. Deux paires à chaque individu. Joie naïve lorsqu'elles sont neuves.

— Pareilles comme les ceusses faites au métier par ma mère…

— Y a pas d'poux dedans ?…

— Tu l'sauras ben assez vite…

— C'est toujours assez beau pour coucher tout seu'…

Chacun lance un mot. Les rires fusent, pleins de santé. On voit alors ces braves courir vers leurs logements respectifs, tels des oiseaux de légende, ailes grises flottant.

Reste la visite au hangar à foin. Il y fait une chaleur de ferme. Les gars aspirent cet arôme de la terre et deviennent pensifs. Sans doute, ils revoient Cécile et Thérèse levant les veilloches,

d'un geste gracieux, pour les jeter, gorge nue, sur la charge montante, là-bas, au pays.

Les balles sont empilées hautes, à l'entrée, car il faudra partir demain, « au p'tit jour »… Parfois, une broche d'attache se brise. Le carré jaune s'arrondit comme un chat furieux. Il faut rattacher. Des brins de foin piquent l'œil, entrent sous les ongles, dans le cou. Peu importe, c'est la belle vie…

Je plains surtout le pauvre commis de la « van ». Il lui faut vendre à tous allumettes, tabac, papier à écrire, timbres, mouchoirs, crayons, pipes, gants, pour pouvoir rouler à sec chemises, et toutes les nécessités des voyageurs.

Jusqu'à six cents factures sont écrites en moins de trois heures. Les employés montrent avec orgueil leurs numéros matricules, plaque bleue avec chiffres dorés. Des papillons d'azur suspendus aux casquettes, à la ceinture, aux habits.

Un groupe va choisir les boîtes de téléphone, la broche, chargée de soleil, afin que tout marche rondement.

Ces lignes, dans la forêt, en ont-elles causé du marchement ! On accroche les fils aux branches, à hauteur de bras. Le lendemain, un orignal a passé, arrachant, avec son poitrail, des sections de 500 pieds. Les électriciens en herbe recommencent. Mais cette fois, Armand Savignac, surnommé l'ours, depuis qu'il a transporté autour des hangars du lac Clair 800 livres de farine sur ses épaules, monte au faîte des arbres, raccroche le fil et redescend tout fier.

— Qu'ils y viennent, à c'te heure, les v'limeux…

06

La nuit pousse ses premières ombres sur la baie.

Par centaines, les poissons sautent, font des cercles mouvants où disparaissent les queues argentées. Les grenouilles continuent à épaissir l'ombre avec leurs cris…

Plusieurs canots sont remplis de jeunes gens, tellement est bon l'air du soir épuré par le silence. Deux frères s'amusent à lancer des roches, sur le miroir mauve. Les chiens du Dépôt nagent, cherchant les oiseaux de plomb. Ils reviennent à la hâte, s'assoient attentifs, regardent, avec des yeux bombés, et sautent de nouveau dans l'onde en jappant.

Dans un des chantiers, une dizaine de vieux sont déjà à leur aise. Les pieds nus s'étirent, laissant voir des orteils plissés comme des figues sèches. Les chemises évaporent la sueur, sur des gaules tendues, entre deux ormes. Sur les toiles grises, parfois, un scapulaire brodé, mouche écarlate, endormie.

Ces papas ont des mœurs. Vous ne les prendrez pas à conter fleurette à Saturne, encore moins à Vénus. L'un d'eux, Georges Tiffault, de Saint-Adelphe, propose la prière du soir. Les pipes se vident. La fumée tombe sur le sol, avec les cendres. On s'agenouille autour des bancs, bouleaux fendus, et le chapelet commence.

— J'vous salue Marie…

— Farme la porte, y a un courant d'air…

Allons, Tiffault se lève, obéit. Le chapelet, sur ses longs membres, imite un bruit d'ossements. Il recommence :

— J'vous salue, Marie…

Et l'on entend dix voix, pleines d'années, répondre, à l'unisson :

— Soit-il !…

Sur les couvertures, en face d'un vieillard, un chat ose jouer avec les crucifix, brillants d'usure. Le bon grand-père, tout scandalisé, fait des signes émus, avec ses grandes mains osseuses. Minou croit, sans doute, voir le diable… Il saute sur une tête chauve, s'accroche à un pantalon, tombe dans le plat d'eau, avant de pouvoir enfin jouir de sa liberté.

Le diseur de prières n'a pas oublié ses Actes. Les Commandements sont un peu écorchés. Ceux de l'Église, écourtinés. Peu importe, le bon Dieu n'est pas sourd.

D'une voix plus grave, Tiffault commence le « Je confesse à Dieu ». Se donnant des coups à la poitrine dignes d'un Corbett, il s'écrie :

— Par mon frère !… par mon pére !… par mon grand-pére !…

Sublime naïf !…

Le Christ a dû sourire amoureusement à ton appel. Il sait que tu lui as donné seize enfants, dont un prêtre et trois religieuses… Et, au grand livre de Justice, c'est Lui qui t'invitera dans son Royaume, en disant : « Par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute ! »…

La nuit est maintenant complète chez les vieux. Dix brûle-gueule jettent une pâlotte lueur au-dessus des couches. Tous ces géants parlent à voix basse.

— Tu sais, Jos. Parent, j'ai acheté ane autre terre à Mont-Laurier… Ça m'en fait cinq à présent… Le curé Labelle me l'avait ben dit : « Jos, marie toé, pis monte sus la Lièvre, c'est là ton avenir…

— T'as raison, Poitras. Moé j'en ai deusses extras, dans Saint-Jacques, là ousque les curés Maréchal y ont fait tant de bien. Le tabac y vient fort et gras. J'peux garder ma famille autour d'la table…

Un troisième déclare avoir envie de se remarier. Son voisin de couchette s'écrie, oubliant le silence traditionnel du soir.

— T'es pas fou, Désiré… À 65 ans… c'est ben trop jeune pour faire un mort.

Et le compagnon de Désiré lui donne un vigoureux coup de coude dans le ventre.

Tiffault grogne.

— Lâchez donc les femelles, vous autres. C'est l'temps d'dormir…

Plus rien…

***

Les deux L'Épicier, père et fils, n'ont pas manqué de faire un tour de pêche, flânant dans la baie d'abord, afin de jouir un peu des minutes glorieuses du couchant, déjà loin. La lumière du jour s'est endormie graduellement, sous l'aile élastique de la nuit.

Leur canot tourne doucement la pointe de la digue. Un chevreuil continue à mordiller les bourgeons épanouis d'un jeune tremble, aux feuilles rondes comme des gros sous, dansant une

farandole argentée, et secouant vers le sol des couleurs volées à la dernière lune.

Le vieux forgeron admire son fils.

Tous deux sautent à terre. Les chiens de Valade hurlent avidement. La porte du chantier s'ouvre. Une clarté de jaune d'œuf tombe de la lampe. Le chasseur les voit déjà. Il reconnaît son ami dans l'ombre laiteuse.

— Tenez donc !... quel bon vent vous amène ? Bate-feu ! c'est ça vot'gars ? Ben planté... ben planté...

Il se frotte les mains et fait passer devant lui les visiteurs. Madame Valade, lunettes sur le front, lève sa petite tête de fauvette, sourit et regarde aussitôt sa fille. Cette dernière, en robe rose, assise près de la table, feuillette un catalogue de modes vieux de cinq ans, trouvé dans une hutte abandonnée. Elle se lève pressée, en entendant le forgeron.

— Ernestine, v'là mon Philias, que j'te présente.

Philias tourne gauchement sa casquette entre ses doigts, et murmure :

— Enchanté, la d'moiselle...

Le visage de la fillette prend une teinte de fruit mûr. Faisant une révérence, elle répond :

— Moé aussi, Mussieu... V'nez vous assire...

Le bûcheron, au front large, au regard d'aigle, produit de nombreuses hérédités parfaites. s'accroche dans une catalogne, gauchement, avant de parvenir à s'asseoir.

Il hasarde enfin :

— Vous r'gardez les p'tites images, Mamzelle ?...

— Ben oui. Je ris de voir ces robes... Y doivent prendre le rhume avec ça ? déclare-t-elle, en s'étirant.

Le galant, après un effort terrible :

— J'aime pas ces modes, vous savez... C'est honteux... Et à Joliette, j'ai vu, pendant ane sorciére, les toilettes monter par-dessus les épaules... On crairait toutes les filles piquées, en les voyant s'prom'ner attriquées avec ces fanfreluches...

— Elles araient d'là misère, pour sûr, à faire la chasse. Voyez-vous leurs bas d'soie, dans les broussailles ? C'que les maringouins s'en f'raient du fun... ah !... ah !... ah !...

Le rire de la fillette est doux comme le feu de ses tresses sautillantes. Philias écoute cette musique, tout en continuant le jeu de sa casquette, et fixant plus que jamais la pointe de ses bottes ferrées.

Maman Valade fait un signe au bonhomme L'Épicier, et désigne le couple avec un regard malin.

— Ma fille, va donc à la source offrir un verre d'eau frette au jeune Mussieu.

Les deux intéressés hésitent, puis disparaissent dans le soir violet.

Après une sauterie de bambins, ils s'assoient dans la mousse et boivent à longues gorgées, tour à tour. Les arbres sont immobiles. Les nids, débordant de plumes, de becs et d'ailes, s'en-

dorment. Mademoiselle Valade joue avec une tige de foin d'odeur, qu'elle hache ensuite entre ses dents. Le charme de cette nuit, en un printemps ivre de sève, trouble ces deux êtres sains. Les paroles se figent aux lèvres. Ils s'étudient et s'admirent en silence.

Puis, Ernestine se lève. Un rayon de lune saute dans ses cheveux lourds. Doucement elle murmure.

— On va rentrer. Vous n'avez pu soif… Et j'ai peur de je n'sais pas quoi…

— Rentrons, la d'moiselle. La fraîche, voyez-vous, a commence à s'coller sus vos épaules. Et puis, ça sent trop bon, dans la brousse…

— Oui, Mussieu… Mais dites-moé donc… Allez-vous être ben longtemps parti ?

— J'ai d'l'ouvrage pour deux mois, mais j'tâcherai de v'nir un de ces dimanches. Cela vous fait rien, que j'vienne ?

— Oh ! non… non… s'écrie l'enfant, toute surprise de l'émotion qui l'étreint.

Elle ajoute, en brisant une pousse de rosier sauvage, sans prendre garde aux épines :

— J'aimerai ça, vous r'voir. On ira en canot. Je sus çartaine que vous aurez des belles choses à m'dire…

Après une veillée de cartes, sous l'œil heureux de la mère Valade, les visiteurs font les salutations d'usage.

— À la r'voyure, la d'moiselle…

— À la r'voyure, Mussieu…

Le papa Valade, au forgeron :

— Les prunes y vont ben donner. Les arbres sont chargés partout.

L'Épicier au chasseur :

— Tant mieux, on f'ra des conserves en masse.

Le retour est silencieux. Philias se contente de dire, en sautant par terre, au Dépôt :

— Bonsoir, mon pére…

Le vieux répond :

— Bonne nuit, mon fils…

07

La routine des minutes et des heures jette son laisser-aller reposant, sur le district du lac Clair.

Le va-et-vient des voyageurs constitue une admirable étude. Le départ, l'arrivée de ces paysans, fourmillent d'exemples naïfs, mettant à nu l'âme de la race.

Rustres, solides et bons, mes Laurentiens ont conservé dans sa pureté la force morale des aïeux. Aussi, tant que nous aurons des flotteurs de bois, des bûcherons, des chasseurs, le luxe, la vie

molle à la garçonne, la stérilité volontaire ne pourront atteindre le cœur du Canada français.

Joseph Dufour entre dans mon bureau. Il arrive du campement Boisvert. Il reste 150 000 bûches à jeter à l'eau, dans la rivière du Long, avant d'ouvrir l'écluse du lac Croche.

Dufour a marché 15 milles. Tout poussiéreux, il me demande une tassée d'eau. Après s'être abreuvé, le visiteur se mouche avec ses doigts et s'essuie le nez du revers de sa manche. Le passant me présente ensuite sa feuille de travail.

— T'nez, v'là mon temps… Douze jours à $3.00… J'ai eu le prix des bons hommes. Et, crayez-moé, crayez-moé pas, j'marche sur l'bois comme un chevreu.

— Bien, M. Dufour. Vous échangerez ce bon au bureau de la Laurentide Company, à Saint-Michel. Demandez le comptable, Pat O'Connor. J'ai à déduire le montant de soixante cents, pour une livre de tabac, deux boîtes d'allumettes et un crayon de mine, achetés à votre arrivée. Pourquoi nous quittez-vous ? Les mouches, je suppose ?

Dufour me regarde, tout surpris.

— Moé, les mouches ? Y a qu'à voir, commis. Elles ne me bâdrent pas la couenne. Et, comme on est tout seu', j'vas vous l'dire. Philomène, ma moitié, m'a envoyé un mot par l'gars à Narcisse Doyon, qu'est monté l'autre jour. A'm'dit : « Jos, j'sus en famille. Tu s'ras fier, hein ?… On aura un autre fiston pour cultiver ».

Le futur papa regarde l'heure, jette un lourd paqueton sur son épaule. L'orgueil du mâle heureux illumine son front rude. Puis,

clignant de l'œil, et presque bas, il ajoute :

— Y faut ben que j'parte. Quand Philomène est d'même, et ça s'ra la treizième fois, a veut toujours avoir la vache de sa mére. Les femmes, vous savez, c'est tant capricieux, et des suspartitions avec ça. Et pis, y a rien que moé, pour décider la belle-mére à changer d'vache en attendant le compérage. J'vas r'venir. T'nez, j'garde mon limaro… c'est 3,046… Il est ben accroché après mon escapulaire. Bonjour… Grand bien vous fasse…

Peu après, entre Joseph Laurence, arrivant, à pied lui aussi, de Saint-Ignace-du-Lac. Celui-là est bien taillé à la hache. Vieillard de six pieds, ses deux mains couvrent une partie de l'étroit comptoir. Il a des yeux bleu-sombre, où la peur de vivre n'est jamais entrée. Les sourcils sont noirs, pointant, à la base du front, comme des poils de porc-épic. Il mâchonne une chique de la grosseur d'un œuf.

— Bonjour vous !… J'sus Joseph Laurence, carpenquier… Monsieu Ben MacLaren, vot' grand boss, m'envoye pour équarrir du grand bois afin de bâtir un chaland qui sarvira icitte, l'an qui vient… Vous voulez mon liméro… Le v'là…

Il sort la rondelle bleue de sa blague, la frotte sur son pantalon et me la présente.

Remplissons maintenant la carte d'identité, pour la « filière » du bureau-chef, à Grand'Mère.

— Votre âge, Monsieur, s'il vous plaît ?

— J'vas avoir 71 ans c't'hiver… J'cré que c'est en décembre… oui… décembre… Si j'me rappelle ben, j'sus arrivé l'deux. La mère a m'a toujours dit l'deux. À d'vait l'savoir…

— Marié ?

— Hein ? Marié ? Si vous appelez ça marié, avoir eu trois femmes. Arthémise, six enfants ; Laura, ane ben gentille, quand j'y pense, trois filles ; et ma Zéphérine, cré gué… qui m'en a tourné sept… Prenez-vous les p'tits enfants itou ? J'en ai rien que soixante-huit…

— Catholique ?

— Me d'mandez-vous ça pour m'insulter ? C'est moé qu'a logé l'premier curé de Saint-Ignace, pendant deux ans. Et pour rien, si vous voulez l'savoir. J'étais bedeau, sarvant d'messe et fossoyeur. Oui, j'sus catholique, et romain, par dessus l'marché… gros comme le bras.

Je conduis l'aïeul à sa future demeure, tout à côté de la masure du forgeron. Il jase, gesticule et crache copieusement. Ses yeux voient une chenille, tapon de soie qui rampe, sur une gaule séchée.

— Quin, la gueuse !… dit-il, en l'écrasant de sa botte lourde. Puis, me tapant sur l'épaule — j'en vibre encore — il continue :

— Ça m'rappelle ane histoire. Vous avez l'temps, c'est pas long… J'ai connu, dans l'nord d'Ontario, y a ben 40 ans, un nommé Jean Ratinet, qui v'nait d'là belle France. Y s'faisait ane religion à lui. « J'ai la foi », qu'il disait, « Mais ma foi à moé »… Y m'parlait d'un nommé Lamamas, d'Vol à terre, d'Jacques Ruisseau, de Dit Pas Trop, des gars que j'ai jamais ni vus, ni connus. Pis d'Varsailles et des Tuileries… Y a ben ri d'moé quand j'lui demandai si les Tuileries c'était des belles femmes ! C'est ben moé qui savais qu'c'était l'château du roi… Donc, pour r'venir à ma

ch'nille, un printemps, les ch'nilles dévorent tout dans la paroisse. L'curé, au prône, un dimanche, promet ane procession pour les conjurer. Dans la semaine, au jour dit, tout l'monde arrive à l'église, et bedeau en tête, nous v'là partis dans la grand'-rue, en salamadiant les Litanies. J'priais comme les autres et j'criais : « Ora, pas si vite ! »... Devant l'chanquier de Ratinet pas d'image sainte, mais y avait d'monté, sus la toiture, un drapeau de France. J'ai toujours aimé ces couleurs... Aussi j'ai toujours ôté mon casque, à chaque fois que j'ai passé devant un... Comme je saluais le celui à Ratinet, v'là-ti pas notre homme qui promenait un saint-Joseph tout doré dans son jardin, suivi de son chien et d'ane moutonne qu'il avait apprivoisée. Et mes oreilles entendent le drôle qui crie à pleine tête : « Exaucez Ratinet... Exaucez Ratinet »... Et moé d'répondre, ben entendu : « Ora pas si vite »...

Un éclat de rire fuse comme des balles. Une autre tape m'ébranle. Le vieux, tout courbé de plaisir, se frappe un genou et termine.

— Vous m'crairez pas si vous voulez, mais le lendemain, toutes les ch'nilles étaient rendues dans l'jardin du curé. Laurence jette sa poche de linge sur un lit, la détache, en vide le contenu et s'empare d'une lourde hache à équarrir.

— La v'là, ma Fine !... Touchez si c'est doux... Et avec elle, pas d'pardon... À chaque coup, l'hiver comme l'été, à rentre de trois pouces dans l'bois...

Je n'ai pas douté de la parole du bûcheron, ni des exploits de la Fine à peau douce, en admirant son geste démonstrateur, qui fit voler en miettes le globe de la lampe suspendue au plafond.

— Batèche… j'ai encore cassé quque chose…

— Ne vous tourmentez pas pour si peu. J'arrangerai cela, lui dis-je en le quittant.

Un item de vingt sous augmentera mon compte de dépenses. Combien je serais heureux de pouvoir employer ainsi tout mon salaire, afin d'avoir souvent l'occasion d'entendre toute une épopée et revivre avec mes aïeux, auprès de Joseph Laurence, de Saint-Ignace-du-Lac, défricheur de son métier.

08

Trois heures du matin.

Philias L'Épicier, assis devant sa tente, au lac Jérôme, regarde l'aube. Il attend l'amour. La vie lui semble un rideau épais formé de rayons lunaires, de premières clartés, unissant la terre et les cieux dans une étreinte sublime.

L'obscurité s'évapore peu à peu. Le haut de l'azur conserve vaguement un brun de prunelles, où les astres dessillent, goutte à goutte, leurs derniers feux. Deux petits nuages, séparés par un rien de lune nouvelle, imitent une bouche, laissant perler son ivoire entre deux lèvres pourpres.

Le beau spectacle change avec les minutes. Le temps, de sa faux rose à manche d'ébène, couche des moissons blondines, sur l'horizon. La terre avance dans une mer d'orangeade. Le lac déroule ses banderoles opalines. Les vagues, tassées, rondes, flottent en se heurtant, comme des citrons.

Sur les cimes, des arbres morts soutiennent un dais vermillon. Deux pics rapprochés laissent suppurer, d'une fissure droite, du jus de raisin. L'heure coule. L'aube tombe dans un bain de moutarde et disparaît.

Voici l'aurore.

Une brume cramoisie monte du marais voisin et cache la lune basse, copeau de pin résineux. Le vent commence à brasser les couleurs. Le ciel se transforme en hémicycle parfait. Des gradins s'accentuent, montant de la terre. Le jais, l'écarlate, le rouge, le vert, le rose, le bleu, se superposent en couches tendues.

Enfin, le soleil ! Boulet de radium. Tout s'écroule, s'effrite en un blond lumineux, chaud, immense…

Le fils L'Épicier rejette la couverture de laine qui lui mord les épaules. Il s'étire. Un corps bombé de muscles moule les veines, soulevant la peau, la fendant presque, sur les bras et les jambes.

Plongeon dans le lac. La tangente de ce marbre parfait apeure les poissons qui fuient. Le nageur revient à la surface, les mains remplies d'algues, arrachées au fond vaseux. Ces filasses d'un bleu vert, jetées au loin, flottent comme de l'huile. Le jeune homme se roule dans le tapis des hautes herbes. Il s'habille avec soin, sans hâte.

Pantalon gris-clair, étouffé aux genoux par des grands bas bruns, à rayures vertes ; chemise jaune ; mouchoir en soie violette, à picots blancs, autour du cou ; bottes chocolat, allant à mi-jambe ; chapeau cow-boy, avec cordelette rouge, pressant sur le feutre des plumes de pivert, en éventail. Tel est l'accoutrement officiel d'un contremaître endimanché.

Les hommes font la grasse matinée. Seul le marmiton brasse ses plats.

— T'nez, l'boss, goûtez donc à mes fèves. J'les ai fait rôtir avec ane queue de castor. Rien comme ça pour donner du pic.

Le jeune beau s'amuse, en mangeant, à regarder de nombreuses mouches, qui recommencent l'ascension du Mont Blanc, à la suite, dans le bol de sucre. Il vide sa tasse de café par terre et se fait donner du thé, en terminant son repas avec toute une tartine aux pommes.

Vite maintenant sur la route, saupoudrée de fauves dorures, vers la gloire !

La rosée sourit. Ne se fait-elle pas becquetter par les moineaux. Dans les fossés de la sente, des crapauds roulent. Les cris doux enchantent. Les pustules de leurs peaux écœurent. Pourtant, ils ont des yeux tendres, une langue rose…

Àtoute minute, des perdrix allongent le cou, dans la fenêtre des chiendents. Le marcheur leur parle.

— Aimez-vous, les petites !…

Les têtes pivelées affirment : « Oui », et les oiseaux continuent à grapper dans les feuilles mortes.

Au milieu de la montée Duplessis, à un mille de la Cache, Philias arrive nez à nez avec Rougette et la Caille. Surprise des deux vaches, partant au galop, queue droite. Le lait tombe des pis gonflés. Des taches bleues mouillent le sable. Rien n'émeut plus les bêtes domestiques, dans la forêt, que de se trouver ainsi, seules avec l'homme.

Le lac Clair ondule au loin, entre les collines. Lente caresse sous les nuages. Les bâtisses du Poste s'entrecroisent, au milieu des branches. Quatre des chiens accourent joyeusement. Ils sautent sur le visiteur. Tous veulent à la fois une parole, une tape amicale. Les énormes bêtes ouvrent la route, jappent, se retournent, reviennent, s'en vont, s'immobilisent, se sentant au derrière. Les queues noires, mélange de craie et de suie, les queues jaunes, oscillent sans arrêt, « tictacquant » la joie de vivre.

Une vingtaine d'hommes suivent leurs ombres, dans la cour. Trois chevaux hennissent, devant la forge. Des vers de terre, rentrent dans leurs trous, à cause du soleil. Dionne Desrosiers mange des radis. Chanteclerc, dédaigneux, l'examine et se gonfle, en criant à ses poules :

Bah !... ah !... ah !... les hommes !...

Dix heures. Le triangle d'acier émiette sa musique. La voix du cuisinier domine :

— Le chapelet ! C'est l'temps de la messe, par cheu-nous.

Joseph Laurence, dans sa bicoque, se fait une entaille avec son rasoir, en entendant cet appel. Il s'essuie vitement avec un vieux sac et murmure.

— La bonne Viarge avant la barbe...

Il s'achemine vers la prière. L'Épicier le suit. Tout en marchant, il roule son tablier de cuir et lisse ses cheveux avec un peigne à trois dents, qui lui tient lieu de crayon, dans sa poche de chemise, au-dessus du cœur. Adolphe Flamand, alias le Rouge,

saute de son lit et marque la place, dans son roman, avec une branche de cèdre. Il déclare à un compagnon :

— Mon vieux, j'arrive au mariage !

Arthur Deslauriers, bretelles pendantes, cause de flottage avec Boischer. Ils se dirigent aussi vers la cuisine.

Je ferme la porte du bureau. Pourquoi n'irai-je pas saluer Marie ? Les hirondelles ont déjà commencé, immobiles sur la corde à linge. Une « dizaine » au moins.

Je revois mon église natale. Ma chère maman prie. L'encens se mêle à l'orgue. La voix du vieux notaire Labelle déplace les anges cachés entre les colonnes. Je m'attarde dans le petit cimetière, qui se tasse amoureusement au mur humide du jardin. Les poulets du curé attrappent des mouches, parmi les roses. Les pierres tombales s'alignent, chaudes, entre les pivoines et les œillets. Route des cieux, jalonnée avec les âges des ancêtres, heureux dans leur repos…

Dans la salle à manger du Dépôt, les têtes nues se penchent. Le cuisinier, la voix pesante :

— Gloire soit au Père…

Entre ses pieds, un chat joue. Couché sur le dos, il essaie de capturer avec ses pattes un rayon qui suinte d'une fente de la couverture. Les hommes font ainsi, toujours, avec le bonheur…

— Cinq Pater et cinq Ave pour ceus qui sont morts par l'eau les années passées.

Tous répondent machinalement, du fond de l'âme, comme ils l'ont appris.

— Un Ave pour les ceus qui vont s'nayer c'te année.

Boischer essuie une larme. Son fils aîné a péri dans la Mattawin, en sautant une chûte, il y a 20 ans.

Les travailleurs se relèvent. Ils frottent leurs genoux, comme à l'église.

Ces vieux pantalons troués, usés, sales. Un carreau, sur celui de Deslauriers, est recousu avec un bout de fil en acier mou…

***

— Voulez-vous m'passer vot'canot neuf… Le cel qu'est peint en rouge ?

Je ne puis refuser à la demande, toute gênée, de Philias L'Épicier. La bonne joie, dans les yeux du galant, lorsqu'il me suit au hangar !

— Vous m'donnez ane aviron neuve aussi ? C'est ben trop d'bonté. On va m'prendre pour l'inspecteur du gouvernement.

L'embarcation file sur l'eau, à peine verte, tellement le bleu épais du ciel clair y plombe sa souplesse. Le rouge brillant du canot se reflète dans l'onde, tel un oiseau gigantesque aux plumes écarlates marchant dans une mare, et dont un pied jaune monte et puis descend, comme le fait l'aviron en chêne doré.

Philias L'Épicier découvre, dans une anse fleurie d'aubépines, à gauche de l'île Valade, une conque verte, supportant un bouquet rose, auréolé de flammes. La distance entoure le tout de lumières exquises. Son cœur voit le premier. C'est Elle ! Il approche

doucement, sans bruit. La vague fait « Chut !… Chut !… » à chaque pression molle de l'esquif chargé de teintes purpurines.

Mademoiselle Valade est penchée près du rivage. D'une main, elle tient une ramure de cèdre. De l'autre, elle écarte des nénuphars et se mire dans du bleu entouré par la cire des fleurs épaisses. Plusieurs papillons noirs, aux ailes striées d'orange, sont posés sur la barre de son canot et regardent, aussi, les tresses, bouquet inconnu pour eux, mais combien désirable. Les baisers plus rapides du courant, sous les doigts de la fillette, lui font relever la tête.

— C'est vous !

— Comme vous l'voyez, la demoiselle.

— Que j'sus donc fière !

— Moé pareillement.

Les deux canots se touchent, s'arrêtent sur un lit de mousse et de cailloux blancs. M Valade suggère :

— Si on débarquait… Voyez-vous ce beau pin, parmi les roses sauvages. Un vrai parasol. On s'rait ben, à l'ombre…

Tous deux sautent par terre et s'acheminent, s'étendent sous l'arbre paradisiaque.

L'Épicier regarde son amie, baisse la vue, enfonce son talon dans le sable, la contemple de nouveau.

— Mon Dieu… vous avez donc ane belle chevelure… Voulez-vous que j'la touche ?…

Ernestine, toute rougissante :

— Y doit pas avoir de mal à ça.

Elle penche sa tête, naïvement, jusque sur l'épaule de celui qu'elle aimait déjà avant de le connaître. Ce dernier caresse la soie rousse, enfonce ses lèvres dans un rêve vivant et murmure :

— Y sentent donc bon ! Pareil comme de l'orge coupée, quand la brunante y jette son s'rin…

Sans contrainte, sous la poussée impérieuse qui domine la vie depuis que le monde est monde, les mains se joignent. Le couple demeure silencieux, s'admire. Un écureuil gruge une noix, au-dessus de leurs têtes, et fait tomber des parcelles d'amande dans la blouse échancrée de la jeune fille. Elle frissonne et s'écrie :

— C'est comme des mouches… ça chatouille et c'est ben frette, ces miettes-là… Va t'en polisson…

Elle lance un gravier à l'importun et découvre le creux d'une aisselle, épaisse et chatoyante comme le dos d'un chardonneret. L'écureuil saute plus loin, se remet sur le derrière et chante Tritt… Tritt… en faisant rouler son gosier, tel un pois sur du satin.

Philias sort une petite photo d'un calepin sali.

— C'est l'portrait d'ma mère… Elle est belle comme vous…

— J'aimerais ben ça, la connaître ?

— Y en tient qu'à vous… Je ne sais comment vous l'dire… mais j'ai jamais rencontré ane fille telle que vous. Ben faite, avec ça. J'aime autant vous l'dire que de l'penser car j'ai du plomb sus l'cœur… ça m'étouffe. Voulez-vous m'marier pour m'donner des beaux enfants ?

M Valade se penche davantage sur son compagnon. Ses yeux fixent une fleur sauvage, à ses pieds, petite langue vive où des guêpes mêlent leurs ailes. Elle murmure doucement :

— Moé aussi, j'vous aime… J'vous aimais déjà quand vot'père parlait de son Philias. Vous dites que j'sus ben faite. C'est-y vrai ?… Les enfants aiment ça qu'on soit ronde, dure et forte ? Oui, j'vous marierai, mais y faudra attendre à l'été qui vient. Mon père s'fait vieux et j'lui ai promis d'aller faire un autre hivarnement au lac des Sables.

— J'vous r'marcie ben gros d'vouloir m'épouser… On va donc mettre l'mariage à l'autre mois d'juillet… Dans onze mois j'aurai l'temps de bâtir un beau chanquier à Saint-Guillaume. J'ai envoyé dix piastres à Québec, y a deux semaines, pour un lot. J'y pense, y faudra ben tailler un ber aussi, hein ?

La nouvelle fiancée le regarde toute souriante et déclare :

— Ma mère a m'a toujours dit qu'on d'vait n'avoir un… Autant l'avoir tout d'suite. Votre mère a pourrait ben l'rembourrer avec d'là belle dentelle… Et moé j'vas prendre un tas de belettes, pour faire une chaude couvarture au p'tit que l'bon Dieu m'donnera…

Àce moment, à vingt pas, un couple d'ours sort de la futaille. Ils se courent, roulent dans le sable, se donnent des coups de griffe, se lèchent le museau puis repartent en galopant, vers la brousse.

M Valade serre davantage la main aimée et affirme d'une voix drôle.

— Y veulent avoir des petits.

Son compagnon sursaute et demande :

— Quoi, comment l'savez-vous, la demoiselle ?

— J'en sais rien, mais à toutes les années, vers la fin d'juin et dans les premiers jours de juillet, les ours sont dangereux. Y faut pas les attaquer. Pis dans l'automne, on les voit avec des enfants. Et mon père m'a toujours conseillé : « Ma fille, dérange pas les ours dans c'temps-là… » C'est la raison pour laquelle j'vous ai parlé tantôt, j'en sais pas plus long…

Des larmes de bonheur appesantissent les paupières du jeune bûcheron. Sa compagne s'en aperçoit.

— Pourquoi que vous avez envie de pleurer ? J'vous ai-t'y fait de la peine ?…

— Non, non, mon cœur. Si tu savais comme j'sus heureux et comme j't'aime !

Il saisit la fillette par la taille, l'attire à lui et cherche ses lèvres. Les bouches se joignent, se soudent. Les deux corps frissonnent, se frôlent et le premier baiser d'une vierge à son premier amour, fait sourire Dieu, qui jette vite un grand nuage pourpre devant le soleil.

La jeune fille se dégage soudain et court vers le rivage, nerveusement.

On est mieux de s'en aller, à c'te heure… J'ai peur qu'les ours y reviennent…

Elle accompagne son futur jusqu'à la passe du petit lac Clair. Un second baiser colle les canots, à les faire chavirer.

— Ma p'tite femme, chante L'Épicier.

— Gros vieux, reprend la fillette. Je t'aime, je t'aime… R'viens m'voir avant d'partir pour Saint-Michel. J'veux te r'voir. Et pis écris moé.

Je redescendrai ane fois à l'hiver car ma mère reste sus l'île c'te année avec Osias…

Les canots s'éloignent. Philias crie à pleins poumons, dans le vent qui siffle :

— Oui… j't'écrirai… je t'aime gros comme le lac… Je t'…

Un huart couvre le dernier mot de son appel prenant.

Qui sait ? Il dit peut-être la même chose, à sa compagne aux ailes molles, qui l'attend, parmi les joncs, lourds de chaleur et de jus, sur une rive lointaine…

09

« Mont'en haut Desrosiers,
« Mont'en haut pour t'épouiller,
« Car les poux de ta couchette
« Sont aussi gros qu'une épinette…

D'où vient donc cette puissante voix de basse, offrant aux hirondelles surprises un refrain des bois ?

Je regarde. Sur la route en galets, traînée de beurre, autour de la baie du petit lac Clair, Philippe Dulac, portageur attitré de l'équipe Boisvert, pousse sur ses cordeaux, afin de donner du

cœur à sa jument grise. La bête compte les sauterelles souples sautant à l'approche de ses sabots.

— « Mont'en haut… »

Les moyeux des roues, qui viennent de se laver dans la rivière du Poste, singent des rayons jetés les uns sur les autres, dans la sphère rouge de l'axe troué.

— Desrosiers…

Un cahot soulève la voiture, fait glisser le siège, — une planche étroite, — et Dulac tombe à cul-plat dans la boîte vide.

Charmante, cette aquarelle du terroir, brossée vivement, sur le fond d'un ciel de vitre.

Le charretier me salue au passage et va attacher son équipage à l'ombre, dans la fraîcheur de la remise à tentes. Il étire le bon foin jusqu'au nez de sa Grise, lui donne deux tapes sous le ventre, desserre la sangle qui coupe, et s'achemine vers la boutique de forge.

Au même instant Désiré Desrochers sort de l'étable, pipe au bec, avec du lait tout plein sa chaudière. Des œufs à la neige y flottent. Il me voit.

— Commis, l'affaire est café… On ne tirera plus la Caille… a va vêler betôt.

Nouvelle qui me réjouit. La colonie prospère, va sans dire. Et ces 22 lapins, tombés du ciel avant-hier. Des cigares blancs, jaunes et noirs, avec deux déchirures soulevées, leurs oreilles. Il n'y a pas à s'illusionner, la famille augmente…

Dulac me donne un bleu, scellé avec une tache de saindoux. Je lis :

Je rouvre la digue du lac Croche à soir. A va barder… Seize pieds de tête d'eau. Avartissez Boischer, Desrosiers et L'Épicier. Leur eau à s'ra bonne dans 12 heures. J'vous invit' à v'nir voir ça. Montez avec Dulac.

Fardina Boisverre.

Les vivres sont chargées. Un seau d'eau à la Grise, qui en gaspille la moitié en soufflant des bulles sur ma chemise, et nous partons.

Nouvelle traverse du gué. Le courant lèche encore les essieux, dédaigne leur graisse noirâtre, mais gratte la poussière, qui roule en taches sinueuses mêlées aux vagues.

Cinq milles de trajet au milieu des sapinages et des perdreaux. Trois milles dans un jeune bois de cyprès, hauts comme des femmes en crinolines. Sur le sol, des touffes de bleuets attendent août pour tourner au bleu. Un saut de la jument fait suivre voiture et promeneurs par dessus une ornière. La Grise va, gourmande, lentement. À droite, à gauche, comme des pinces d'ivoire, ses dents coupent et tirent la pousse d'un érable, la fleur du trèfle, sortie là, dans la mousse, entre deux cailloux.

Alerte. Arrêt subit.

Notre bête tend les pattes, se cabre. Elle renâcle, tête au vent. Ses oreilles pointent. En face, à 20 pas, un superbe orignal fait de même. Les poils de son dos se raidissent, droits. Les cornes, complètes, mais molles encore, s'agitent comme des guénilles. Les naseaux, deux trous roses, grondent. Le roi fauve ouvre le sol

d'un sabot tranchant, puis s'enlève tout d'un trait, se jette de côté. Il est disparu. Les sous-bois se fendent devant nous. Une charrue, 2,000 livres de chairs et de muscles, laboure sa liberté, furieusement, vers la montagne.

Enfin ! Arrivée au campement, dans un brûlé. Douze tentes brillent. Du soleil en conserve. Un ruisselet se déroule, telle une pièce de mousseline mauve, sur le sol durci.

Une volée d'outardes survole le tout, escadrille triangulaire, à l'attaque du midi chaud…

***

La rivière du Long gonfle depuis quinze heures. Avec elle se déploie davantage, sur des rives basses, la lumière matinale qui s'accroche au flot débordant.

Ferdinand Boisvert me conduit sur un cap éloigné dominant le panorama. À mes pieds, le rapide du Tonnerre qui, sur une longueur d'un mille, tombe par sauts furibonds jusqu'à la plaine.

L'eau taille des collines blanches, poussées vers l'antre de verdure qui les invite. Ici la lutte, les prises. Là-bas, le repos, le calme.

En amont, à perte de vue, sur la rivière grossie, la forêt coupée attend. Un mur, sept gros pins attachés aux rives par des cables de fer, et retenus ensemble avec des chaînes, barre le passage, à deux arpents du rapide. La masse brunie des coupes, avec ses milliers d'arbres sans écorce, frissonne, murmure, et se tord en vain, à l'appel du flot royal.

Des oiseaux sautent de bûche en bûche, piquant de-ci, de-là, une mouche, un ver. Un écureuil boit dans une éclaircie. Sa langue, pollen rose, brille vite, vite.

Quarante hommes sont échelonnés tout le long de la rivière. À huit milles plus bas, l'équipe Desrosiers, au lac Albert, est à son poste. Les flotteurs de Boischer et de L'Épicier attendent aussi l'inondation verte pour lancer leur bois dans le tributaire principal, la rivière du Poste.

C'est le moment. Ferdinand Boisvert, sur la rive opposée, une hache à la main, se place à côté d'une souche géante, autour de laquelle se roule le cable d'attache. Un cri.

— Envoye en bas !...

Un geste, faible éclair de l'acier sur le ciel flou, et la hache a touché les tresses métalliques. Tel un boulet, les pins viennent se briser sur le roc, sous moi. Le contremaître sourit, s'étend dans l'herbe et arrache des tiges de foin.

Spectacle inoubliable !

La masse du bois se déplace, surprise, avance d'un coup. Elle approche, se replie sur elle-même, entre les falaises plus étroites et s'effrite aussitôt.

L'élan s'amplifie. Le sol tremble. Des billots plus légers sont pressés dans l'espace, entre des énormes troncs flottants. Ces boas s'emmêlent les uns aux autres, se déchirent. Les arbres du rivage, frappés par cette foudre liquide, tombent dans le gouffre. Leurs racines s'agitent en des secousses d'agonie. Un pan de rocher, haut comme une maison, glisse de sa base, descend une chute et s'immobilise à jamais. L'eau attaque, change son cours,

entraînant le bois violé et conquis. Là-bas, une partie du chemin des voitures s'affaisse, avec la grève haute, molle comme un fromage.

Toujours la furie descend. Chevelure épouvantable, gluante et drue, au milieu des houles, changeant de forme et de couleur à toute seconde.

Les dernières billes sont passées. Le calme renaît. Détail touchant, une vieille poupée sans bras, abandonnée par une fillette dans un des anciens chantiers du lac Croche, se laisse descendre, endormie par le flot. Elle passe aussi et se noie, dans la gueule vomissante du rapide… Pauvre petite ! Méritais-tu ce cruel destin, après avoir, des mois durant, enseigné à une bambine à trouver son cœur de mère ?

Boisvert prend sa gaffe, saute sur une épave et traverse vers moi, défiant le danger, tel un roi de légende, portant glorieusement ses loques. Avec quelle adresse il se tient debout. La sûreté de son geste, en ramant avec le souple bâton. Il approche de la rive, fait tourner le billot sous ses talons ferrés, plante son outil dans la glaise et saute sur le sol, en décrivant une courbe magnifique.

Le brave grimpe jusqu'à moi, s'accrochant aux ronces, aux fougères, et me dit simplement :

— Tabarnac ! Dommage qu'on n'a pas un coup pour mouiller ça…

***

La grande offensive, précédée par la force invisible de l'eau, est commencée.

Àla suite du succès au rapide du Tonnerre, la rivière du Long est libre de bois jusqu'à sa fusion avec la rivière du Poste, où les ondes jaunes et vertes se confondent incessamment. Les billots du Jérôme et du Caribou sont tombés dans l'artère principale en moins de 24 heures. Les quatre bataillons des flotteurs de bois sont réunis maintenant sous la direction de Ferdinand Boisvert.

Il ne reste plus qu'à faire la levée des bûches retardataires, très nombreuses surtout lorsqu'elles ont avancé trop loin dans l'enchevêtrement des marais inondés.

Dans une semaine, les 30 milles qui séparent le campement actuel de la gueule de la rivière Mattawin, à l'île de France, objectif de l'attaque actuelle, auront été couverts. Le gros du bois a continué seul sa descente, à la garde de Dieu, dans les vagues tumultueuses. Et elles le sont, ayant le magnétisme de cinq lacs pour alimenter leurs flots roulants : le Caribou, le Jérôme, le Clair, l'Albert et le Croche. Ce dernier, seul, a une longueur de 35 milles et où se déversent les eaux de 26 autres lacs de différentes grandeurs. Le lac Clair a une superficie de 60 milles carrés. Donnons une faible idée de pareil réservoir. Après avoir coulé pendant 24 heures consécutives, l'écluse refermée de cette nappe d'eau marque seulement une baisse d'un pouce, sur son échelle d'étiage. Et cela durant plus d'une semaine.

Saint-Michel m'a demandé de suivre les équipes, afin d'enregistrer les heures de travail des divers groupes.

Le village blanc, 36 tentes, se déplacera tous les jours. Douze hommes s'occupent à démonter les murs de toile, après le départ des hommes, chaque matin. Quatre voitures transportent le tout plus loin, en six heures.

Et le soir, à cinq milles plus bas, les travaillants fatigués saluent, heureux, leurs demeures graciles, étendues sous le couchant vif, parmi un bosquet jaloux qui les protège contre les caresses d'un vent trop hardi.

La cuisine, longue comme une église, demeure le centre des activités. O'Neil y trône, assis sur un sac de farine. Un diadème en coton blanc protège sa tête de chef.

Il faut voir tout l'orgueil légitime de Charley, autorisé par les contremaîtres, après une conférence de genièvre, à prendre le commandement des plats et des chaudrons. Ici comme dans tout royaume, l'autocratie et la déchéance fleurissent. Voyez ce pauvre Dupuis, prince héritier du Caribou, obligé maintenant de peler des pommes de terre. Et cet autre, grand-chambellan du lac Albert, devenu porteur d'eau. Un troisième regarde avec regret le rouleau à pâte, sceptre qu'il lui a fallu troquer pour la pelle à fumier. Enfin, ce marmiton, chef libéral au lac Croche, qui surveille maintenant les conserves…

Mais, à l'encontre d'associations analogues dans les régions du grand monde, aucun de ces déracinés ne crie à l'injustice ou à l'ingratitude. Tous sont heureux parce qu'ils sont humbles. La satisfaction du devoir accompli, dans cette forêt de Dieu, résume tout leur idéal.

Vingt barges, sur les deux rives, fouillent les taillis inondés, pour en sortir les fuyards. Lorsque la lumière du jour alourdi tombe sur les chaloupes, il semble qu'elles sont devenues des papillons voletant d'un bouquet à l'autre, ou attardés sur des prés de marguerite, dans le lointain indécis.

Les hommes travaillent avec ardeur. Songez donc, les heures plus rapides et plus remplies avancent la date où la plupart entreront dans la chaumière de l'aimée, pour voler un baiser dur et proclamer, tels les soldats d'Austerlitz :

— Me v'là !

Aussi, la petite baie, le ravin, les touffes d'aulnes sont scrupuleusement visités. Malheur à la bille qui proteste et veut continuer à conter fleurette à l'ortie, au bois de plomb, aux boutons d'or, à l'herbe à poux, ces plantes des rivages, aux feuilles ailées.

— Quins, ane bûche, là-bas, dans la futaie…

Les rameurs vérifient leur position, avancent. Deux crochets de fer mordent le cuir du malheureux sapin et vite dans la prison du courant !

Avait-il commencé une idylle avec une fleur d'aubépine ? Lui racontait-il ses malheurs, d'avoir été coupé, abattu, traîné au moment où la chaleur des nids commençait à pénétrer ses branches ?…

Aucun pardon, la consigne est implacable. Il faut du papier à la civilisation.

Nuit au lac Rond, coupe taillée dans un cœur de montagne. Il fait bon de dormir au milieu d'un pareil écrin. La binette des arbres est toute drôle, penchés qu'ils sont au-dessus de cette mare de mercure. Tous se découvrent des yeux nouveaux, les étoiles espiègles se reluquant entre leurs branches.

Émoi pendant la nuit.

Un ours fourre son nez glacé dans ma tente et sent mon voisin, Raphaël Le Tendre, au dos. Cri de mort du dormeur. Effroi bleu de Martin, qui court encore et ne reviendra plus, croyez-m'en, chercher du miel sauvage à pareil endroit…

Rien d'agréable comme une promenade en canot, aux petites heures du matin.

Les arbres beaux, élancés sur chaque rive, ouvrent une voie triomphale. Une lumière curieuse flotte et possède tous les recoins. La rosée sèche lentement, et imite des larmes. Elle colle son nectar sur les fleurs et les feuilles, donnant son éclat aux rayons. En confrérie, les framboisiers commencent à saigner. Par eux la nature offre son amour aux humains et colore leurs fruits avec la sève des cœurs.

De temps à autre, un billot solitaire descend vers sa destinée. Paisible, il coule au fil des heures. Alouettes et pluviers invitent l'aurore, attentifs et ravis, sur son dos bosselé.

Des clapotements apeurés secouent parfois les roseaux. Une biche y ouvre des yeux surpris, boit, s'admire, se dandine en coquette, et fuse retrouver son petit ou son mâle.

Arrivée au lac d'Argie. Trois milles consécutifs où la rivière élargit ses grèves, afin de les rendre plus belles. Seule, la végétation de bouleaux autorise l'onde à reproduire ses images. L'esquif passe dans un amoncellement de marbres tombés. Son sillage jette des dentelles aux nombreux corps blancs de la rive. L'air est réchauffé. Les arbres bruissent. C'est un caquetage invitant et je regrette presque de ne pas être oiseau…

***

Un amoncellement de billots, dans une chute, oblige Boisvert à recourir aux grands moyens. Deux cent bâtons de dynamite sont placés dans la base de l'énorme estacade. Seul il allume les fusées, ne connaissant que le devoir. Et le danger en est un…

Un cri puissant avertit les hommes. Tous se sauvent au hasard des abris. La masse saute, retombant en pulpe, sur la forêt, dans la rivière. Une fumée plane un moment. Puis l'eau et le travail reprennent leurs cours.

La descente se continue, de plus en plus rapide. Toujours de là-bas, l'eau vide ses réservoirs.

Le lac à l'Île est traversé. Les conifères de ses rivages cachent des bancs et des tables en planches. Premiers signes de la civilisation. Ici les touristes viennent piqueniquer. Les taillis épais manufacturent de la gomme. Ils ont tant de blessures à guérir.

Hélas ! l'innommable tragédie des branches tordues, des pousses coupées et foulées…

Encore quelques heures de nettoyage. Puis, nappe d'eau plus bleue. Au loin, l'île de France luit de tout le rouge de ses sapins morts. Une cerise dans un bocal à confitures.

Le dernier billot disparaît au tournant des flots calmes. Un feu de joie s'allume. Arthur Deslauriers, surintendant pratique, arrive, toujours au moment requis. Demain commence la course aux foyers. Sa barouche s'éreinte à 100 pas de la route. Le héros est entouré. Les cinq gallons de whisky confiés à O'Neil et ses quatre rois tombés, insinuent leur ardeur dans toutes ces chairs rompues, fatiguées, mais combien entraînées. De l'acier vivant…

Et les cinquante-cinq époux du lac Clair, les quarante nouveaux… futurs, leur commis, seront quatre-vingt-seize papas, avant la prochaine rencontre, au même endroit, à l'île de France, l'an qui vient…

10

Philippe Dulac a terminé le charroyage de tout le matériel des équipes démobilisées. Dix jours. Dix voyages à deux chevaux, parmi les ornières grasses de la forêt. En plus, chaque voiture montée de Saint-Michel au cours de la dernière quinzaine a contribué au transport de cette confusion d'effets. Ustensiles, outils, câbles, dorment maintenant dans les hangars. Un sommeil frotté, aiguisé, roulé…

Les 800 paires de couvertes sont en quarantaine. Un fouillis de couleurs et de saletés, en tas, près du lac.

L'installation pour le lavage de ces loques de vie est terminée. Almanzar L'Épicier a été promu laveur officiel, grand chevalier du savon. Je lui aiderai, avec Joseph Laurence. Ce dernier a commencé à abattre les arbres de son chaland. Il lui faut attendre maintenant les glaces pour en assembler les pièces. Dans l'intervalle, il remplira divers emplois, au hasard des nécessités journalières. Ce qui s'appelle, en bon français des Laurentides : « fourrer le chien ».

Àtrois, nous lavons 25 paires de couvertes par jour. Grasse matinée à bourrer les pipes, tout en bourrant les poêles qui réchauffent notre eau.

Savez-vous que c'est toute une profession, que de laver les couvertes du lac Clair ?

Transport en brouette d'une douzaine de paires. Chacune pèse 10 livres et 8 lorsque lavée. Puis, dans le lac, à tremper. Condamnation de 24 heures. Alors commence la guerre aux poux, puces, punaises, enfin toute la hiérarchie. Les bons nageurs survivent. Loi toujours nouvelle du plus fort.

Deux poêles sont installés dans un gros chaland de 35 pieds de long. Quatre bouilloires de 20 gallons chacune y pérorent. Elles préparent un savonnage de la plus belle eau. Une énorme barrique s'écrase dans un coin du plancher flottant. Son utilité : salle de rinçage.

Les deux tuyaux galeux sont attachés par des fils de fer : perchoirs de grives. La flamme fox-trotte des extrémités arrondies. Les rondins de cèdre et de pin, secs comme des vendredis, s'évaporent en flammèches, mangées par l'air qui les attire. La nuit, des mouches à feu s'y entassent.

Àl'aide de grappins, la laine mouillée est tirée dans les chaudières. Chaque bouillotte dure une heure. Puis, refroidissement, par un rinçage à tour de bras dans l'onde. Il est joli de voir flotter ces algues brunes, jaunes, blanches (pas souvent) avec leurs franges rouges et vertes, se confondant dans l'eau de la baie. Les poissons ne savent que… nager, parmi ce branle-bas sous-marin.

Enfin, chaque paire est passée à l'essoreuse, qui happe, écrase, tire, assèche. Les couvertes sont alors étendues sur l'herbe, au grand plaisir de Chanteclerc, pouvant offrir des tapis d'Orient à ses poules. Orgie de picotement, à travers les carrés nets, pour trouver les cadavres des bandits du camp Sale et d'ailleurs. Les

punaises s'offrent toujours les premières. Elles ont gardé, même dans la mort, leur teint frais et rose. Du fard en taches. Et la colonie à plumes y va de tous ses becs.

D'autres couvertes sont accrochées aux broches en fer. Lignes téléphoniques habillées. Le vent s'y cache. Le soleil le suit. Cailleron s'y dandine, en petite folle. Elle découvre un monde à chaque allée. Parfois, une tenture humide lui tombe sur le dos. Alors… Toréador, en garde !… Scène de cinéma : danse du ventre homérique sur le gazon. Rires de Laurence. Effroi des moineaux. Nouveaux lavage. C'est la vie…

L'équarrisseur Laurence préside au pliage. Ses grands bras se prêtent admirablement à l'opération. Puis, il aime tant la laine. Cela lui rappelle le métier de l'aïeule. Toute une époque ressuscite. C'est tendrement qu'il leur parle.

— Voyons, toé, la bleue, encore un brin d'soleil… Y faut pas que tu t'enrhumes… C't'elle-là y faudra ben la rac'moder… son dormeur y d'vait rêver en vlimeux pour déchirer d'même… Mes p'tites amies, les madames d'là ville, cré gué, y en ont pas d'ces couvartes qui s'usent à s'frotter sus l'bon terreau d'nos montagnes… C'est avec ces drapeaux là qu'not'race a renforci, a prospérité…

Les estropiées, les fendues, les trouées, sont mises à part. M Valade reçoit 25 centins la paire pour le reprisage. Elle vient chercher son travail avec l'aurore. Au crépuscule nous la revoyons qui rapporte le tout.

La belle enfant jette des clartés dans les regards de mes vieux. C'est alors que la nature est plus scintillante, l'horizon plus bleu.

Et, force d'habitude, je me surprends à me gratter, en grattant ici, mes souvenirs de… « couvartes »…

***

Déjeuner exquis. Trois convives : L'Épicier, Laurence et Philippe Dulac, sont arrivés de Saint-Michel avec le courrier et un chargement d'avoine. Premiers préparatifs des entreprises d'automne.

Menu royal. Le cuisinier nous pose un lapin, là, dans un épais ragoût. Nourriture hybride, car un lièvre accompagnait son frère blanc, au supplice du chaudron.

Dos au poêle, l'équarrisseur mange avec béatitude. Tout est bon d'ailleurs, à celui qui possède une conscience pure.

Les glands de laine de sa blague à tabac lui pendent sur la fesse. Des pommettes safran. Une petite chatte au front noir, tel un masque, à ventre crème et dos souple, saute et grippe les boules de linge. Un brin de vent les fait osciller davantage. Minette saute plus haut, manque son but et s'accroche à l'échine courbée du mangeur. Il proteste.

— Cré gué ! en v'la des manières. C'est-y-pas mal élevé de m'prendre pour ane souris, à mon âge ?…

L'Épicier s'étouffe en mordant un bout de cuisse. Il me regarde, ferme un œil et remarque :

— Vous en avez du casque, le père Jos… Pour ane souris, vous en êtes ane, mais qui a fait des siennes en vieillissant.

M. Laurence rit avec nous et offre à Minette une grasse fibre de viande.

Le temps est propice. Il fait une bonne chaleur, tout imprégnée des émanations de la terre… J'annonce à mes compagnons une besogne prévue. Il faut enterrer 225 barils de porc salé, afin qu'il se conserve bon d'ici les opérations de coupe. Les barriques sont à proximité du trou de sable, argentées par le salpêtre, qui en a bouché les fentes, en se cristallisant.

Nous commençons. L'Épicier, avec une tarière, perce une petite ouverture dans chaque couvercle. Aidé par Dulac, je remplis les unités avec de la saumure forte. À diverses reprises, il faut renouveler notre provision d'eau salée.

Près du lac se trouve une tonne, dans laquelle on jette du gros sel et de l'eau, au besoin. Dans le fond, une grosse pomme de terre, traversée d'un clou pesant, imite un charbon sur de la neige. Avec une vieille rame je brasse, brasse, brasse. Lorsque la patate remonte à la surface et y flotte, la saumure est bonne et conservera la viande. Entendu qu'il ne faut pas avoir de blessures aux mains pour procéder au mélange. Autrement, il vous en cuit…

Quand les barils renversent, Joseph Laurence, toujours à l'avant lorsqu'il s'agit de tailler, fabrique des bouchons en cèdre. Il les ajuste un à un, bouche les couvercles mouillés d'un coup de massue.

Quatre heures de travail. Et tout le porc est noyé dans l'épais sirop de mer. Les chevaux entrent en scène. Les barils sont roulés dans l'excavation, placés les uns sur les autres et séparés par des longueurs en pruche. Il fait un peu chaud. Chaque unité pèse 450

livres. Mais la limonade à la farine d'avoine et essence de citron de Desrochers est excellente. Inutile de dire que nous buvons à satiété.

Enfin, attelées à une pelle à manchons, les bêtes charroient le sable, jusqu'à ce que la richesse faiseuse de muscles soit recouverte d'une épaisse couche molle et brune.

J'ai toujours aimé cette opération. Quelle source d'énergie latente, aux réserves de la patrie, nous venons de manipuler. Et, ne semble-t-il pas que ces semaines de tombeau, avant le retour des bûcherons, donnent à la viande une force nouvelle ? Ces briquettes de porc, jadis engraissées au village de chez nous, soutireront une nouvelle sève d'entrailles. Elles la redonneront gloutonnement aux fils de ma province, lorsqu'ils reviendront avec les premiers froids.

Alors reprendra l'œuvre. Toute la forêt tressaillira. Les berceaux des villes et cités de demain prendront forme, au tonnerre des défrichements.

11

AUTOMNE-HIVER

Depuis quelques jours l'horizon est enfumé. Le soleil semble malade. Une attaque de jaunisse. Les nuages sont jaune moutarde et s'épaississent à vue d'œil. Hier soir, une lueur cramoisie illuminait le ciel.

Tom Brousseau m'a renseigné. Un incendie fait rage, à 40 milles du lac Kaasacouta, sur la rivière Bull. Je suis au courant de sa progression, d'heure en heure. Saint-Michel, averti par téléphone, envoie des hydroplanes avec des hommes et des pompes, le plus tôt possible.

Nous avons, au Dépôt, par sûreté, roulé dans le lac 65 gros bidons de pétrole, d'une capacité de 50 gallons chacun. Les tortues de fer ne montrent plus qu'un bec grisâtre. Il y a juste assez d'air à l'intérieur pour les empêcher de caler.

Je n'oublierai jamais l'appel anxieux de Brousseau, son cri de brave, en ce soir d'août sinistre.

Vite, la Cache... Allo... lo... lo... All... Le feu s'en vient comme un cheval à l'épouvante... Moé, j'ai ma couvarte au bord de la rivière, toute parée... J'vas m'écrapoutir dans l'courant... La tour a brûl'ra pas, elle... Et pis, c't'affaire, j'vas prier l'bon Dieu... Au moment où j'vous parle, j'égraine mon chap'let... Y a pas d'autre chose à faire... Allô... Allô... J'ai peur pour la Cache... Y s'dirige de ce côté et le vent augmente... Si l'téléphone se brise je l'arrangerai après l'feu... Dites-pas ça... Moé brûler ? pas de saint danger... Que l'Ciel vous consarve... Préparez-vous !...

Heures terribles de la forêt ! Les lueurs de la veille se changent en un tout sanglant. Déjà des brindilles de sapins brûlés, des feuilles calcinées, tombent en pluie sinistre, sur le lac. Dans une heure, avec ce vent de tempête, créé et alimenté par le démon roulant, nous serons menacés. Et la nuit qui tombe, pour illuminer davantage cette fin de tout.

Allons-nous brûler ? La question pesante ! C'est dans de telles minutes que l'amour de la patrie, du foyer, de l'épouse, as-

somment le cœur de toute leur intensité…

Il faut demeurer calme. Mes compagnons sont des braves. Je suis heureux de retrouver Boisvert, arrivé hier, avec Dulac, pour « marcher le bois » en vue des entreprises d'automne.

La fumée devient plus dense. Les chevaux sont libérés. Toutes les portes sont ouvertes. Nous avons même brisé la palissade du parc à cochons, afin qu'ils puissent fuir.

Une trombe rouge coupe la nuit en deux, monte, approche. Des flammèches commencent à pleuvoir. La chaleur devient accablante.

Almanzar L'Épicier, sévère, les yeux mauvais, entre dans le bureau.

— Commis, on a décidé, Boisvert, moé et Dulac, d'rester icite… Vous l'savez, la Cache se trouve dans une baissière. Le feu y va peut-être ben sauter par dessus. En tout cas, vous, Laurence et le cook, j'vous ordonne de prendre un canot. Vous avez l'temps de paletter jusque sus Valade. Là, j'cré qu'y aura pas de danger…

— Et si je refuse ?…

— Vous r'fuserez pas… C'est moé qui commande, à c't'heure… Et pis… r'gardez ?…

Il ouvre la porte. Les premières flammes des montagnes lèchent le ciel, à deux milles à peine.

— Et Cailleron, et Chantecler, et les lapins ?

— Au yable les lapins… Faites-vous pas d'bile, vous m'entendez… Les animaux, ça se sauve toujours quand on leur donne une

partance… Vite, et je l'dirai pus, au canot…

Que faire ?… Il faut bien partir. Laurence se bat presque avec le forgeron. Il veut rester lui aussi. Mais Boisvert et Dulac s'approchent, méchants. J'entends encore Boisvert rugir :

— Vous, l'vieux, si vous voulez pas cuire comme un cochon d'lait, embarquez… Ou ben, tabarnac ! on va vous attacher et vous fourrer dans l'canot de force…

Les cendres chaudes nous aveuglent. Un grondement sourd sort de la terre. Desrochers et Laurence rament avec force. Je regarde en arrière de moi. Sur la grève, mes trois héros courent, sortent froidement des couvertes, qu'ils trempent dans l'eau, emplissent une vingtaine de chaudières neuves et, face au ciel, fument et attendent. La lueur a changé la nuit en une aurore sinistre. Cailleron est collée contre les hommes. Sa toison a pris une teinte rose. J'entends les chevaux hennir, les deux vaches beuglent, les cochons courent, affolés… Quelle épouvante !…

Le lac rougeoie. Ses vagues ont des soubresauts éperdus. Et toute l'onde furieuse reflète le sang du ciel.

Enfin nous débarquons sur l'île. La famille Valade est agenouillée sur la rive, en face du petit Jésus en cire posé sur une souche d'érable.

La furie approche. Des écorces entières de bouleaux, arrachées par la chaleur, s'enflamment au loin, et volent, grands oiseaux de l'Apocalypse, de sommet en sommet. Le feu rampe dans le terroir sec. Il saute, se colle aux bosquets. Les troncs des merisiers fusent leurs teintes de chair dans le néant. Les feuilles se recroquevillent comme de la peau cuite. Les branches secouent une

dernière attaque de sève. Puis la cendre noire et brûlante de la mort couvre et envahit tout. La terre tremble. Un roulement continu emplit le ciel et la brousse. La mer de feu déferle de vallon en vallon. Elle arrive, elle passe…

Nous sommes protégés de la fumée par un vent favorable qui la repousse dans le brasier. L'hécatombe de clartés roulantes frôle la rive opposée de l'île, distante d'un mille à peine.

Spectacle terrible, inoubliable. Dernières transes d'un monde qui meurt. Des géants centenaires, après s'être moqués de la foudre ; après avoir secoué les giboulées cinglantes de leurs chevelures ; après avoir supporté des milliers de nids, tombent, anéantis par cette mort volatile. Les chênes, les ormes, se tordent. Les pins ouverts pétillent. Les sapins, les épinettes, coupent la furie de taches plus sombres. La gomme des feuillages augmente la passion de l'ogre qui vole.

Un craquement continu d'arbres tombés s'unit aux sifflements de la flamme en une douleur d'anéantissement. Des orignaux affolés, des ours, des loups, ont traversé vers nous. Ils sont à vingt pas, immobiles, muets. Des oiseaux volettent, aveugles, et s'accrochent désespérément aux branches. Tous les lièvres de l'île, des milliers, nous passent entre les jambes. Plusieurs écureuils s'arrondissent autour de la statuette de l'Enfant Dieu. La nature a perdu ses instincts et ma belle forêt meurt, sous les étoiles…

Le terrain de M. Valade est sauvé, mais il nous a fallu jeter 20 seaux d'eau sur le toit de son chantier, où les tisons commençaient leur ricanement sinistre. Le brasier géant a roussi nos cheveux.

M Valade s'approche de moi, plus jolie, plus resplendissante. Elle a vaincu ses nerfs.

— Vous avez-t'y peur, Mussieu ?... J'aimerais ben ça, que mon Philias soit icite ?...

Je ne puis lui répondre, tellement j'ai envie de pleurer...

Je scrute le ciel. Il me semble que tout brûle, à la Cache. Vais-je retrouver trois morts, au retour, et des ruines fumantes sur tous mes trésors ?...

Àtrois heures du matin, nous repartons. L'aube inconséquente poudre ses plus belles poussières. La moitié de la forêt a disparu. Toute la région, à gauche du grand lac Clair, lève vers l'azur des bras de suppliciée. Les arbres sont morts, droits, sanglants...

Oh ! la joie de revoir mon paradis intact, au détour de la pointe, en face de la digue. L'Épicier a eu raison. La vitesse des flammes a été si grande que l'incendie passa dément au-dessus du Dépôt.

Mais la vue des trois valeureux bûcherons nous tire des pleurs. Ils ont les sourcils brûlés. Et leurs yeux rouges, enflés, voient à peine. L'Épicier s'approche en riant, plus noir que jamais.

— J'vous l'disais ben... Mais, vlimeux, qu'on n'a arraché... Ça nous a pris 200 siaux d'eau... Le feu a commencé à 35 places, sus l'grand hangar, sus ma boutique, partout... J'vous dis que Bois-vert en a s'mé, des Tabarnac...

Je félicite ce dernier. Il me regarde comme si rien n'avait été.

— C'est rien que de l'ouvrage comme ane autre, ça... J'ai déjà vu pire... quand j'ai passé sous les billots, y a 12 ans, aux Chutes

des Cinq, dans la rivière Mattawin… Y en avait ben un mille de cordé… J'veux donner la chance à un jeune de se sauver, la « jam » avance d'un pied, je saute, et v'lan dans l'rapide. J'sus sorti tout nu en bas d'là chute. C'était plus risqué qu'icite. J'dois vous dire que j'avais eu moins chaud… Mes hommes y m'-crayaient nayé et en m'voyant tous se signaient. J'leur crie : « Tabarnac ! c'est moé, j'sus pas un fantôme. Trouvez-moé des habits… L'maudit courant y m'a déculotté… J'ai pus rien que mes bottes… Pis donnez-moé du tabac et des allumettes. Dépêchez-vous ; c'est vré qu'y a pas d'femmes avec nous autres, mais j'sus toujours pas endimanché !… »

Philippe Dulac, étendu dans l'herbe jaunie, en face du bureau, mange des carottes volées au jardin. Il s'essuie la bouche avec des mains toutes charbonnées. Je l'entends de nouveau qui fredonne :

« Mont' en haut, Desrosiers,

Mont' en haut pour t'épouiller… »

Voilà la bravoure des humbles de chez nous.

Peut-elle surprendre ?

Oh ! non… Car elle est vieille autant que la race.

Elle s'est appelée, au hasard des siècles : Rapide-du-Long-Sault, Carillon, Châteauguay, Saint-Eustache et Vimy…

***

Boisvert, après avoir exploré une région de coupe au lac qui porte son nom, est reparti avec Dulac.

Je continue mes promenades. La partie dévastée de la forêt fait peine à voir. Je n'y suis allé qu'une fois.

L'incommensurable tristesse !

Ici, des cadavres de lièvres, figés dans un dernier saut. Plus loin, une biche brûlée. Entre ses pattes, un daim, protégé par le corps de sa mère, n'est mort que plus tard, étouffé. Il tient une mamelle rigide, avec sa petite langue bleue.

Entre deux rochers, un orignal a labouré le sol avec rage. Il est mort debout, son museau entré dans la terre, presque jusqu'aux yeux. A-t-il vu, dans son agonie, la forêt automnale toute parée de pourpre et de premiers givres afin de saluer la période de ses amours ?...

De nombreux oiseaux gisent dans le terroir calciné. Des ailes ? Plus. Seulement des bouts d'os fendillés. Des gouttes de moelle s'y condensent en un dernier effort vers l'espace, la vie.

Cet incendie du lac Clair dévora 200 milles carrés de forêt vierge. Les millions perdus pouvaient alimenter le progrès de trois villes comme Trois-Rivières pendant dix années.

Et dire que des citadins matadors, en excursion avec des petites amies sur la rivière Bull, ont commencé le cataclysme. Involontairement, il est vrai, mais avec combien d'imprudence. La nuit étant sombre, ils allumèrent des feux de joie sur la rive, voulant mieux admirer leurs compagnes, qui offraient aux flots des corps de bacchantes...

Je tiens ces détails de Tom Brousseau. Ce brave n'a pas péri. Après m'avoir relaté le résultat de son enquête, avec trois aviateurs, il me cria dans le téléphone :

— J'sus sauvé, mais j'ai pus d'provisions… Ça ne fait rien… Mes cartouches et mon fusil y sont intacts… Et les sauvagesses m'donneront ben d'là farine…

12

L'activité reprend, vivante.

Deux cents hommes s'apprêtent à commencer les coupes. Depuis cinq jours, ils arrivent, en grappes joyeuses.

Le programme de la Laurentide Company est élaboré ; 8,000,000 de billots devront alimenter, pour une période de deux années, les spacieux moulins à papier de Grand'Mère.

Les douze chantiers du lac Clair regorgent de lits. Édredons de paille, matelas de fougères, oreillers en branches. En plus, vingt-cinq tentes sont montées autour de la baie et laissent les rires et les chants glisser sur leurs toiles claires, vers les collines qui les prennent alors pour les offrir à l'écho.

Almanzar et Laurence jubilent. Leurs cheveux blancs sont des auréoles. À toute minute, une voix, encore émue des serments du village, monte dans le jour clair : « Bonjour, le vieux !… Salut, le pére ! »

Inutile de dire que Cailleron et Jeanne sont gâtées. Dois-je les plaindre ? Non. Elles y gagneront à bien connaître ces futurs rois de la ferme, qui apprennent la justice, le devoir et l'amour, au livre ouvert de Dieu, par la forêt.

Chantecler boude. Il n'est pas jaloux. Mais l'audace des bûcherons qui violent les poulaillers ! Le mal serait moins grand si les voleurs avaient la décence d'attendre que les œufs blancs et bruns soient refroidis, avant de les ouvrir et en boire le vivifiant liquide au nez… des poules même, lesquelles ne savent quoi penser.

Aussi, le coq se venge. Il sait que la plupart des dormeurs rêvent toujours à la promise qu'ils viennent de quitter. Alors, juste au moment où l'aube commence à tracer des sourires sur les érables avec son fusain rose, Chantecler menaçant, collette sur les tentes, et claironne.

— Coco chaud… Il fait beau… co… co… ri… co !

Les hommes s'éveillent en pétant. Et furieux, désabusés, ils répondent :

— Ah ! l'maudit coq !

La cuisine ne dérougit pas. Que dire des poêles ? Desrochers, O'Neil et Morissette tripotent la mangeaille, d'un soleil à l'autre.

Partout, dans la cour, les meules tournent. Les haches s'aiguisent et jettent des brins d'éclair dans les regards des bûcherons.

Je retrouve toutes les vieilles figures du printemps. Agapit Desrosiers, son cousin Dionne, Dulac, Boisvert, le jeune L'Épicier, Boischer, C… de… C…, Flamand le jeteur d'ancre, Caraquette, etc., etc.

Ce dernier est reçu comme un doge. Une réunion monstre, quasi électorale, emplit son logement, comme un candidat emplit

ses mandataires. Le surintendant entre.

— Trois hourras pour le grand « boss ! »

Àpeine a-t-il ouvert la porte, qu'un tonneau dissimulé dans le pignon lui vide son contenu sur la tête. Quarante gallons d'eau glacée le saluent et mêlent leurs glouglous cinglants aux rires des employés. Ce baptême d'automne d'un surintendant est de tradition sacrée, au lac Clair. Le forgeron, toujours aidé de l'inséparable Laurence, avait travaillé pendant deux soirs afin d'installer le baril, quand Deslauriers annonça par téléphone son départ de Saint-Michel. Une corde adroitement tirée par la porte elle-même fit le reste.

Demain partent deux équipes. Paul Charette, de Joliette, un bon nouveau, qui ne cesse de faire allonger ses moustaches en les tirant et des lèvres et des doigts, construira un chantier en haut du lac Caribou. Cinquante hommes l'y accompagneront. Ferdinand Boisvert, avec le même nombre d'employés, se dirige au lac Boisvert et occupera d'anciennes masures. Tous deux doivent couper 200,000 billots chacun, d'ici les Fêtes. Ça va gronder…

Le départ est prêt. Voitures remplies de tout et seize chevaux, huit noirs, huit blancs, attendent dans les écuries. Les charretiers, choisis à l'avance, ont même natté crinières et queues. Ils passeront un dernier coup d'étrille, à minuit. Admirable, l'amour de ces rustres pour leurs bêtes. L'un d'eux, « Bougon » Bazinet, conduit « Togo » depuis cinq ans. Il a même acheté une bride de 25 dollars, avec ses économies.

Oh ! si les meneurs d'hommes avaient la bonté, la douceur des meneurs de chevaux du lac Clair, nous n'aurions plus besoin des

conférences de la paix, du désarmement, que sais-je ? Et Mussolini même y gagnerait à venir passer un hivernement chez nous…

Grande fête ce soir. Le bal à l'huile, sous les lampes à pétrole, infiniment plus morales que les clairs de lune, se donne en l'honneur des chanceux, appelés les premiers à inaugurer les travaux d'automne en coupant une première souche. Et cette première souche, qui offrira aussitôt sa sève morte aux écureuils, est, sachez-le, la pierre angulaire de tout l'édifice national.

Combien glorieuse est son histoire !

C'est elle qui sourit, dans sa chair de pin droit, à Louis Hébert.

Elle encore, la blessure d'érable, aux flancs du Mont-Royal, à l'éclosion de Ville-Marie.

Toujours elle, offrant le pieu d'immortalité, à la palissade de Dollard, au Long-Sault.

Première souche, de la première mansarde du premier hameau de Québec, comme tu es grande !

On t'a blessée pour donner un peu de soleil au petit cimetière neuf. Tu offris tes racines à la solidité du premier couvent, comme tu les donnas ensuite à toutes les œuvres.

Les beaux serments échangés sur ton fauteuil dur ! Aussi l'épouvante glorieuse de leur fécondité…

Je ne te blâme pas, ô souche ! de te prétendre de vraie noblesse. Il est facile de comprendre pourquoi tu dédaignes les fauteuils de 1930, les chesterfields, ayant participé à la naissance du Québec, prêté ton cœur au premier berceau et sanctifié la

planche de la première tombe, en retournant, avec le mort, dans la terre d'où tu étais sortie !...

Symbole, exemple, programme, incarnation, gloire, tu es tout cela, souche rugueuse de ma forêt !

...Approchez, débutantes, blondes et brunes, au dos nu ! Venez, jeunes premiers, dans l'étouffement de vos collets empesés ! Regardez, concluez...

***

Le plancher du grand hangar luit de toutes ses planches, usées par des générations de pois et de fèves. Les hommes sont assis, nombreux. Sièges d'orchestre : caisses à tomates, raisin, pommes et pruneaux. Parterre : rangées à coussins blancs, des sacs de farine. Galerie, en amphithéâtre : des piles d'avoines, en leurs enveloppes de lin. Accessoires : dix lanternes, des étoiles aplaties, mais brillantes. Matous et chattes s'étendent sur les entraits. La musique les charmera voluptueusement tout à l'heure.

Les deux grandes portes sont ouvertes. La forêt y engouffre ses parfums et ses chants. Le soleil y poudroie un crépuscule de chair rose.

Dionne Desrosiers entre avec son violon, chaussé de bottes aux genoux, avec lacets traînants. Sa poitrine velue se gonfle sous la laine. Pas de soie ici, à fleur de peau. Il prend place sur la balance, où trône un énorme sac de gru, moelleux, à lettres rouges, entourant une couronne royale.

Applaudissements prolongés. Chacun se pousse du coude. Regards d'attente heureuse. Chuchotements.

— Y t'la frotte, lui, l'archet…

— C'est l'meilleur poignet du canton. Et ses complaintes, donc !

— Y fausse des fois, mais on sait ben qu'y a pas eu d'professeur…

Un cri général.

— Dionne, ane gigue à deux !…

Puis, toutes les voix, délirantes :

— L'Épicier, Laurence, Jos, Manzar…

Les deux vieux s'avancent. Il faut bien se moucher. Aussi, un coup de pouce aux bretelles. Les pantalons doivent demeurer en place. Enfin, deux crachats de chique dans la porte ouverte. L'un d'eux assomme Cailleron, qui se sauve conter l'aventure à Jeanne…

Les « danseux » se donnent la main, tournent sur eux-mêmes, par deux fois, se font une révérence, toussent et regardent le violonneux.

— Gratte-nous le « reel » du pendu !

Tous les titres sont bons pour Desrosiers. Il commence une gigue endiablée. Avec quelle justesse mes amis augmentent leurs pas et s'accordent.

— Tique, tique… Tique, tique, Tique, tique, Tique, taque…

Deux cents semelles, sur le plancher, à l'unisson : Tique, tique… Tique, tique…

Le cou des admirateurs s'étire… Les bottes des danseurs tapent les planches avec plus de force. Ils se prennent la main, rapidement, changent de place, se saluent, recommencent. L'Épicier manifeste sa joie par des cris et se donne des coups de talon au derrière, alternativement. Laurence bombarde de puissants « Cré gué ! », se touche aux semelles, de la main avancée, avec rythme. La ronde s'accentue. Les gigueux tournent, sautent, font deux pas de côté, avancent, reculent. Et toujours, le bruit tombe en grêle sur le tambour en pin sec.

— Tique, tique, tique, tique…

Les applaudissements, les hourras, encouragent nos héros. Leurs mouchoirs planent, horizontalement, au-dessus des épaules. La sueur laisse des coulisses blanches sur leur front poudreux. Le violon court, vole, tonne. Les champions suivent essoufflés. Voici les deux genoux qui se touchent en un petit saut rapide. Un talon droit frappe le bois, pendant que la semelle gauche fait de même. Derniers cris. Deux sauts énormes, bras en l'air. Triomphe.

Le joueur de violon, épuisé, s'est arrêté avant les danseurs. Ces derniers ont gigué pendant vingt minutes. La décision de Deslauriers, montre en main, collé à une lanterne, est digne de foi.

Comme j'aurais aimé voir ces deux braves, à 20 ans, giguant leur bonheur, avec leurs muscles d'acier, au jour du mariage, chez le beau-père, après la soupe !…

Intermède. Les conversations s'allument, les pipes fument. Rafraîchissements. Un couvercle de boîte à raisin vole. On passe le plateau à la ronde. Et chacun place un mot.

— Les foins ont bien donné.

— Douze mariages, à Saint-Zénon, depuis mars.

— La femme à Beaudoin, à Sainte-Émélie en est rendue à sa quatrième paire de bessons.

— Le gouvarnement va bâtir ane route dans l'rang des Coquerelles, à Larnouche.

— Le curé Labelle y faisait ben marier ses jeunesses à quinze ans… Y parlait de ça en plein prône.

Toute la mélodie radieuse d'un peuple jeune, fort et heureux de sa vitalité, y passe.

Deuxième appel.

— T'as r'pris ton vent, Desrosiers ?…

— Philias, Philias ! ane gigue simple. Montre-nous ça, pour voir si tes jarrets sont aussi bons que ceux du bonhomme ?…

Le jeune L'Épicier approche.

Les mouvements recommencent, plus rapides encore. J'ai à peine le temps de suivre cette agilité nerveuse. Les deux pieds, à la fois, sautent en l'air pour retomber en pétarades suivies. Écartement et rapprochement des deux jambes, bout de semelle sur le plancher, suivi d'une tape sur les cuisses. Enfin, toute la beauté de cet exercice, légué par les aïeux. Peu surprenant qu'avec de tels jarrets, ils aient couvert un monde…

Philias dans un dernier saut va s'étendre sur une barrique de mélasse. Il a battu, par 10 minutes, le record de son père. Ce dernier se lève et s'en va lui donner la main. Une voix :

— Quiens ! l'père Laurence y est pus ? J'gage que la fatigue l'a couché.

Le bonhomme saute alors dans le hangar. Sa voix victorieuse couvre le bruit.

— Moé couché ? J'peux vous endormir toute… J'ai rien qu'été charcher ane belle surprise. La v'là…

Il sort de sa poche un paquet qu'il ouvre. Il invite le forgeron à l'aider. Un drapeau se précise. On accroche les ficelles au sommet des deux portes, et le Tricolore apparaît, dans la poussière dorée, faite d'atomes de froment, de sueurs humaines.

Laurence montre l'oriflamme et crie :

— Vive Québec !… Vive la première souche !… Vive les déchifreurs… Et j'vous donne ane maxime de « pas trop vieux » :… « L'bonheur, c'est la fécondité de l'emblème… La ster… l'athée… J'm'en rappelle pus, estusez-là… »

Il m'est impossible de rire, mon cœur bat trop vite. J'examine le symbole sacré. Un sac de toile bien lavé, deux dos de chemises rouges et un carré de flanalette bleue, cousus ensemble, avec du fil à ligneux. Jamais un drapeau n'a soulevé mon enthousiasme plus que cette loque.

Et quel choix, naturellement sans recherche, de la part du cher Laurence. Blanc de farine qui donne la chair. Rouge de chemise, ayant vieilli à boire les fatigues. Bleu de couverte, gardant tout l'avenir avec ses secrets d'alcôve. Et ce fil, brillant comme de l'acier, noir autant qu'une glaise riche… Tout, enfin, proclame la sublime grandeur de ces humbles…

Avec de tels gardiens, un peuple ne doit pas, ne peut pas mourir !…

La fête continue. Morceaux d'accordéon, par Réal Archambault, jeune commis qui fera l'inspection des billots.

— Réal, brasse-nous « La Marseillaise » !

— Frotte-nous la « Madelon » !…

— Défripe la « P'tite Tonkinoise » !…

— Étire-nous donc « Isabeau » !…

Les airs demandés se succèdent parmi les vivats et les rires de satisfaction. Le musicien joue ensuite : « Minuit, Chrétiens », « Vive la Canadienne », « Par derrière chez mon père », « C'est la mère Michel », « Ô Carillon », « La casquette du père Chaput ». Archambault est artiste et comprend, lui aussi, la beauté de ceux qui l'entourent. Il termine par une nouvelle « Marseillaise » et tous fixent le Tricolore, soulevé par la bonne chaleur montant de ces corps sains.

Et je revois trois siècles de travaux héroïques, de martyres, continués par les fils qui m'entourent…

Trois musiques à bouche charment à tour de rôle. Puis, Boisvert joue un air de guimbarde, ou ruine-babine si vous aimez mieux. En terminant il remarque :

— Les ceuss qui veulent avoir la paix dans l'mariage, y n'ont qu'à enseigner c'te musique à leu' belles-mères…

Deux farceurs, Louis Durand et Guy Desaulniers, entrent en scène avec deux compagnes. Personne ne les a vus se créer des

robes de bal, coupées selon la mode, à hauteur du genou, dans des couvertes légères. Ils causent à voix basse avec Desrosiers et Archambault. Ces derniers jouent un fox-trot, puis un two-step, deux tangos, et finissent par un charleston.

Le grotesque des danseurs. Quelle mimique parfaite. Jamais je n'ai tant ri. Et la saveur des observations tombant du parterre, fusant de l'orchestre et des galeries…

— Tu la colles pas assez !…

— Embrasse-la dans l'cou !…

— Fais pas ça, a pourra pus danser !…

— Eh ! la demoiselle, attention, vous allez vous blesser l'genou !…

— Amène-la dans l'jardin. A l'aime ça, voir la lune !…

— Lâche-la… lâche-la… v'là sa mère !…

Il semble que la grande licence moderne répugne instinctivement à ces bûcherons naïfs.

Allez-vous reprocher le manque d'éducation, la grossièreté, l'impolitesse, à mes amis ?

Ils peuvent répondre.

Vous voulez connaître leur opinion ?…

— Si vous aimez pas nos moqueries, vous aimez pas vos péres. C'étaient des rudes, des forts, des hommes comme nous autres… torrieux !…

Une danse carrée termine le bal d'État.

Les filles sont choisies. Quatre gars solides se laissent attacher des mouchoirs bleus au coude. Le « set » commence. Deslauriers est choisi pour « câler »…

— Promenade !…

— Salute your partner !…

— Swing la baquaise !…

— A la man a lef (Gentlemen to the left)…

Les guirlandes humaines se forment. Avec quelle énergie les couples tournent, sans attouchements équivoques.

— Les des center, gents round… (Ladies in the center. Gent's around)…

— All swing. (Tournez tous).

Les toupies de chair tournoient. Ici et là, un pas de gigue. Des cris : « Au jour, au jour » !… Violon, musique à bouche, guimbarde, hurlent leurs symphonies. La danse se termine dans la joie, la franchise, la fatigue reposante et la bonne gaieté du xviii siècle.

Telle a été l'une des soirées au lac Clair, pour ouvrir une saison rude offerte au pays par ses plus valeureux enfants.

L'aube s'éveillait lorsque je m'endormis.

Et mon sommeil fut léger comme le bourdonnement des guêpes et des mouches au dehors, sur le mur, se battant pour toute la possession du soleil.

13

Marchant seul vers le campement Boisvert, où je dois demeurer une semaine, je me grise d'air rose, de beauté dansante.

Ces montagnes tachées d'érablières en damiers ; ces vallons pesants de conifères tassés, aux dômes assouplis par les décades, sont merveilleux.

Plus merveilleux encore est le livre qui s'ouvre, au moment où la route me jette à la face, soudain, le panorama du lac Boisvert. Un rond trop opalin accapare tout le ciel. Les rives, des falaises de 800 pieds, laissant croître droit leurs arbres, ironiquement. On ne sait plus si les couleurs fauves de l'amphithéâtre fusent vers l'azur ou, trop lourdes, retombent dans l'eau, épaisses d'ombre.

Arrivés d'hier soir, les hommes de Ferdinand Boisvert réparent leurs quartiers. Le bureau, plus petit, est temporairement transformé en cuisine. Et Willie Morissette est déjà jusqu'au cou à brasser dans un plat de farine.

Des employés clouent une dernière lisière de papier goudronné sur les perches du toit. Dans une cuve, à la porte, trempe le lavage du cuisinier : tabliers, bonnets, caleçons, chaussettes et mouchoirs. Le savonnage y crève et se regonfle, aux fantaisies du vent et des rayons.

Parfois, des boulettes de pâte humide tombent de la fenêtre ouverte et viennent rebondir sur le sol. La propreté du chef, petit bonhomme aux yeux d'Indien, fait la joie des moineaux et des pies, ces fidèles qui affrontent les giboulées. Les voyez-vous, picorant dans ces miettes de levain ? Les becs se prennent entre un

piège mou ; les pattes viennent à la rescousse et s'empêtrent à leur tour. À l'intérieur de la masure, un couvercle de chaudron tombe. La bande s'envole. Des feuilles roulées pesamment, car les ailes n'ont que faire à supporter les paquets blancs. Et Boisvert de dire, avec sa philosophie originale :

— Tabarnac ! le pain qui vole, avec des voleurs volant…

Une alerte drôlatique fait passer l'heure. Peu avant le dîner, un cyclone s'aventure dans le bel entonnoir des pics voisins. Pris au piège, le vent, furieux, s'attaque aux bâtisses. Morissette entend craquer les poutres, au-dessus de sa tête. Puis toute la couverture se lève d'un coup, et va tomber intacte sur la construction voisine. C'en est trop pour le pauvre Willie. Homme de devoir, et croyant la fin des temps révolue, il s'empare de sa pâte qui gonfle, et vite, à reculons, se sauve dehors.

Un nœud du plancher mord le talon du malheureux. V'lan ! Mouvement d'éclair. Le fuyard chancelle, recule deux pas et s'affaisse, derrière le premier, dans son lavage. Il ne lâche pas son trésor et, juste au moment où sa partie inférieure caresse l'eau trop vivement pour sûr, le plat de pâte lui rabat sur la tête, le coiffant mieux que le maréchal de MacMahon…

Le ballon crème se dégonfle. Le nez de Willie en a crevé la paroi. Deux yeux pochés, c'est le mot ou jamais, s'ouvrent avec peine. Une tête se dégage, sublime dans sa collerette d'hermine…

C'est lui !… Je revois encore le nègre blanc, hurlant : « Ouf !… oui !… » et qui cherche, de ses mains pleines, un appui. Je lui aide à revenir sur notre planète. Il se débarbouille, tant bien que mal, en disant à maintes reprises :

— C'maudit lavage… Mon pauvre pain !…

Nous mangeons de la galette. Elle est excellente d'ailleurs. Et d'autant plus exquise qu'elle provient aussi, et doublement, des causes du malheur : eau et farine.

La cuisine, dominant et l'office et le chantier des hommes, tout à côté, reçoit aussi le chapeau noir du papier gommé et luisant. Cela fait bien. Elle se dégage, plus écrasée, plus longue. Une chapelle sans clocher, dans un hameau de colonisation.

Une fenêtre plisse son embrasure. Avec un levier et des appuis, le menuisier la fait sourire à neuf. Trois vitres s'y réchauffent. Des éclisses en cèdre, étroites et minces comme un ruban, remplacent le mastic. D'ailleurs cette peinture solide est un luxe inconnu dans la forêt.

Les gaules du parquet sont redressées et mises en place. Il importe peu qu'on se nomme César, pour les conquérir ici.

Au mur, une vieille croix, sur un coussin en fils d'araignées. Tout à sa base, une image de saint Jean-Baptiste. Les souris ont rongé la tête de son mouton.

Un hibou avait fait son nid sur l'unique tablette en sapin. Heureusement qu'il est vide. Il sera brûlé pour faire place aux claires bouteilles d'essence, vanille, fraise, citron, plantées en petites reines, caressées par les mousses.

Les tables se revêtent d'un tapis bleu-alice piqué de roses roses. Les nœuds des pièces murales ouvrent leurs paupières plus grandes à la vue de ce luxe de cité…

Il faudra de nouveaux paillassons dans les lits en étagère du cuisinier et de ses assistants. Quelques brassées de sapinages sentant l'aurore, et la chambre peut recevoir ses hôtes.

Le poêle a perdu deux pattes, en cours de route. Des roches se pâmeront de chaleur, en se gavant des gouttes de sirop et de ragoût, tombées des lourdes cuillères.

Trois crochets blancs, en merisier, pour les seaux ; une rondelle d'érable, offerte comme appui à la tasse d'entrée, et l'hôtel Boisvert, plan laurentien, ouvre sa saison…

La loge des travailleurs subit un ménage complet. Vieux foins moisis, guenilles à dentelles de punaises et de poux, casquettes rongées, ayant servi de couche aux écureuils, et quoi encore ? sont brûlés sur le rivage.

Plusieurs jeunes gens aiment l'intimité. Une longueur de « broche » à foin, enfilée dans des poches d'avoine vides, décousues et lavées, servira de tenture et de ciel de lit pour onduler à la bonne chaleur de la « truie », tout près…

Ne criez pas à l'horreur, madame ? Je répète : « truie ». C'est le nom consacré par des âges de bûcherons, pour la fournaise en tôle bleue, ayant un diamètre de deux pieds et une longueur de deux aunes. On la nomme aussi « chienne ». Et pendant tout l'hiver, surtout lors des nuits hurlantes et grogneuses de froid, on entendra les suppliques, les ordres.

— Félix, chauffe plus fort, la neige à m'timbe sus l'front…

— Maudite truie, on gèle, icite…

— C'te chienne, si j'me lève, a va s'emplir…

— Zigonne… zigonne-la… tu vois ben, pauvre toé, qu'a s'meurt…

Et dans le calme féerique des heures de repos, la « truie » et la « chienne », chauffées à blanc, étirent en flammeroles pétillantes le cordon de bois qu'elles avalent gloutonnement, à toutes les heures…

Revenons à nos… bûcherons !…

Toutes les ouvertures, entre les poutres horizontales du carré, sont fermées. Quatre hommes charroient la mousse humide, avec des sacs. D'autres la massent dans les joints. Rien de plus charmant que ces guirlandes jaunes, rouges, mauves, roses et vertes, en couches légères, qui sèchent en jetant leur parfum de savane, et laissent flotter, à la bonne chaleur, des tiges fragiles. Banderoles légères, rayons poilus, que les braves forestiers caressent souvent, en amis.

— R'garde le beau paquet blond, à ma tête, c'est pareil comme les ch'veux de Césarine…

— Moé, j'en ai ane libêche rouge. A m'rappelle la bouche d'Édouardina.

— Mon père y a autant d'poil sus le buste que ces brindillons gris qui viennent m'chatouiller l'nez lorsque j'dors.

La meule à aiguiser tient une place d'honneur, sous la fenêtre. Dimanche est, pour elle aussi, jour de repos. Il semble qu'elle se courbe davantage, coquettement, lorsque les hommes déposent sur son auge épaisse les savonnettes, la petite bouteille de parfum à 10 sous, la poudre qui « sent pareil à celle de Philomène ». (Comme à Paris, ma chère).

Et ceux qui, toute une semaine durant, ont senti, sur leurs joues avivées, les pincées du froid, la flagellation des ramures, retrouvent tout le bonheur en posant sur des visages lavés cette neige rose, qui, pour eux, résume toute la femme.

Des cordes à linge sont tendues. Jeunes saules ébranchés, de la grosseur du bras, et supportés par des broches, au dessus du poêle, ou plutôt de la… Toute la garde-robe s'y entasse. Les bottes des charretiers laissent tomber leurs miettes de crottin, à côté des chemises secouant de leurs dos les aiguillettes de sapin ou de cyprès. Un pantalon ballonnant courtise un mouchoir jaune. Une mitaine baille, pendue par le pouce, et endort en valsant sa voisine, une bretelle usée.

Chacun embellit ses boudoirs. Humbles pourtant. Six pieds sur deux. Hauteur : trois pieds. Genre gratte-ciel, superposés. Les bibelots se pressent sur les planches claires, volées aux boîtes de raisins et de prunes. Une bonbonnière se bombe de morceaux de gomme d'épinette. Des nœuds de merisier, loupes énormes, attendent la gouge, pour être transformés en originales coupes, vendues aux touristes, à l'été, pour cinq piastres. Des photos d'actrices, série de Mac Sennett, ont la décence de se laisser couvrir avec une queue d'écureuil, deux plumes de perdrix, ou encore, une aile de moineau…

Et les pipes, donc ! Une hausse de botte sauvage, trouvée sous un lit, est taillée respectueusement en languettes. On les cloue, comme des chenilles au galop, sur la muraille, à portée de la main. Pipes en bruyère, en plâtre, en chêne, arrondissement des têtes rondes à cervelles grises. La blague à tabac, dégonflée, se contente de peu. Un clou. Les allumettes, en écolières, dorment ici et là, abandonnées.

Le portrait de la mère, celui de la future et de l'épouse, le crucifix, le chapelet, les médailles du tonnerre, de la bonne mort, de la peur, toute cette poudre de ciel enfin, repose sur un cœur taillé au couteau, large comme un cœur de bûcheron et entouré d'une guirlande volée à la soie d'un ancien faux-col.

La touchante grandeur de ces riens !

L'écurie est orgueilleuse de ses ouvertures : porte unique et guichet à fumier. Cela permet au frimas artiste de déposer ses arabesques en sucre sur le tout.

Les chevaux blancs du lac Boisvert sont beaux. Jamais vous ne les verrez salis d'urine. Gras, dodus, ronds, ils savent hennir, piocher, changer leur eau et se vider, comme de vrais chevaux du bois. Ici, pas d'entre-deux grillagé ou de marbre. Une simple perche de séparation. Aussi l'on mange mieux, en se regardant manger…

« Pitro », « Togo », « Charles », « Dick », « Danny », « Tom », « Nellie » et « Pitoune » vivent au grand air. La nuit seule les rassemble. La douce blancheur des croupes, lorsque dix lanternes, à hauteur du bras, permettent aux charretiers de jeter un dernier coup d'œil aux crèches, débordantes de foin nouveau.

« Nellie » et « Pitoune » régnent au fond. Leur rang, d'ailleurs, explique tout. Et, les chères petites, si, par malheur, elles se faisaient gripper ? Avec cette porte toujours ouverte. Non, le beau sexe doit toujours avoir la meilleure place, même en plein bois.

Les étrilles pendent aux poteaux. Elles s'usent déjà, remplies de poils argentés. Les harnais ne troublent aucunement les rêves

de mes amis. Pas de bride énorme, qui veut mordre dans l'ombre ; fi des traits, pires que des chats à neuf queues ; des bourrures, larges autant que des précipices. Le tout est proprement remisé dans la boutique de forge.

Oui ! il y a maréchal, au chantier. M. Pierrot Palette, alias le Casque, occupe le rond de cuir, ici. Il est grand, musclé, brave, joyeux et fort mangeur. Que demander de plus à un forgeron ?

Les chaînes de pilage et autres accessoires de coupe s'étirent dans l'herbe rousse. Leur argent brille et traîne. Les charrues à neige, rouges autant que neuves, le réservoir à glacer les chemins d'hiver, se moquent du travail. Ils attendent bravement Santa Claus en déployant leur ampleur parmi les pins.

La digue ouverte laisse couler son eau. Un lit de granit, rose et brun, la reçoit froidement. Elle continue sa chanson de grisette, en dansant, vers le bassin de joncs, plus hospitalier.

Une journée remplie s'est effacée avec les derniers rayons fous. Le campement repose. Des truites sautent, de minute en minute. Leurs clartés meurent dans l'eau refroidie.

Àla lumière de 20 chandelles, le limeur, penché sur son travail, dans une humble bicoque, prépare les huit godendards, pour demain. Sa lime fait : Grr… grrr… grrrr…

Sur une souche, pataugeant dans une flaque de lune, un écureuil répond :

— Trr… trrr… trrrr… tr… tr…

14

Un bruit de roches tombant dans l'eau m'éveille. Il est quatre heures. Paul Charette, assis sur le grabat en perches, essaie d'enfiler son caleçon. Il ne fait plus nuit, et pas encore jour.

— Battefeu ! J'ai la berlue. C'est ma chemise que j'veux culotter.

Nous rions tous deux. Les roches continuent à pleuvoir. Qui donc ose ainsi éveiller les poissons.

— Flac !... Flic !... Flac !...

Intrigué, j'ouvre la porte. À 100 pas, dans la petite baie, en face des constructions neuves, des truites saumonnées, à la douzaine, et pesant au moins 8 livres chacune, montrent leur derrière aux étoiles reculantes.

Paul Charette réussit enfin à s'habiller. Mais toujours en étirant sa moustache avec le geste éternel du célibataire endurci. Puis il sort dehors, regarder l'aube. Ses mains sur la bouche, en cornet, il crie :

— Lève !... Lève !... Lèèèèè... ve !...

Les truites suspendent leurs jeux. Les collines maussades, au vent de rêves brisés, répondent :

— Lève !... Lève !... Lèèèèè... ve !...

Les portes claquent. Les tambours jouent. Un bruit de foin taponné, de feuilles arrachées à la hâte, monte des sous-bois. La saine vie de la forêt recommence.

Je vole une ligne au contremaître, toute mêlée dans son chapelet, sur un clou, et me sauve au lac. La cuillère phosphorescente roule, avive l'eau. Coup dur qui me fait sauter dans le courant. Je tire et crie. Quelle angoisse. La corde fouette la surface, l'émiette. Je tire encore. Un boulet rose jaillit de l'onde, traverse l'air, disparaît. Je tire à me pendre, tombant sur le sable humide.

— Je l'ai ! je l'ai !...

Mes hurlements font accourir Félix Lépine, canotier superbe. Le métis ouvre des yeux noirs, grands, se gratte la fesse et s'esclaffe :

— En v'là ane bonne. Moé qui avais entendu : J'me naye... j'me naye...

Que n'ai-je encore une truite rouge de huit livres, mangée doucement, en amateur. Mais surtout, en face de Paul Charette et... de sa chemise, au bon endroit, cette fois.

Nous partons avec les hommes. Il fait encore brun, parmi les cyprès. Dans un fourré plus sombre, j'entends tout à coup Charette crier :

— Lâche-la... au meurtre !...

Je le rejoins. Il est de la blancheur d'un drap de ville. Mais où donc est son caluron jaune, porté avec autant d'orgueil que Jos. Laurence sa tuque ?

— Votre coiffure ?...

— Ben oui !... ma coiffure, le diable est venu me la prendre. J'ai senti ses griffes dans mes cheveux. Si le missionnaire peut arriver, ane bonne fois ! C'est moé qui vous le dis, je ne resterai pus

un an sans faire ma religion. J'aurais dû m'marier y a belle lurette. Le Seigneur me punit…

Àce moment une éclaircie, de complicité avec l'aurore, nous fait voir un énorme hibou, achevant de déchirer, au faîte d'un chicot, le couvre-chef du pauvre contremaître. Charette ne peut s'empêcher de sourire.

— Ça bite la comète. V'la les hibous qui vont m'prendre pour un lièvre, à c't' heure ? Raison de plus pour convoler l'an qui vient.

Et, reprenant notre marche, Charette ramasse quelques brins de laine tombés sur une branche basse, les caresse et dit :

— Mon casque a toujours ben fait ane belle mort… Les p'tits oiseaux pourront s'faire douze nids, pour sûr, en mai prochain, avec…

Nous faisons la tournée des équipes. Je vérifie les mensurations des « têtes de gang ». Détail important, car les blocs coupés au moulin, à Grand'Mère, doivent être de longueur égale, avant d'entrer dans les machines à dissection. M. Charette m'aide à compter 12,000 billots.

Ils n'ont pas fini de se faire barbouiller au crayon de couleur, les pauvres ! Le commis les passe au jaune. Le toiseur leur donne une blessure rouge. L'inspecteur les marque en vert. Et l'agent du gouvernement termine le maquillage avec une lourde croix noire. Finalement, lorsque arrive le charroyage, les hommes comptent aussi leur nombre, avec le charbon de rondins calcinés. De sorte que les écureuils, les belettes, toujours curieuses, même au bois, s'extasient devant ces riens multicolores et semblent dire :

— Mais sont-ils savants, tout de même, les humains, pour réaliser de pareilles équations !

Quelle joie d'être juché à 25 pieds de terre, à cheval sur une gaule fourrée entre les bûches, et se réchauffer en criant : 1, 2, 3, 4, 12, 46, 69, 81, 99... Puis, crac ! le bâton se brise et vous vous retrouvez à dire : 100 sur le dos, dans les broussailles, ou encore le derrière dans huit pieds de neige. Un lièvre se sauve. Et comment ?... Qui ne rirait pas ?

Si les mathématiques forment le jugement, elles sont aussi un précieux médium d'acrobatie, au lac Clair... Et je ne les conseillerais pas à l'institutrice craintive, poussant son loquet, aussitôt la classe envolée, à l'école de mon village...

Je salue en passant les chevaux noirs du Caribou. Vus à travers le prisme des ramures pesantes de givre, lorsque le premier rayon de soleil commence à fureter en catherinette, les bêtes ont une beauté de légende. Seule, la vieille jument noire de M. l'inspecteur d'écoles, à Saint-Jérôme, promenant toujours mes souvenirs, soutient une comparaison avantageuse avec elles.

Retour au bureau. L'audition des livres est rapide. Un baril de porc, sept sacs de farine, 100 livres de fèves, 50 livres de pois, 20 livres de thé, etc., utilisés. Tout cela en six jours. Coût moyen des repas ? Hommes : 16 centins. Chevaux : 50. Note : Envoyer de la viande fraîche, 200 minots d'avoine et 10,000 livres de foin, pour le mois prochain.

Des bruits calmes endorment mes chiffres. Frou-frou des aiguilles de l'horloge, sur la soie blanche. Ronronnement des vers à bois, au plafond, dans les murs, le plancher, partout. Par milliers, ils vont de leurs scies mobiles : criste... criste... criste... La pous-

sière de fibre tombe en neige, douce, sentant bon. Sève qui sèche. Grain qui se dilate.

Les vers-sapeurs tamisent les bâtisses neuves de leurs catacombes microscopiques. Il en est ainsi, dans les régions ravagées par le feu. Vous marchez sous les bosquets sans feuilles, Une poudrerie de safran vous inonde, vous grise. D'ici trois ans, l'œuvre de destruction sera complétée. Les essences n'auront plus de valeur commerciale. C'est pourquoi, après chaque incendie, les coupes s'intensifient, dans les régions où les arbres ne sont pas tombés.

M. Charette me fait reconduire à la Cache par Lépine. En canot, s'il-vous-plaît.

Trois heures inoubliables sur l'onde, verte, rose ou mauve, au hasard des miroirs scintillants de tous les sommets. Dans les portages réchauffés, d'un lac à l'autre, j'écrase les derniers fruits, les rares bleuets.

Tapis d'orient déroulé par Dieu sous mes pas, aux veloutés caressant jusqu'à l'âme.

Sur le lac Clair, nous croisons Osias Valade. Le fils de Clément est tout gai de voir du monde. Il s'écrie :

— Le bonjour, le commis. Le bonjour, le Félis. Et vous, l'marqueux d'temps, j'vous invite à v'nir à l'orignal la s'maine prochaine. Y sont à la veille de s'app'ler.

En s'éloignant, après un coup d'aviron qui mord, il soulève une truite grise pesant au moins 25 livres.

— J'viens de l'attraper, dans la fraye d'là Pointe-de-Roche. C'est proche le temps qu'on pourra les voir cordées, trois pieds d'épais, sous l'eau d'la batture. Ane belle pièce, hein ? Et dire que les Américains y dépensent des cent piastres, pour v'nir dans l'Nord, baiser l'cul d'la vieille. C'est nous autres, les vrais tourisses.

Le sourire de la Cache est immense comme tout l'horizon, à mon arrivée. Jeanne est plus grosse, ce qui veut dire plus méchante, en devenant plus jolie. Cailleron se dégêne, ô civilisation ! et va jusqu'à sentir les chiens au museau. Chantecler rit toujours dans sa barbe et continue les traditions hébraïques du désert… Des pois de senteur, semés bêtement fin juillet, ouvrent des bouches tentantes. Ce qui ne me fait plus regretter le départ des papillons. Le drapeau du bal légendaire flotte maintenant sur la forge. Mes vieux fument, dans le soleil attardé.

Brassez tout cela et vous aurez un punch : le bonheur…

15

L'aurore est blanche. Elle monte de la terre, emplit les fenêtres, le ciel, tout.

Elle vole, caresse, roule, plane. L'horizon ondule, sassant et ressassant la neige neuve. Aucun nuage. Seul, un grand mouvement uniforme, clair, léger, qui colle aux arbres, aux foins, au sable, aux rochers.

Les souches ont des tuques. Un bonnet recouvre les roches, frileuses… Les pignons ouvrent leurs dentelles. Les toitures

dorment dans l'hermine. Les sapins sont en sucre. Sur un vieux pin, le ciel a fouetté de la crème. Les bras nus des érables, des bras de femme, ont la chair de poule. Chaque fougère est un éventail. Les saules agitent des nerfs. Les fils du téléphone balancent des macaronis.

Dans un orme, près du jardin épais, deux nids, de neige chargés, fruits d'un mariage de grives, accrochent leurs pailles. Les touffes d'aubépine se tendent des foulards en laine claire. Un tout petit cèdre salue, guindé dans sa chemise à plastron. Et les pâles baies sauvages, hautes comme ça, enfoncent davantage leurs cornettes d'infirmières, en dédaignant son appel.

Il neige.

***

J'attends Joseph Laurence. Au souper, le bonhomme m'a confié avoir un gros service à demander. J'avoue y perdre mon latin. Peut-être veut-il me faire additionner ses gages ? Il envoie souvent des sous à ses petits-fils.

La clanche de la porte tombe plus doucement, bourrée de neige. Mon ami entre, secoue les bras, frappe ses jambes sur le parquet, tape sa tuque sur ses épaules, puis sur la fournaise, qui chante sa joie depuis tantôt. Avec son mouchoir il essuie un front d'accordéon. Sa barbe luit. L'eau du ciel, figée, s'y évapore.

— Bonsoir, l'commis. C'est ane vraie bordée, hein, pour la première. J'lai sentie v'nir, et depuis deux jours que j'disais à « Manzar » : « Le temps s'morpionne, y va neiger ». Tant mieux, les blés donneront plus. Le dicton : « Neige d'octobre, pain pour juillet », ne s'est pas encore trompé, que je sache.

— Étendez-vous donc dans la berceuse, monsieur Laurence.

— Y a pas d'danger. C'est inventé pour les femmelettes, ça. M'-prenez-vous pour un malade ? La boîte à bois m'suffit. J'pourrai mieux chiquer, à ras la « truie ».

— Accepteriez-vous un cigare ?

— Pour rire de moé ? Grattez-vous. Je sus pas encore gaspillé à ce point. Si L'Épicier m'voyait, y crierait : « Y va mouiller, les cochons s'promènent ».

— Mais, cher monsieur Laurence, ce cigare vient de Saint-Jacques. Il a poussé chez nous.

— À c'te condition là, j'peux pas vous refuser. Mais soyez pas mortifié si je l'fume par étapes, dans ma pipe des dimanches. Ça f'ra d'la belle cendre pour frotter la « Fine ».

Je décide de mettre le brave à son aise immédiatement.

— Vous m'avez demandé un service, je suis à vos ordres, mon ami.

Laurence tarde à me répondre. Il tourne son cigare entre ses mains, le porte à ses narines. Enfin, il le fourre, d'un coup, dans sa poche de chemise. Après s'être levé et avoir bu, mon homme se plante devant moi, dos à la chaleur, et déclare, ému :

— J'veux faire mon testament.

Je sursaute, l'examine et me récrie.

— Mais vous n'êtes pas malade. Et vous n'avez pas peur de mourir, je suppose ?

— Cré gué, non ! La mort, j'm'en sacre ! Quand on a travaillé à faire d'la terre toute sa vie, on n'a point peur. Les ceuss qui ont peur d'la vieille mégère, c'est les gens d'la ville. Eux autres y gaspillent la vie. Ils la trouvent toujours pas assez, com' j'dirais, écourtinée, et y s'trémoussent à m'faire rire. Moé, l'commis, j'partirai quand j'voudrai. Pas d'danger que je faiblisse pour dire à la mort : « Prend-moé, j'sus foutu ! » Non, non, pas de ces manières, torrieu ! Quand ça s'ra l'temps, j'dirai : « V'là le moment d'aller équarrir du grand bois pour les chalands de saint Pierre »... Pis j'me coucherai, avec la « Fine » dans mes bras, j'farm'rai les yeux et j'attendrai. Et c'est parce que j'ai pas peur d'la mort que j'veux faire mon testament.

— Comment cela ?

— Riez pas, c't'idée a m'tracasse toujours quand j'attends l'sommeil. J'veux jouer un tour à la gueuse. Or donc, si j'notariais sus l'papier : Qu'on mette un beau cricifix en cuiv' dans mon carcueil ? Commencez-vous à saisir ? La mort a viendra manger mon nez, mes bras, mes mains, mes pieds, enfin a mang'ra toute, mais la saudite, j'la défie d'manger le portrait de Not' Seigneur, qui restera jusqu'à la fin des temps dans ma poussière, alors même qu'y en arait pas assez pour faire un pet de mouche. C'est là mon programme. Et vous m'refuserez pas ça. Pis j'le veux à la machine à tricoter. Dieu, que j'sus bête ! Pas tricoter, mais typriter.

Laurence se rassoit et écrase de son pouce une mouche à vers, ranimée par le feu de la « truie » et commençant à bourdonner sur la vitre.

Conscient que je suis pour accomplir un des gestes les plus beaux de toute mon existence, j'allume les trois autres lampes des murs, je nettoie mon dactylographe et m'installe, prenant le plus beau papier de luxe, à moi, et dont je me sers uniquement pour écrire à mes fils, ma fille, ma femme et ma mère.

— Je suis à vos ordres, monsieur Laurence.

Le roi s'approche. Il tire un livret de sa poche, l'ouvre. J'y vois des zéros, des chiffres, des barres, des carrés.

Il me déclare, sérieux et convaincu :

— V'là mon questionnaire. J'ai mon alphabet à moé, vous savez. Quelques notes pour la mémoire. Écrivez ça dans l'ton. Pas com' j'parle, mais sans fautes, à la française. Parlez le document du lac Clair. Y verront, les p'tits gars, si j'meurs tout d'un coup, que l'pére a pensé à toute. Bon… Paré ?… J'commence à vous déplier ça.

Lac Clair,

22 octobre, 19…

« Ceci est mon testament.

« Je donne mon âme à Dieu.

« Je lègue mon corps à la terre que j'ai tant aimée.

« Je laisse la « Fine » à Moïse Laurence, mon petit-fils, le fils de Nicolas, à Saint-Jean-de-Matha, pour qu'il l'empêche de rouiller. Je lui demande de continuer les traditions de notre famille. C'est lui que je nomme pour remplir la profession d'équarrisseur.

« Je fais cadeau à la fabrique de Saint-Ignace-du-Lac de $100, pour que les marguilliers achètent une soutane neuve à mon curé, tous les quatre ans, jusqu'à expiration du capital, les intérêts compris.

« Je réserve la somme de $10 pour me faire acheter un beau crucifix, en cuivre solide, fait avec du métal de ma province et attaché avec une corde en laine blanche, prise sur les moutons de ma bru, la fille à Beaupré, le manchot.

« Je donne ma blague à tabac et ma pipe de cérémonie à Almanzar l'Épicier, qui me les a demandés. Cela lui épargnera le trouble de s'en acheter. Il les trouvera, si je meurs avant lui pendant mon séjour dans le bois, dans mes culottes en étoffe bleue, sur le dessus de mon coffre en cèdre.

« Je veux un cercueil en pin de Québec, sans argenterie et je demande au bedeau de Saint-Ignace de me mettre huit pieds de terre sur le ventre. Je réserve $5 pour son trouble. Quand on est mort c'est pour longtemps.

« Le reste de ma fortune : $1,385 clair de toute hypothèque, je le passe à mon épouse Zéphérine, pour qu'elle en jouisse de son vivant, mais à la condition qu'elle fasse chanter six messes basses pour Arthémise et trois pour Laura, mes deux défuntes. Ces messes en souvenir des enfants qu'elles m'ont donnés. Elles ont bien gagné ça.

« Je déclare solennellement que je meurs dans l'Église catholique, apostolique, romaine, une, indivisible et canadienne-française.

Joseph LAURENCE,

équarisseur. »

Quelle signature ! Les seuls mots qu'il puisse écrire. Heureusement que j'ai une autre plume dans mes tiroirs.

Je remets le cher papier au testateur. Il me remercie tout joyeux, le regarde, le palpe et l'enveloppe dans un morceau de soie qu'il a trouvé je ne sais où. Son départ est grand de simplicité franche.

— Marci, c'est pas d'la p'tite bière, de ressentir qu'on a son testament sus la peau !...

16

L'effort de beauté de la vieille nature a duré deux jours. Un rêve de jeune fille.

Plus de neige. Sa chute avait nettoyé les arbres des dernières feuilles. Son départ les a pressées sur le sol, à jamais. Pesants d'eau, ces riens de l'été enfui s'assimilent aux couches séculaires, amoureusement presque, dans leur ultime destinée : épaissir davantage la richesse des terroirs sacrés.

La boue, les rigoles, les mares, ont bien essayé un rire éphémère. Le soir en a bu les rayonnements. Les nuits froides ont cicatrisé toutes ces plaies. Et les semelles se tordent, en foulant la terre gelée.

Une soirée capricieuse jette son charme sur la forêt. Les étoiles s'ennuient. Elles baillent. Sur un nuage, l'ombre de la lune vole du blanc, puis, par lignes verticales, elle le plaque à toutes

les branches. Le givre bouche les trous des écorces, ces atomes qui retenaient les feuilles et où, déjà, la sève précise les bourgeons futurs.

L'air est sec. Il fouille les poumons, ardent.

***

Novembre fait un premier pas.

Il fait froid. Une brume mauve recouvre le lac Clair. Nous accostons à l'île Valade, Laurence et moi. Tel que convenu, Osias attend. Le chasseur plonge un doigt dans l'eau épaissie de frimas, le lève au-dessus de sa tête et déclare :

— Le vent est de not'côté… On va chancer, mais pas un mot de mot sus le lac.

Il dépose sa carabine dans le canot. Un cornet en merisier repose sur le sable avec son aviron. Le tout est embarqué. Nous partons. Peu à peu, les vapeurs de la surface se roulent vers les collines. Un silence creux, profond comme l'azur. Le rivage lointain se colle aux ondulations des pointes et des baies. Long serpent jaunâtre, endormi par le froid.

Nous distinguons déjà l'île à Charest. Ce dernier coupa 3,000,000 de billots en deux ans, dans la région. Il habite Saint-Stanislas de Champlain.

Les ruines de ses vastes chantiers noircissent un brin d'aurore anxieuse. La forêt, ruisselante de bijoux, va-t-elle accepter ses caresses ?

L'île est un plat d'épinards. Elle a la rondeur d'une boule de suif. Endroit idéal pour une chasse. Une nappe d'eau, large de 50 pieds, nous sépare de la terre ferme. Une savane s'y déroule, en ondulations herbeuses, jusqu'à la montagne abrupte. Notre îlot est recouvert de framboisiers. Aucun fruit. Il n'y a rien comme la mode. À la garçonne… Et les beaux frisons rouges sont coupés.

Nous attendons.

Le soleil a terminé son bain. Il saute hors de l'eau, secoue sa grosse tête rousse. Des courants roses inondent les vallées.

Osias ordonne tout bas :

— Parés, vos fisils.

Le jeune chasseur saisit son cornet, le porte à ses lèvres. L'appel, parfait, en tombe :

— Ha… a… a… a… a… aaaa…,

Un huart apeuré crie. Joseph Laurence s'impatiente.

— L'maudit loon, j'voudrais ben y tordre le cou.

Rien. Valade recommence plus lentement, en ondulations longues.

— Haa… aaaa… a… a… aaaaaaa.

Un frisson cinglant fait remuer les peupliers, au sommet d'une colline. Encouragé, le chasseur s'empare d'une bouteille remplie d'eau et se glisse jusqu'au rivage. Il monte sur une roche et en vide le contenu dans le lac.

Avec le bruit révélateur, il jette une troisième plainte, encore plus chaude.

— Ha… ha… aaa… a… a… a… a… a…

Un meuglement terrible, nerveux, nous fait trembler. Notre guide commande, d'une voix ferme :

— Soyez prêts… Pis au diable la peur, hein… Si on l'manque, lui y nous manquera pas. Pas d'blague, c'est sérieux.

On voit les jeunes arbres s'ouvrir, tordus par une trombe. Le mouvement de rafale s'accentue, grandit, descend, par sauts, jusqu'à nous.

— En joue… Et tirez avant qu'il ne se jette à l'eau. Valade est déjà en position, carabine à l'épaule.

Soudain, une tête énorme apparaît au-dessus des aulnes.

— Bang !

Le jeune chasseur a déjà tiré. La bête se cabre, fonce vers nous, approche. Laurence hurle : Cré gué ! puis :

— Bang !

Autre bond du superbe mâle. Je vois le sang qui coule de ses naseaux. Il continue quand même, vengeur, grandiose. Le voilà sur le sable.

Des cailloux tombent dans l'eau. Valade me fait un signe rapide.

— Bang… Bang…

Effort inutile vers nous. Râles maintenant plaintifs. L'orignal se relève encore sur les jambes d'arrière. Elles mollissent soudain.

Et le roi de la forêt laurentienne jette à l'écho son dernier appel, trahi par les convoitises humaines.

La masse de 2,100 livres s'écrase dans le sable rougi. Une des cornes touche aux vagues.

Nous sautons dans le canot. Les balles ont bien porté, mais la mort doit attendre quelques secondes encore. Le mourant laboure le sol gelé de ses pattes puissantes, en soubresauts. Étendu sur le côté, la respiration s'alanguit pour reprendre plus forte, par saccades. Les beaux yeux fixent désespérément le soleil. Les poils hérissés du dos retombent peu à peu. Des frissons secouent la toison épaisse. Une dernière bouffée de sang. La tête lourde essaie d'aller quand même vers la vie. Le souffle ne jette plus qu'une buée rose. Râle suprême, la langue pend, il expire.

Jamais je n'oublierai ces prunelles ouvertes, redevenues douces dans la mort. Beaux œufs bruns, presque noirs, roulés dans du vernis.

La victime est ouverte, écartelée, dépecée. Les cornes mesurent 68 pouces et possèdent 19 cornichons. Trophée de prince. Valade se réserve la peau des jarrets.

— Ça fait les meilleures bottes, quand a sont consues, pour l'eau, le verglas et le frette.

Notre retour est silencieux. Nous sommes couverts de sang.

Après avoir donné à notre compagnon tout un quartier pour sa mère et leurs chiens, nous revenons à la Cache. La viande est remise au cuisinier. Je fais une purification sommaire.

C'est ma première chasse. Aussi la dernière. Le père Joseph n'a dit qu'une phrase de toute la journée :

— J'cré quasiment qu'on a fait un péché.

Accoudé à ma fenêtre, je suis triste. Pourquoi avoir ainsi tué ? La passion de la chasse, chez l'individu, n'est-elle pas ce qu'il garde de plus bestial ?

Mais à quoi bon, notre civilisation ultra-raffinée le veut ainsi.

Je ferme ma vitre. C'est un soir cru et tout grelottant d'étoiles. La lune, grasse comme une outarde, tache d'une empreinte digitale le bleu lointain du ciel.

17

La tempête fait rage.

En ce jour raccourci de décembre, la lumière a peur. La nuit s'essaie follement à triompher définitivement des aubes et des crépuscules. Serait-elle fière ?

Et son effort d'union est plus désespéré que jamais.

Mais elle a beau s'étirer comme une tigresse amoureuse, madame Créole devra retourner à ses étoiles.

Il est huit heures du matin. Les lampes lèchent le jour sans relâche, comme pour l'éveiller. Les équipes se préparent à partir pour le bois. J'entends leurs refrains. Ils m'arrivent chauds, au milieu de la giboulée épaisse.

Les chevaux sont plus que fous. La joie leur fait lever le cul, aux bourrasques trop subites. Ils se regardent. Dans leurs yeux sphériques, la neige apparaît comme une toison neuve. « Pitoune » et « Nellie » sont les plus anxieuses. Si enfin on allait changer de robe ? Cela en serait, un événement. Et, quoique la couleur chair ait toujours été l'apanage des deux juments, leurs sauts indiquent des prémices d'émancipation.

Elles mangent avidement la neige du sol. « Pitourne », enthousiasmée, mord « Togo » sur la nuque « Dick », furieux de tant de laisser-aller, lui plaque une ruade qui, heureusement, fait jaillir des flammèches sur la chaîne de pilage, suspendue à ses traits.

Je bourre la fournaise. Les tisons se sauvent tellement vite que le tuyau en est tout rouge. La poudrerie gambade autour du chantier, en danseuse russe. Elle s'assomme aux vitres. Elle étreint la cheminée ronde. Les mousses des joints intérieurs sont effrayés de pareille furie, et se font des signaux. Avec un peu d'imagination, je les verrais lancer des S. O. S., sur le bois des murs. La porte, mal fermée, taquine la folie blanche. La neige entre, juste assez pour bomber un rayon sur le plancher, lequel meurt aussitôt d'effroi, en voyant la grosse bête accroupie, à bouche édentée, crachant du feu.

La toiture en papier se serre, puis s'écrase vivement, avec des sauts de black bottom… Cela me fait rire. Admettez que la chose

est peu banale. Surtout pour un toit… Les gaules d'appui résistent cependant et claquent leurs frissons sur les entraits.

Au dehors, il n'y a plus ni lac, ni montagne, ni ciel. Seul, un grand trou blanc. La vie s'y agite joyeuse. Une multitude d'oiseaux de neige y plonge, vole et joue. Leurs piaillements me charment. Ils s'attachent aux bordées les plus denses. Pourquoi les petites victimes de l'autre jour ne sont-elles pas ici ?

Voilà la belle vie, pour ces pigeons lilliputiens. Comme ils savent lutter ! Leurs ailes se fondent avec les flocons. Aussi, les braves petits braves triomphent.

…Pourquoi ne pas essayer de faire comme eux, enfant brune, fillette rousse et femme blonde, ayant peur de la lutte parce qu'elle est trop ardente ?

Après un dernier assaut, la poudrerie tombe plus fatiguée que jamais. Le soleil cligne de l'œil à travers son nuage en étoffe du pays. Et les rayons balayent les dernières lubies, tournant encore, avant de mourir, pendues aux pins de la rive lointaine.

Midi. Les équipes arrivent, joyeuses autant que des séminaristes en vacances. Tout le bagage d'outils brille avec orgueil. Les 200,000 billots sont coupés. Et, dans trois jours, la Noël. Par dessus le marché, le missionnaire sera à la Cache. Il y chantera une vraie messe de minuit. C'est presque trop beau pour être vrai…

Avec ce sourire de sphinx que je lui ai toujours connu, Boisvert entre en se brossant les pieds.

— Tabarnac ! commis, je l'ai brossé, mon contrat. J'cré que j'sus le premier finissant. Mon voisin Charette en a encore pour

ane semaine. Et les autres pour autant.

Il allume sa pipe, crache sur la fournaise, tire et replace le bas de son pantalon, pour continuer à parler.

— On va betôt commencer à ouvrir les chemins. V'là du gai travail.

Le champion du bûchage endosse une chemise nette. Il ose même s'étouffer avec un faux-col voyant. Comme il en tient de peu pour goûter au bonheur, lorsque le devoir est accompli.

Le contremaître vide le reste de l'eau dans la bassine. Il faut bien en avoir de la fraîche. Il s'achemine vers le trou, dans la glace, où les crottes d'oiseau se mêlent au fumier des bottines des charretiers. Je l'entends qui ordonne :

— Double portion d'avoine, les gars… Vous attellerez « Pitoune » avec « Togo », « Dan » avec « Nellie »… Pas de sleighs. Ils pass'ront les premiers, rien qu'avec leurs baculs traînants. Pis les quatre autres, sus deux voitures de charriage.

Il revient. L'eau a déjà formé des perles sur son pantalon noir. Il me sourit de nouveau, tourne autour de son lit et s'y jette. Après avoir rallumé sa pipe une deuxième fois et compté les poutres du plafond (elles remplacent temporairement les mouches), il murmure :

— On va leur en fourrer ane, aux ch'mins. C'est Boisvert qui vous l'dit.

Après deux heures de repos et de nutrition, les hommes sortent. Voilà maintenant le bataillon des pelleteurs. « Pitoune » et « Togo » sont amenés devant la cuisine. Une galette que j'avais

mise dans ma poche de mackinaw fait courte vie. « Pitoune », senteuse comme une jument, me la vole, en un tour de babines. Elle mérite bien une flatterie. Je gratte son front blanc, avec douceur. La coquette pousse, pousse, tant et si bien que je suis acculé au mur du bureau, où un glaçon me tombe sur la tête.

Aussi, pourquoi ces familiarités ?

Le premier ravin, à gauche du lac, déploie ses cinq pieds de neige. Se peut-il qu'un chemin soit caché là ? Justement. Le premier attelage s'y jette, avec entrain. Des bonds, des sauts. « Pitoune » se cabre, intelligemment, puis rabat tout son corps dans la couche moelleuse. « Togo » fait de même. Rien comme l'exemple. Surtout quand il vient de… « Pitoune ».

Je suis les premiers chevaux, amusé. Ils vont. Des lièvres antédiluviens ouvrent leur voie. À certains moments, je les perds de vue. Seules les oreilles agitent leurs infimes drapeaux. Après un repos de quelques minutes, Bazinet tonne :

— « Gat… up… you !… »

Un bond vif, allongé, vers le ciel. La conquête blanche se continue.

Derrière nous, « Nellie » et « Danny » ne s'en font pas, connaissant l'avantage de suivre les sentiers battus. Les deux bêtes se poussent de l'épaule, à la vue de leurs cousins malheureux, perdus dans le « No man's Land »…

Il ne faut jamais rire du malheur d'autrui. Après deux milles de ce manège, Ferdinand fait un signe. « Bougon » tire à gauche. Ses braves bêtes comprennent. Elles sont déjà dans un bosquet proche, où les sapins épais ont empêché le sol de se trop couvrir.

Puis, dans le large ruban immaculé qui coupe en deux les collines, « Nellie » et « Danny » s'engouffrent. Quelle ironie au passage, dans les hen… hen… hennissements des bêtes au repos, mais prêtes à recommencer l'attaque au premier appel.

Rompu, gelé, morveux, n'ayant pas l'habitude de patauger dans la neige aux épaules, je m'écrase sur un cèdre penché, vert comme jamais. Des écureuils m'offrent leurs sympathies. Une pie vient voir si j'ai des douceurs. La polissonne secoue une branche, en sautant. La poudre blanche me tombe dans le cou… Oh ! c'est froid… Ce qui n'empêche le grand calme des bois, argentés de lumière et de givre, de me faire aimer davantage cette glorieuse nature : hommes, monts, ronces et fauves.

Je regarde passer les deux traîneaux, arrivant chargés d'hommes. Ils chantent, satisfaits, eux aussi, de leur sort.

Après leur disparition, je me hasarde sur la route nouvelle. Une trace y commence à durcir, large et belle. Les pelleteurs arrivent, nivelant, ici, là.

L'un d'eux, après avoir craché une chique qui troue la neige, me déclare :

— Hein, l'commis, on te l'déviarge, le ch'min, nous autres.

Après une nuit de gel, le fond sera plus solide. Et demain, à l'aurore, la puissante charrue, traînée par six chevaux, entrera en scène.

En attendant, descente du rideau. Allons dormir. Intermède pour les étoiles…

***

Trente-cinq degrés en dessous de zéro.

Mes pauvres chiens, dehors, sur leur mince couverte. Je saute dans mon pantalon et cours à la fenêtre. Il me faut souffler de toute mon haleine sur les vitres, afin de parvenir à voir. Partis ?… Cela est impossible. Ils sont d'une fidélité, mes chiens… Je saisis des jappements gais, rapides, là-bas, sous les bouleaux. Les gourmands, va, qui courent le lièvre…

La nuit est grandiose. Impossible à bien décrire. On voit que l'univers attend son Sauveur…

Cette lune ! Tellement ronde qu'elle flotte en ballon, dans un bleu de fourrure.

Les étoiles ! Clous d'or allongés. On distingue leurs marques dans l'azur. Un repli les entoure, comme de la chair sur une nuque de femme aimée.

Trois nuages sont énormes, clairs, flous. Trois océans de prunelles repues.

La voie lactée ! Fleuve roulant des cendres vives. L'horizon, gonflé de jade, se tend à briser. La ligne des monts est noire. Du jais, du velours, des tresses, se devinent partout. À leur base, la blancheur d'une poussée de peupliers mord ces teintes iodées de créoles. Roulant sa souplesse dorée, toute appesantie de rayons lunaires, le lac vient briser son plateau de verre taillé, sur le tout.

Ônature, ô nuit de ma province !

Combien l'homme se sent petit, devant un tel spectacle. Son cœur bat avec plus de force. Il fait mal. On entend les coups, dans

la poitrine, unissant leurs attaques aux bruits des arbres ouverts par le froid. Cette plainte qui domine et la nuit et la brousse…

Appel éperdu d'amour, dans la sublimité des heures silencieuses, où Dieu montre à la terre, en dormant, une poussière de son manteau…

Oui ! en face de tout cela, il est facile d'entrevoir l'éternité…

Un renard glapit. Un hibou houhoule.

Dans une poutre, un ver ronge. Le vent s'éveille. L'aube saigne. Ma fournaise chante… Je prie…

***

Enfin le soleil se risque. Il a tellement froid que sa respiration jette des frimas sur le monde et qu'il cache ses oreilles dans une ouate de radium. Ses rayons même sont figés.

Mes chiens sont revenus. Ils dorment, tachés de sang. Un déjeuner de Gargantua achève d'éveiller tout le monde. Et qu'on le permette, moi aussi…

Les six chevaux sont attelés à la charrue. Boisvert est encore et toujours content.

— J'vas la passer dans toutes les fourches… La moitié d'mon bois doit être repilé sus le maître-chemin. Pis, après l'jour de l'An, vogue Ti-Pierre, avec les chemins de glace. Des voyages de 250 billots, larges comme des maisons. J'vous invite à v'nir arroser, autour des Rois. Rien de bon comme ça pour l'Canayen, toute ane nuit d'arrosage. Vous savez, commis, nous autres, quand on bûche, on bûche, quand on charrie, on charrie, puis

quand on veut on veut. C'est ben simple, on est pire qu'les femmes, des fois, quand on a décidé quelque chose. V'nez-vous ? mes hommes sont parés.

Je fais deux pas. Des glaçons se prélassent déjà dans ma moustache. Pourquoi donc avoir cette glacière automatique.

Je saute sur la charrue. Un monstre, large de 8 pieds. Avec des oreilles aussi longues. Et cette gueule d'acier, taillée en pente, défiant tout.

Bazinet a l'honneur de conduire. Comme ils brillent, les fiers chevaux blancs. La longueur des guides les caresse. Des muscles noirs, auxquels ils obéissent admirablement. Ici pas d'efforts. Dix mille livres de viande nerveuse, de force animale, voulant trop parfois, ne connaissent aucun obstacle. Les arbustes se brisent de chaque côté et s'entassent dans la neige qui s'ouvre. La mousse du sol, les roches, se mêlent à l'avant du soc plat, large autant que le chemin.

La masse soulevée, tachée de rouge, de vert, roule, tel un énorme boa, et retombe sur les bordures, pour s'y congeler aussitôt. La sueur des chevaux s'accumule en frimas humide, sur les robes uniformes. De temps à autre, arrêt et repos.

Les bêtes sont contentes, tournent la tête et regardent cette locomotive sans roues qu'ils promènent. Puis, se lèchent le cou, le dos. « Nellie » pioche. « Togo » hennit. « Danny » chasse avec sa queue la neige qui chatouille ses flancs. Et « Pitoune », d'une grimace toute drôle, presqu'humaine, essaie de prendre avec ses dents le glaçon arrondi, qui n'est pas une galette et lui pèse aux naseaux. Bazinet va au secours de la pauvre pouliche.

Il soulage aussi les autres victimes de monsieur Frimas. Dégrafant un petit marteau en fer de sa ceinture de cuir, et se penchant, en brave charretier, il demande poliment : « Ta patte », à droite, « ta patte », à gauche, « ta patte », au centre, « ta patte » partout. Il débotte ses percherons qui parfois enfoncent dans les « ventres de bœuf », toujours inaccessibles au froid tant qu'on ne les a pas labourés. Des sabots en glace, avec empreinte brune du fer, roulent sur le chemin, pour aller tantôt faire tête de nègre au sommet des remblais.

Nous repartons dans la neige blanche, par un froid blanc, sous un soleil blanc.

Et Ferdinand, tout comme son employé hier :

— « Tabarnac », commis, on te l'déviarge, le ch'min !

Il a raison, cent fois raison…

18

Mon retour au Dépôt est autrement mouvementé que le départ. En prenant la route, au lac Jérôme, un chevreuil passe à dix verges de mes chiens. Les bêtes donnent. L'animal, d'un saut, est sur la glace. La traîne suit. J'ai à peine le temps de me gripper aux barres des côtés. Devant moi, une lagune de cinq milles. Il y a peu de neige, au-dessus d'un verglas brillant. La chasse-galerie commence.

Tout à coup, le chevreuil fait un brusque écart et change de direction. Les chiens font de même, sans m'avertir, bien entendu.

Et je glisse cent pieds, sur une épaule et la fesse, ne voyant plus qu'un jeu d'éclairs bariolés. Le traîneau tourne au loin, plane ou tombe en oriflamme.

Après vingt minutes à compter les nuages, je vois mes compagnons qui reviennent, heureux d'une fugue à la mode des routes nationales. « Nana » sent mes mitaines. Une douleur grossit mon épaule. Nous repartons contents tous les quatre. Il faut s'attendre à tout, même aux culbutes, dans la forêt.

En arrivant à la Cache, j'ai le plaisir de saluer le père Doyon, dominicain, arrivé au lac Clair pendant mon absence.

J'appelle Saint-Michel. M. Ben McLaren donne, avec joie, congé à tous les hommes. Vite, au téléphone. J'avertis les contremaîtres. Il y aura confessions demain, veille de Noël, dans l'après-midi et la soirée.

Vers quatre heures les braves commencent à arriver. Une cinquantaine, au moins, s'entassent dans le grand dortoir, capable de contenir 82 touristes.

Le souper est agréable et chaud, présidé par le bon missionnaire. Puis, tous deux, nous allons veiller avec nos paysans. Laurence et L'Épicier sont déjà installés autour du poêle. On nous offre deux bûches en cyprès, plus molles que l'érable. Fauteuils de living-room, enfin. Un bonhomme les essuie de sa manche, après y avoir soufflé. L'équarrisseur offre du tabac au prêtre blanc.

— Ane pipe, mussieu le curé ? C'est du vrai. Y cante son homme.

Le père Doyon bourre son moignon en plâtre. Georges Tiffault lui passe un tison, avec des pinces en broche.

— J'sus fier de vous donner du feu, le révérend prédicateur. Ça porte bonheur, à ce qu'on dit.

La conversation languit. Chacun regarde cette belle robe blanche, au scapulaire noir, énorme, beau. Une croix.

Laurence se tape le genou soudain.

— Cré gué ! vot'barre sus l'ventre, a m'rappelle ane histoire de ma grand'mére. Vous savez, vous autres, que les ânes ont ane croix sus l'dos. Ben, la tradition veut, d'mandez-le au prêtre, si c'est pas vrai. A veut donc la tradition, que, lors d'la fuite en Égypte, saint Joseph s'arrêta sous ane belle épinette. Y avait d'nos arbres par là, dans l'temps. Or donc, l'époux de la Viarge fait sauter Marie pour qu'a s'délasse les jambes. Et, pis, en bon charquier, le v'là qui part pour aller cri un sciau d'eau dans l'Nille. La mère d'not'Seigneur et Maître, toujours bonne, a pose son enfant à l'ombre, sous l'épinette, ben entendu, parmi d'la belle mousse dorée qui sentait bon. Ensuite, après avoir fait queques pas, a flatte l'âne, doucement, d'ane épaule à l'autre, comme nos mères quand y r'levaient nos ch'veux, dans l'ber. La bourrique a s'tourne la tête et les oreilles, pour embrasser la main d'Marie. Alors not' sainte Mère a commence à passer ses doigts dans l'poil, sus l'dos de la bête, jusqu'à sa queue. Ensuite sa main r'monte jusqu'au cou. Quand Joseph y r'vint avec son eau, v'là-t-y pas qu'y trouve ane belle croix en velours de soie noire sus la toison de son âne. Depuis c'temps là les ânes sont marqués du signe de la Rédemption, en bon souvenir d'avoir sauvé l'petit Jésus des manigances d'Hérode.

Le père Doyon est ému de cette candeur. Ces enfants de la terre méritent bien de rire un peu. Allons, une anodine gaillardise les enchantera.

— Mes braves amis, je suis fier de porter une croix noire, moi aussi, et je félicite Monsieur Laurence de sa belle prière. Je vais maintenant vous conter un tour arrivé à un bon vieux Canadien des concessions. Il meurt… Son premier bonjour à saint Pierre est déjà familier : « C'est moé, Albert Garvais, d'Saint-Hyppolite ! »… « Entrez donc, mais entrez donc », crie le prince des Apôtres. Et saint Pierre, ayant gros de travail, — c'était justement après une mission de chantiers, — invite Gervais à visiter le Ciel tout seul… Mon bonhomme se risque. Il a bien hâte d'embrasser sa défunte. Il avance un peu, mais c'est trop beau. Il revient pour endosser sa bougrine des dimanches. Dans un coin plus sombre, il voit deux vieilles filles qui se battent, se chicanent. Il entend : « C'est de ta faute… Non, c'est de la tienne… oh ! si j'avais su »… Arrivé à saint Pierre, Gervais lui demande : Dites-moé donc pourquoi des vieilles filles se battent dans l'Paradis ? » Le saint met un doigt sur sa bouche, fait : « Chut… chut »… approche du nouvel élu et lui déclare à l'oreille : « Ces deux-là croyaient qu'il fallait absolument demeurer vierge toute sa vie pour entrer dans le royaume des saints. Et, depuis 150 ans qu'elles sont avec nous, elles voient, jour et nuit, arriver des braves mamans canadiennes-françaises, avec des trâlées d'enfant. C'est pourquoi elles se donnent des coups de pieds au derrière, à tour de rôle, pour se punir. »

Cette fine boutade du missionnaire renouvelle le bon gros rire de la race.

Georges Tiffault, décharbonné et content, s'avance et demande.

— Moé j'vas vous poser ane simple question, mussieu le prêcheux. Quand les Juifs eurent fermé leurs écoles, en Égypte, et traversé la mer Rouge, quoi qu'ils firent ?

Personne ne répond. Je souris avec le dominicain, attendant une surprise. Elle tombe :

— Quins, pauvres vous autres, y s'nettoyèrent, pis s'firent sécher, c'te affaire…

Un tonnerre de rires salue le talent historique du vieux. Mis en veine, plusieurs veulent causer. Paul Charette, contre-maître au Caribou, prend une gueulée de moustache avec ses lèvres et commence.

— Je m'rappelle ben d'mon jeune temps, par chez nous, à l'Industrie. On avait un beau chemin de fer, bâti par l'honorable Barthélemy Joliette, un fier homme si y en avait un. Les rails étaient en bois r'luisant. Mais j'vous mens pas, on s'rendait pareil, de Lanoraie à l'Industrie. Un jour d'élections, un avocat d'la ville embarque pour v'nir déclamer un discours à l'Industrie. À trois milles de Lanoraie, v'la l'train qui s'arrête. Le beau parleux d'la cité se lève et demande au conducteur : « Quelle est, s'il-vous-plaît, la raison du retard ? » Le vieux campagnard lui répond : « C'est ane vache qui a arrêté l'train ». Le convoi repart, cahin-caha. Deux milles se font. V'là les chars qui s'arrêtent encore. L'avocat se r'lève, marabout, et crie au vendeux de billets : « Mais, allons, que veut dire ceci ? Je me plaindrai. » Le conducteur flegmatique et sérieux rétorque : « Le beau mussieu, y a, y a, que la vache a vient de rejoindre l'train. »

Des cris s'élèvent dans le chantier enfumé.

— Hourrah pour Charette ! Encore ane… encore ane…

Le célibataire, content, se décide, après avoir envisagé le père Doyon, qui lui sourit paternellement.

— À Joliette encore, mes vieux, y avait ane coureuse, faite au moule, mais sainte Nitouche comme tout, devant l'monde. A passait son temps à dire à ses voisines, à ses compagnes : « Vous savez, quand j'me marierai, j'vas pardre queque chose ». Les bavassements continuaient quand même. Toujours qu'enfin la fille trouve galant, un frais des États. A s'marie, comme de raison… Ben… j'vous mens pas, le jour de ses noces, elle a perdu queque chose, j'vous assure ! Son chien s'est nayé, dans l'rapide des Dalles.

Applaudissements charmés. Laurence se lève et pousse le lourd ventilateur du toit afin que le visiteur ne tourne pas en jambonneau.

C'est au tour de Philippe Dulac. Garçon quelque peu timide, il s'exécute bravement. D'ailleurs on ne voit pas un si beau prêtre tous les jours…

— Mussieu l'prêtre, mes vieux. L'été passé, ma mère avait fait ane belle gelée, avec d'la langue de veau. Ça r'luisait… d'l'or en moule… Un touriste, tout frisé, tout ganté, arrête son ato, débarque et demande à manger, en payant. Vite, mouman met sa plus belle nappe. Elle enfile un tablier en lin brodé, a sort son set de noces et place la tête en fromage de veau au milieu d'là table : « Voici de la bonne langue, mussieu l'visiteur » Lui y répond, du bout des dents : « Merci, madame, je ne mange rien de ce qui

sort de la bouche d'un animal. » Le père, qui lisait son journal, regarde les culottes blanches, la ch'mise en soie. Il pousse ses lunettes sur son front et crie à sa vieille : « Fais lui donc cuire un œuf ! »...

Dionne Desrosiers s'enhardit. Et d'une voix moqueuse autant que son violon, il hasarde :

— Un soir, mon grand-pére, qui demeurait avec nous autres, à sa rente, dans l'village, arrive de veiller à minuit. Sa vieille l'engueule : « T'as pas honte, un homme de ton âge. » Il lui répond : « Tu sais ben que je couraille pas, la mère... j'viens de jouer aux dames. » De mon lit, j'entends la vieille lui crier : « C'est ben, c'est ben on va voir ça tout à l'heure... »

Le père Doyon, redemandé à grands cris, s'exécute :

— C'est la dernière, mes amis. Après nous dirons le chapelet, n'est-ce pas ? J'ai connu un bon vieux curé, aimant à discourir longtemps, au prône. Rien ne le brûlait plus que de voir ses paroissiens cogner des clous à l'église. Un de ces chauds dimanches de juillet, le pasteur sermonnait bien depuis une heure, lorsqu'il vit nombre de brebis ronflant presque. Le pauvre bedeau n'en pouvait plus, les coudes endoloris à frapper sur bedaines et corsets. Le prédicant s'écrie : « Félix, t'es pas capable de les réveiller ?... » Le sonneur s'impatiente et réplique d'une voix d'orgue : « Ça sert à rien... quand j'en éveille un, vous en rendormez dix... »

Je retrouve toute la dévotion de mes 10 ans, pour répondre au chapelet. Avec quelle ferveur naïve, les « ... t-il, soit-il... il » tombent sur les vitres embuées. Il semble qu'à chaque Ave le ciel,

tassé dans les fenêtres, saute joyeusement, aux notes harmonieuses de la finale chère à Marie…

19

La fête prochaine jette la joie, non seulement sur les êtres, mais aussi sur les choses.

La ragoûtante pastorale, sur le poêle velouté de la cuisine. Chaudrons, casseroles, pots et soupières vibrent, en leurs dansants refrains. Les si, si, de l'eau qui bout, répondent aux mi, mi, du pain, se tachant d'iode, dans le fourneau discret. Do, do, soupirent les pommes de terre langoureuses… Fa, fa, crie une langue de veau… Sol, sol, déclament à l'unisson un gigot de chevreuil et une tranche de fesse d'orignal… Ré, la, mi, appelle un œuf à la coque… Mi, ré, la, indique son frère, prenant un bain turc dans le beurre du poêlon.

Le sieur Désiré Desrochers veut montrer tout son art. Et, dans l'énorme bouilloire, tambour de cuivre occupant la moitié de la scène, mijote déjà un ensemble de truite, castor, orignal, porc, bœuf, perdrix, lapin, lièvre et poulet. Enfin, un ragoût clair, en l'honneur du lac aimé. Les hommes en causent encore, après dix ans, de cette glorieuse et vive gibelotte.

Chacun fait honneur royal au dîner, puis au souper. Le missionnaire prouve qu'il est bon prêtre, en étant bonne fourchette. Jos Laurence, à mâchoires de gorille, renouvelle tous ses plats à la suite du pasteur. Finalement, il cède la place à L'Épicier en soupirant :

— Continue, moé j'sus plein.

En attendant les confessions, nombre de visiteurs causent en groupe. Ici Dionne Desrosiers affirme :

— J'en ai ane vraie à lui déplier… Longue, comme d'icit à demain…

Joseph Toupin admet, très franc :

— À part les sacres, j'ai quasiment rien à dire. Mais les jurons vont peut-être y faire peur.

Janvier Campeau a des scrupules :

— J'sais pas si on doit le dire quand on triche sa vieille en rêvant ?

Un bon vieux Trifluvien, Hector Héroux, lui tape sur l'épaule :

— J'te cré, c'est pire de même qu'autrement, parce que c'est ane peur.

Ainsi, d'un groupe à l'autre. Ce que Dieu doit les aimer, ses pécheurs du lac Clair !…

***

— Commis, l'curé commence à r'cevoir les confessions.

Après m'avoir averti, Ferdinand Boisvert monte au dortoir des travailleurs. Je l'y accompagne.

Dans un coin, deux couvertes ferment l'endroit sacré où Dieu prend contact avec les hommes. Personne ne parle. Une seule

lampe, rayon d'âme rude, avec des chatoiements de lampe du sanctuaire.

Les chapelets carillonnent leurs prières en grelottant. Une vingtaine de bûcherons sont agenouillés, coudes sur les lits et tête entre les mains. Dulac, dans un coin, regarde la porte de la fournaise, fente blonde, et compte sur ses doigts. Un autre se frotte le menton, soucieux, et agite une jambe croisée, en signe de regrets.

Àtour de rôle chacun entre ou sort du confessionnal, digne des catacombes. Les uns sourient, d'autres repoussent une larme, rudement, poing fermé.

Voici Dulac qui a terminé son calcul. Il s'engouffre, tout rougissant, dans la cachette grise. Au retour, il chuchotte à Bazinet, tout penaud :

— Crains rien, y est pas dangereux… y prend ça comme un coup d'lait…

Entre Paul Charette. Quinze minutes tombent sur la paix de la contrition. Que fait donc le célibataire endurci ? Son hibou l'aurait-il décidé à une confession générale ? Vingt minutes. Rien… Trente minutes… Ondulations sur la laine sombre. Tous regardent. Le missionnaire sort tout rouge, marchant vite. À voix basse, aux nombreux chrétiens :

— Une petite minute et je reviens.

Il n'est pas aussitôt disparu dans la nuit blanche, que Charette sort sa tête de fouine. Il est si fier, vainqueur. J'entends sa déclaration aux copains :

— Crayez-vous, les gars… je lui brasse le corps, au curé !

La couverte retombe doucement. Les bûcherons continuent à prier.

Une mauvaise pensée, la seule, de toute cette mémorable préparation à la Noël, passe vite dans ma cervelle :

— Le fameux ragoût du cuisinier…

***

Tout est prêt pour la messe de Minuit. Les chantiers regorgent d'hommes, venus des quatre coins de la limite. Les confessions sont terminées. Madame Valade et sa fille attendent l'heure. Cette dernière est arrivée du lac des Sables en raquette, pour y ramener ses chiens. Elle a fait le trajet de 60 milles en deux jours, couchant un soir à la belle étoile, entre deux feux de branches et enroulée dans une couverte.

En face du poêle à fourneau les dames parlent bas. Elles sont venues à la messe en traîneau à chiens. Va sans dire qu'elles ont de jolies couleurs. Philias L'Épicier, aussi rouge qu'elles, leur tient compagnie.

M Valade a voulu faire une surprise aux amis de son fiancé. Elle a prêté son Jésus en cire. Laurence et le forgeron lui fabriquent une étable, au-dessus de la huche. Une boîte à raisins, vide, au bois lavé, sourit d'une clarté safranée de tropique. Le vieux Jos coupe des infimes gouttières, dans un bloc de cèdre, et les pique ici et là, pendantes. Avec trois grosses pommes de terre, il a imité trois rochers… à la tête de Dieu.

— Désiré, donne-moé d'la farine de blé… ta plus nette… J'vas y en poudrer ane bordée, à Not' Seigneur…

Le brave jette la neige blanche du froment à cuillerées sur le toit en paille d'emballage, dans la crèche petite, partout. Puis, il taille une étoile dans le fond obscur de la boîte et place une lampe à l'arrière, après avoir collé une bande de papier rose sur l'ouverture.

— As-tu des ciarges, Desrochers ? tonne le nouveau sacristain.

Le cuisinier lui procure deux bouts de chandelle, encore picotés de mouches mortes. L'équarrisseur les place aussi sur la huche et, se frottant les mains, il affirme, heureux :

— Cré gué !… ça mine ben… Pas besoin d'être à Saint-Ignace-du-Lac pour aimer l'bon Dieu… On est pas des bargers… Y s'contentera de bûcheux pour ane fois…

Minuit moins cinq. Le bon père Doyon commence à s'habiller. J'ai le bonheur d'être son servant. Les burettes sont déjà sur une des tablettes du poêle. L'autel portatif a été déplié dans une fenêtre, près de la crèche. Une lune heureuse jette tout son or sur le calice. Petit, il est vrai. Mais qui renferme l'Éternité…

Desrochers sonne l'appel. Deux autres triangles en acier bleu ont été forgés. Le maréchal et Laurence frappent aussi, à tour de bras. Les notes claires émiettent le froid vif et attirent des larmes. De la forêt, les arbres répondent, en éclatant, avec une plainte d'amour.

Les invités de Jésus entrent un à un, pieusement, et regardent la féerie. Ils secouent leurs souliers de bœuf, leurs bottes sau-

vages. La chaleur fait aussitôt fondre la neige. Un parfum de cuir, viril, monte dans la pièce.

Tous ont revêtu leurs plus beaux habits : ceintures fléchées, ces étreintes radieuses du pays ; mouchoirs voyants, autour du cou, soulevés par la tiédeur de l'air, en libellules diaprées ; mackinas en étoffe. Des damiers colorés. Enfin, les tuques lourdes de laine du village jettent leurs fleurs lumineuses au-dessus des tables, rangées au mur.

Communion générale de 175 rustres. Ils s'approchent gauchement, font la génuflexion, en se saluant parfois. Les uns, en revenant de la Table Sainte, une serviette neuve, tirent un brin de laine de leur ceinture, ou encore fouillent dans la poche de leur chemise.

Madame Valade et sa fille s'approchent les dernières, seules, pieusement.

La messe commence. Autre surprise préparée par Laurence. Il avait demandé à Dionne Desrosiers de jouer du violon. L'air roule : « Minuit, chrétiens… ». Philias chante le cantique, regarde au plafond, avec une ferveur de martyr.

— « Il est né le divin enfant… »

Toute l'assistance, à l'unisson. Les couvercles des chaudrons s'éveillent. Les vitres répondent. Et jusqu'à Jésus qui tremblote, sous la puissance de ces souffles sains… Échos de tous les villages, montant drus vers le ciel en témoignage de la piété naïve d'un peuple jeune.

La clochette, une capucine figée, fournie par le missionnaire, tousse le Sanctus.

Minute inoubliable dans une vie !

Vous les grands… vous les riches… qui, dans la basilique parfumée, penchez davantage vos têtes pour mieux voir la toilette de votre voisine au manteau échancré de loutre ou d'astrakan, regardez aussi les fronts d'acier des humbles du lac Clair !…

Un parfum de violette, une effluve d'œillet ne viennent pas s'offrir, provocants, à leurs narines… Oh !… non…

Mais, sous toute la pesanteur du Dieu qui les écrase de ses secondes éternelles, ils songent à l'épouse, aux fils déjà nés, à ceux que l'impérieux devoir national fera naître encore.

Et demandez-vous si, du haut de son Ciel, le Christ n'a pas déjà fait un choix…

— « Les anges dans nos campagnes… »

Joseph Laurence peut chanter. L'équarrisseur dévore la crèche de tout son cœur, de toute sa vie :

— « Laissons là tout le troupeau,

« Qu'il erre à l'aventure,

« Que sans nous sur l'coteau

« Y charche sa PARUUUU….RE…

L'officiant ne peut réprimer un sourire. Prière magnifique, en la circonstance. L'enfant Dieu rit, à travers son voile enfariné. D'ailleurs, quelle plus belle parure peut-il désirer ? Et l'âme des assistants se fiche pas mal des fautes de diction. Les hommes sont retournés à leurs quartiers. Les clochetons de l'équipage Valade font s'étirer la neige, dans la route de l'île. Le missionnaire

refuse mon lit et s'étend sur le plancher noueux, près de la fournaise, après m'avoir déclaré, tout en enlevant sa soutane :

— Le prêtre qui a dormi dans les tranchées n'a pas peur de se reposer comme son Roi.

Trouant le grand silence argenté de la nuit de Noël, la voix de Joseph Laurence pénètre les vitres. Il est encore à répéter à son intime, le forgeron :

— Cré gué ! on a eu ane rôdeuse de belle messe…

Le sommeil me caresse enfin. Ma conscience sombre dans un avenir radiant. Je sais où trouver, toujours, l'âme de la race…

***

M Valade est repartie pour le lac des Sables, avec ses chiens et tout son amour.

Les deux fiancés se sont aimés, tout un jour, en grands enfants timides et beaux. La paix de Noël était sur eux.

Madame Valade a tricoté doucement, à leurs côtés, et ses brins, et leurs regards.

La caresse de la laine s'est unie à la caresse de ses vieux doigts, pour condenser la chaleur forte sur les mailles d'une layette.

Les secrets naïfs, les espoirs confiants seront gardés par la flamme du poêle carré, dans la mansarde de l'île.

Puis, brièveté des adieux. Et combien sentis, dans leur candeur de terroir.

Philias, près de la porte, où la froide brunante le guette.

— Ma p'tite fiancée…

Ernestine, éblouie par les responsabilités commençant déjà leur alvéole sur un cœur bon, un cœur français :

— À juillet, mon Philias…

La mère Valade, plus rapetissée que jamais, dans sa grandeur de continuité :

— À la r'voyure, mon nouveau fils…

L'avenir d'une famille-souche a pénétré la terre.

Une moisson de berceaux s'auréole.

Le miracle de chez nous continue.

20

Il est à peine quatre heures. Les vigoureux Laurentiens sont déjà à s'emplir le ventre. Le chat du cuisinier regrette un plat vide, près du poêle.

Boisvert a reçu huit autres chevaux pour le charroyage, afin d'en intensifier la période. Les groupes partent à la file. Quatre chargeurs, six « jigidis », deux vieux arrangeurs de chemins. Les attelages sortent ensuite, les derniers plus lentement. La tête du défilé commencera à charger à cinq heures. La queue à huit heures seulement. Huit voyages de 250 billots ne s'empilent pas par enchantement. Loin de là.

Ce pauvre « Bougon » a le rôle de la queue, avec « Togo » et « Nellie ». Il s'encourage en se plaignant, à toute minute.

— Oh ! la maudite queue… dans l'charriage. C'est rien moins que drôle.

De fait, lorsque le premier charretier revient au campement, dès trois heures de l'après-midi, il est huit heures du soir quand la voix de « Bougon » réveille les corbeaux de son sempiternel refrain.

— À la didae, la didie, la didae, la raie…

Le chemin est rude. Les sleighs mordent le givre, avec impatience. Les chevaux, lents, accordent leurs pas, en mâchonnant quelques bribes de foin, volées avant la sortie de l'écurie.

Peu à peu le ciel se beurre de lumière pâlotte. Un beau sirop d'érable nouveau. Il fera clair à bonne heure. Janvier s'achève. Un soleil plus galant ouvre ses lucarnes avec hâte.

L'attelage de Dionne Desrosiers est déjà en place. 4,000 billots attendent dans une seule pile. Les deux piquets du traîneau, à proximité du tas de bois, sont enlevés et tombent sur la neige, pendus à leurs attaches de fer. Desrosiers décroche ses bêtes. Il guette l'ordre. Les chargeurs fixent une longue chaîne dans une poulie attachée à un arbre solide en face. Ils approchent ensuite 20, 25, 30 bûches. Puis attachent deux chaînon, en nœud coulant, à l'extrémité. Le bois se libère automatiquement lorsqu'il tombe sur le voyage.

Un cri puissant :

— Dionne donnes-y… À ta force !

Les chevaux partent, avec l'autre bout de la chaîne, rapides et encouragés. Les billots se culbutent, s'entassent. Les hommes les placent avec symétrie sur le traîneau. L'opération recommence. Elle est terminée. Dionne rattelle ses bêtes, replace les poteaux, en joint les petites chaînes au-dessus du voyage. On jette alors une dizaine de billes, à la main, sur le tout, pour l'affermir. Et c'est fait.

Un effort entendu des chevaux. La masse de 16,000 livres décolle d'un coup, glisse, avance en calant. Les huit milles pour aller au lac Caribou déroulent leur miroir biseauté, taché de jour naissant. Assis sur des couvertes à cheval pleines de crottin, Desrosiers se tourne une cigarette, replace son caluron sur les oreilles, l'enfonce jusqu'au cou, se frappe les mains et reprend ses cordeaux.

Peu à peu, la lumière monte. Les branches, pesantes de froid, volent des rayons, au hasard. Les harnais blanchissent avec la respiration des bêtes, qui se cristallise en roulant. Le ciel est en ardoise. Une perdrix sort de la neige, en trombe. La route est large. Le voyage, très haut, sent bon… Tous ces riens rendent le conducteur plus heureux que le fils Carnac regardant bêtement une place vide dans ses édredons, et maudissant la soie de son pyjama, laquelle est encore trop rude pour sa peau de catin…

Voici une descente raide. Les chevaux s'arrêtent et regardent, amusés. Le charretier saute à terre, flatte ses bêtes et court demander du sable chaud.

— Albert Brault, vous êtes donc endormi ?… J'veux du sable.

Àl'arrière d'une butte, dans un feu clair, large, écrasé. Des poches vides imitent un tapis rare sur le sol. Une chaudière rem-

plie d'eau, afin de refroidir les braises trop curieuses, et Brault, plongé dans la lecture des « Anciens Canadiens », de Gaspé.

Le trou de sable descend, large, dans le flanc de la colline. Les deux hommes se jettent sur l'épaule chacun un sac de poudre vive. Lentement, avec des gestes de semeurs, ils saupoudrent la descente, sur toute son étendue. La terre chaude se colle aux glaces et y dessine tous les caprices, en attendant la charge.

Le conducteur saute sur sa mansarde mouvante. Il envisage, sans aucun effroi, et les arbres, tout près, et cette pente, un trou d'enfer, aux lèvres rousses. Peu à peu, l'acier des traîneaux accroche son aimant. Le voyage coule à peine. Dionne debout, les jambes arquées, les guides tendues, examine tout, avec soin.

— Woa, « Pitoune… Argué, Danny… Dou… doucement, mes p'tits… on va l'avoir… on l'a !…

La pesanteur des huit tonnes de bois s'accentue. Les braves chevaux sentent le cuir des harnais leur entrer dans la chair. Toujours ils vont. Les fers coupent dans la glace brunie, sur des distances de six pieds à la fois. Quand même ils résistent et retiennent. Un dernier vallonnement. Ce dernier n'est pas dangereux. Avec entrain, les chevaux partent au trot, crinières bouffantes. La belle glace nette est retrouvée. Le voyage oscille, les coins effleurent les arbres, à mi-tronc. Parfois des écorces sont arrachées violemment. Desrosiers conduit, caresse de la voix, encourage ses amis blancs. On arrive sur le lac à fond de train. Une sensation de tomber dans un velours épais vous séduit soudain. Il y a un espace libre, entre deux jetées. La voiture s'arrête. Les préposés au déchargement ont vite accompli leur travail.

Les voyages arrivent continuellement. La glace enfonce peu à peu. L'eau monte sans danger. Cela importe peu et les hommes pataugent dans la neige mouillée, jusqu'aux genoux. Ils s'en fichent. N'y a-t-il pas, sous l'oreiller de paille, les fameux bas secs et doux, envoyés par l'épouse ou la mère ? Vraie caresse réconfortante, au retour…

Et puis, voulez-vous faire rire ces vrais hommes ?… Causez-leur de pneumonie ou de grippe. Avec dédain ils grimacent, car, dans leurs corps sains, la santé déborde par tous les pores.

Le retour au bois est égayé par les chants. Les chevaux écoutent ravis et accordent même, de leurs sabots poilus, lourds de glace. Cela ne les empêche pas de surveiller la route. Vienne un bruit de chaîne, un frottement aigu, la plainte du bois qui se tord, les bonnes bêtes hâtent le pas vers la rencontre la plus rapprochée et s'y jettent d'eux-mêmes, laissant libre le chemin où descend la fortune nationale, en carrés épais.

Charmantes les promenades, lorsque midi jette, en avare, un peu de chaleur à l'hiver fatigué. Les sommiers des traîneaux sont larges comme des lits. On s'y étend paresseusement pour rêver aux rencontres de juillet, avec les compagnes, à l'ombre complice des meules de foin.

Bazinet attache ses cordeaux à un des supports. Ses bêtes le connaissent et savent alors qu'il veut taper un somme. Elles vont d'un pas de berceuse, sous les arbres arrondis. Le temps passe. Le dormeur se caresse la joue. Il fait un geste compromettant et ouvre les deux bras vers le ciel. « Togo » veut prendre cela pour une menace et donne deux vigoureux coups de collier, simultané-

ment. « Bougon » roule dans la neige, abasourdi. Un écureuil se sauve, riant, porter un morceau de galette à une exigeante amie.

Jamais plus « Bougon » ne laissera des petits gâteaux dans sa poche de chemise. C'est dû à eux si le brun petit rongeur, attiré par tant de calme, s'est payé une randonnée en traîneau, a frôlé le visage du dormeur de sa toison, douce autant qu'un baiser, pour traverser ce grand pont branlant, et s'enfuir avec le morceau de choix, destiné à « Togo ».

Heureusement l'iode guérira vite la coupure faite par le fer d'un montant, à la lèvre inférieure de l'amoureux trop réaliste.

Chaque jour amène ses surprises. Voici une fourche de chemin à nettoyer. Il n'y a qu'une issue pour aller au lac, entre deux rochers à pic. Boisvert dompte la nature. Un cabestan a été installé dès l'automne. Ses trois roues horizontales luisent, dans leurs muscles souples, des câbles en acier.

Quoi, un homme risquera la mort, en riant, dans un tel précipice ? C'est à peine si l'on peut monter ses flancs, en s'agrippant aux branches des sous-bois… Mais oui. Il y a 50,000 billots à sortir. La descente, ou plutôt le trou, a un quart de mille en profondeur. On a acheté du câble en proportion et même plus. Voici une charge. Joseph Boischer, s'est mué en charretier. Le lourd traîneau s'arrête au bord du gouffre. Le préposé au cabestan attache l'arrière-train avec les liens solides. Puis il retourne à ses leviers.

— Paré, Boischer ? Quins toé ben…

Chevaux et voitures disparaissent dans le vide. Je vois descendre le tout, sans heurt, lentement. Il me semble que les chevaux s'amusent à prendre une fameuse envolée. Les harnais sont

amples, inutiles. La tuque de Boischer touche aux plus hautes branches, en bordure. Je l'entends fredonner. Il arrive sur la glace. Les chevaux s'éveillent.

Un coup de levier subit et la charge s'arrête net. Le choc est tellement vif que C... de C... va s'asseoir sur la croupe d'une de ses bêtes. Il se retourne, montre le poing au farceur qui rit avec moi et détache les câbles. Son voyage est maintenant à un niveau de 175 pieds plus bas que le point de départ.

Le cabestan exécute une ronde différente, en sens inverse. Le câble libéré remonte vite, en claquant sur les arbres, fouillant la neige, telle une énorme couleuvre d'argent, et se roule dans son repaire pour y attendre une nouvelle proie.

J'avoue n'avoir jamais osé tenter la fameuse plonge. D'ailleurs Boisvert est implacable. Lui seul et les conducteurs s'y hasardent, car, au moindre accident, le saut se terminerait, pour hommes et chevaux, ad patres...

Une rude journée se termine. Les voitures arrivent. Grosses chenilles rouges, à la suite. On enlève les harnais, en face de la boutique de forge. Les chevaux libérés courent boire au trou du lac. Ils reviennent joyeusement, se roulent dans la neige, demandant une pincée de sel au cuisinier pour s'engouffrer dans l'écurie à l'appel de l'avoine.

Après le souper je vais demander le bilan des voyages. Les charretiers crient leurs totaux sans se déranger, fumant, lisant, au soleil des lampes huileuses.

Un chant vole sur la neige à l'orée du bois.

— À la didae, la didie, la didae, la raie...

Intermission de cinq minutes. La porte s'ouvre furieusement.

— Bonsoir « Bougon », comment est la queue ?

— Allez toute sus l'diable ! J'voudrais ben vous la faire tenir la maudite queue.

Le nouveau venu tire ses mitaines sous la « truie », rageusement. Il secoue son mackina, l'étend sur la perche après avoir jeté par terre la chemise d'un compagnon et court à la cuisine.

Boischer me sourit et affirme :

— Not' Bougon est marabout, à soir.

Lorsqu'à minuit je soufflai ma lampe et courus dire un pressé bonsoir aux étoiles, la voix de « Bougon » sortait de l'écurie, très douce.

— Hein, mon brave Togo ! On a la queue, mais on a itou les bonnes viandes et les plus belles galettailles. Et pis y faut ben que j'te donne ane autre portion… Au diable la conomie. Oui… Oui… Nellie, pas d'gestes, t'auras la tienne aussi, vieille coureuse de grands chemins…

21

Le charroyage avance. Les lacs se noircissent d'arabesques brunes. Le soleil de mars y dessine de la lumière neuve.

Tout le jour durant, le marteau des toiseurs assomme l'air, printanier déjà.

Au lac Clair, MM. J.-Bte Desrochers, si intelligent, Aurore Laporte, au profil bourbonnien, Julien Brunelle, galant inné, Bourbeau Lefebvre, Dave Watson, Victor Marchand, Albert L'Heureux et nombre d'autres allongent les pieds de bois sur leurs planches en chêne. Ils vont d'un chantier à l'autre et font damner cuisiniers et commis, en gais lurons. Et, lorsque la première chaleur caresse les vitres, tous s'éveillent, mangent et courent à leur travail.

Le toiseur, de son crayon en mine très dure, marque ainsi : I I I I I, sur une carte épaisse. Puis, à tout cinquième billot, il fait un trait, en diagonale, sur les barres enregistrées. Ce procédé rend le comptage plus facile, surtout le soir, lorsque chacun parle des femmes et organise des voyages de nuits bleues, lorsque juillet tournera sa boule au billard du temps.

L'assistant-toiseur joue au pic-bois, toute la journée. Son marteau est infatiguable. Et le bruit tombe en grêle, sur tous les échos. Aux extrémités des bûches, il frappe sans arrêt, en tonnant :

— Souche de pin, 12 pouces ; sommet de sapin, 8 ; souche de cyprès, 5 ; sommet de pruche, 9 pouces…

Essences et diamètres sont enregistrés à part. Après le coup de marteau, de sa main libre, il donne un rien de fard aux rondelles gaies.

Lorsqu'un billot mesure 12 pouces à la souche et que le sommet ne donne que 6 pouces, le toiseur concède la valeur marchande de 6 pouces seulement à l'entrepreneur. La balance, presque le tiers, dans nombre de billes trapues, avec le système

de mesurage actuel, dans la province de Québec, est un cadeau du gouvernement local aux grandes compagnies.

Tout bois est mesuré par sa plus petite extrémité. Réforme à accomplir pour le politicien qui préfère les colons aux millionnaires de la pulpe…

Lorsqu'un billot n'est pas étampé, l'assistant doit tourner la tête de son marteau et se servir de l'autre bout, dans lequel est gravé en relief, la marque de commerce des compagnies. « L. P. » au lac Clair.

Cette étampe entre profondément dans le cœur du bois et y laisse ses dents nombreuses. Lorsque la nuit claire jette ses gamines lueurs, les coups de crayon, rouge de lèvres, noir de sourcils, complètent l'illusion de milliers de débutantes souriant leur rêve dans un repos allongé.

Cette marque est le seul moyen, lorsque les écorces sont enlevées, pour assortir et séparer les millions de bûches descendant ensemble la rivière Saint-Maurice, à tous les étés.

Le toiseur a toujours l'œil très exercé. Il lui faut cela. Un mur de 13 pieds d'épaisseur le sépare de son compagnon. Comment peut-il savoir lequel des billots subit l'attaque de l'acier ? Le choc du marteau réalise une vibration complète, traversant les masses cordées haut, et fait tomber, en face du toiseur et souvent dans ses paupières, les particules de racines, mousses, poussières et flocons de neige, invariablement attachés à la pièce. Très simple, mais ici surtout il faut avoir la mesure dans l'œil et l'appliquer au bon endroit.

Parfois, oh ! très rarement, un entrepreneur essaie de jouer au finaud. Ainsi, il y a quelques années, l'un d'eux, lorsque son bois était mesuré dans la forêt, coupait de minces lisières aux extrémités, juste pour y enlever les empreintes du marteau, et charroyait le tout, à plusieurs milles de distance. Le toiseur, confiant, remesurait le même bois. À cause de ces abus, tout bois ne peut être reçu que sur les lacs ou rivières aujourd'hui.

Un autre, décédé il y a cinq ans, avait un moyen encore plus original. Un jour de mars, Victor Marchand et Archie Elliott se rendent au lac Jérôme, pour y mesurer son bois. Aux premiers coups, l'assistant Elliott enfonce son marteau d'un pied, dans la pile, une bûche de 10 pouces de diamètre. Les cheveux lui redressent sur la tête. Il se tâte le bras, croyant avoir hérité soudain de toute la force de Samson.

Tout surpris, il gronde à son compagnon Marchand, au travail de l'autre côté de la pile :

— Vic, moa pas fait mal à toa ?... Moa fort hein ?... Moa pousse gros billotte sur toa...

Marchand riposte :

— Archie, tu as été assez longtemps loin de Saint-Michel pour ne pas avoir les bleus ?

Elliott se fâche et, prenant le manche de son outil à deux mains, il essaie un autre billot. « Bang ». Il enfonce comme le premier. Jetant au loin son outil il court à Marchand et apeuré cette fois il déclare :

— C'est moa pas comprend... Le diable est après moa... Viens voar... Je ai beaucoup la peur...

Le toiseur intrigué traverse du côté opposé. Il voit les excavations et essaie lui-même en frappant une bille, au hasard. Elle recule aussi. Les deux employés se regardent un moment. Tout à coup, au-dessus d'eux, tombe une rondelle légère, suivie d'un lièvre qui saute, aveugle de peur, au derrière d'Elliott.

Marchand dût retenir son assistant car il courrait encore, avec le lièvre. L'incident solutionna le mystère. En dépilant la jetée, ils trouvèrent 300 rondelles, toutes d'une longueur de huit pouces, à diamètres variés et soigneusement placées au bord de la pile, entre des billots complets. Les milieux faisaient, dans le vide, le paradis des lièvres — demandez à Elliott — et des mulots.

Inutile de dire que les 25,000 bûches de l'entrepreneur furent toutes examinées et repliées plus loin. Il reçut paiement pour 20,000 billots. Ce qu'il avait coupé d'ailleurs.

On ne voit plus de ces abus maintenant.

L'ami Elliott n'oubliera jamais sa peur, tout en se souvenant avoir été Samson… l'espace d'un matin…

22

Trois contremaîtres, Boisvert, Charette et L'Épicier, ont terminé leurs charroyages. Hommes et chevaux demeurent à la Cache pendant deux semaines, afin de couper les 300 cordes de bois de chauffage destinées aux « truies » l'hiver prochain.

Les collines avoisinantes, blanches de bouleaux, se plaignent déjà, en malades, aux crises fiévreuses des haches et des

godendards.

Mes amis Laurence et son forgeron continuent à aimer la vie. Le chaland est terminé et même recouvert d'une belle couche de peinture rouge. Un carré de coquelicots, sur la glace en chandelles.

L'équarrisseur lit son testament, de temps à autre. Cela lui donne une nouvelle vigueur à chaque fois.

J'ai souhaité bonne chance à Philias L'Épicier. Il est rendu à Saint-Guillaume pour commencer son défrichement et se construire une masure. Il ne reviendra pas au prochain flottage. Le brave cœur…

Cailleron est plus belle que jamais. Elle s'amuse même avec Chantecler, fatigué de son long règne, sous les combles. Le rouge coq descend jusqu'à la génisse, souventes fois, et se dandine dans la paille, criant à tous le retour des journées chargées d'étincelles.

Jeanne dort encore. Mais la sève lui fera bientôt réaliser le sens de la vie. La petite saura bien se faire belle en lustrant son poil sur la mante bleutée des crépuscules.

Les lapins seront toujours des lapins…

« Nana » m'a joué un tour à sa façon. Un vrai tour de chien… Est-ce parce qu'on l'a coiffée d'un bonnet, au lac Boisvert, il y a déjà plusieurs semaines ? Je ne sais. Toujours est-il que, l'autre matin, « Nellie » et « Pitoune » voulaient démolir toute l'écurie. J'accours. Que vois-je ? En dessous de la crèche de « Nellie », parmi les plus belles brassées de foin, s'agitent douze paquets de chair rose…

Ils sont de toute beauté, mes chiens nouveaux, et promèneront des boules de neige dans la cour heureuse, pendant la saison qui vient. Ils sont d'un blanc…

La nouvelle s'est répandue dans toute la limite. Voire même jusqu'à Saint-Michel, où des commères en sont rendues à 96…

Partout l'on entend :

— Douze chiens !… Paraît que l'commis est ben attelé.

Àqui le dites-vous ?

M Valade est toujours au lac des Sables. Sa chère bonne vieille maman espère qu'elle arrivera avant le départ des glaces.

Et le pauvre commis du lac Clair entendra de nouveau la pétarade des roues sur les roches et le chant des flotteurs de bois.

23

Les tombes commencent à pousser, amont l'église, à Saint-Guillaume.

Le bedeau est heureux. Très souvent, il arrose les violettes du cimetière. Ou encore, lave le marbre de trois épitaphes.

Presque chaque semaine, Lucie, la ménagère, s'approche de la clôture de pieux. Elle roule son tablier. Sa vieille voix claironne :

— Mussieu Farnand ! V'là un autre compérage. Si le parrain d'la ville est assez gentil pour faire sonner les deux cloches. C'que not' curé sera fier. Y pourra mettre un autre cinquante sous dans

sa boîte à cigares. De c'train-là, les Enfants de Marie auront leur harmonium pour la Toussaint.

— C'est ben tant mieux, Lucie.

— Oui, mais y doit ane chandelle à Mame la Mairesse, la toujours jolie femme de Philias L'Épicier… A prêche d'example… Vous savez la nouvelle ?… Elle est encore à la veille de débouler…

Une grive et un poussin se disputent un ver aux pieds de la catherinette heureuse. Le ruban cramoisi se brise soudain. Les deux gourmands scandalisés tombent sur le derrière.

Les rayons, appesantis d'or, retardent avant d'aller lutiner les framboises.

N'ayez crainte, citadins.

La race vivra.

***

Terre Laurentienne ! Il y a trois siècles, un embryon de petit peuple s'est accroché à tes flancs. Désespérément d'abord, mais devenant plus fort, au fur et à mesure qu'il sortait de tes chênes et de tes pins, le bois de ses caresses et de son dernier repos…

Il a, ce peuple, appris à ne pas avoir peur, en s'endormant à la musique de tes tonnerres.

Il a, ce peuple, compris la fécondité, en voyant le manteau de tes glorieux hivers redonner toujours au sol les plus blondes moissons.

Il a, ce peuple, réalisé ses devoirs d'expansion, en admirant le cours majestueux autant qu'immuable de ton fleuve, le Saint-Laurent, le plus beau au monde, et qui baigne de ses flots la moitié d'un hémisphère.

Ton cœur, le roc de Québec, est le sien.

Ton cerveau, la sève du Mont-Royal, est encore le sien.

Et ce soir, illuminé par un couchant pourpre dans les cieux en ébullition, je ne puis, ô ma terre, que joindre aux nuages de feu roulant là-haut le miracle français, rouge et fort comme ce crépuscule, transformant en porphyre, la surface immaculée du lac Clair.

Le soleil, heureux de retrouver un peuple neuf, en un siècle mourant, caresse toute ma province de ses rayons de fête.

Puis, unissant les monts altiers avec la race qui les ouvre, il offre le tout à son Maître, en une apothéose de force et de survivance.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_la_hache. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.